

ÉMILE LAFRENIÈRE

AUTEUR DE LA CHUTE D'AVOSTE

BABYLONE CENTRAL




CORBEAU

PROLOGUE

NORD-DU-QUÉBEC,

QUELQUE PART AU-DELÀ DU 50^E PARALLÈLE NORD

Le calme plat qu’inspiraient les étendues de pins et d’épinettes enneigés semblait éternellement imperturbable. La pluie et la fonte prématurée arrangeaient une douce musique tandis que la neige accrochée aux arbres se gorgeait d’eau avant de se détacher des branches. Confrontée aux brusques changements que traversaient la plupart des écosystèmes, la taïga qui recouvrait les hauteurs du Bouclier canadien semblait curieusement épargnée.

Et au-dessus, bien au-dessus de la tranquillité et des odeurs boréales des conifères, une boule de feu traversait le ciel, observée que par la faune qui rôdait dans les sous-bois. Le phénomène prenait de l’ampleur tandis que l’objet métallique qui le provoquait se rapprochait du sol à grande vitesse. Laissant une longue et brillante filée de débris derrière lui, le petit satellite, rougi par son entrée dans l’atmosphère, se décomposait à mesure qu’il perdait en altitude. Puis, au bout d’une chute libre d’exactly soixante-quatorze secondes, l’appareil frappa de plein fouet le tronc de plusieurs épinettes avant de se heurter à une mince couche de neige au sol, les quelques flammes qui persistaient sur la coque se voyant bientôt étouffées par la pluie.

L’avertissement était entré à peine une heure plus tôt, juste avant l’aurore. Un message anonyme, concis et curieux, avait forcé le déploiement d’une équipe de recouvrement du NOV-4 dès que la déviation du signal satellitaire eut été confirmée par l’analyse du bureau. Les agents Thivierge et Boyer savaient pertinemment qu’ils arriveraient beaucoup trop tard pour assister à l’écrasement de l’appareil, mais avec un peu de chance, sa chute laisserait derrière elle suffisamment de signes pour leur tracer la

voie. Peut-être même qu'ils auraient droit à une bonne vieille colonne de fumée pour leur simplifier la tâche. Mais compte tenu des conditions météo désastreuses, il y avait peu d'espoir de ce côté-là aussi. Qu'importe, l'essentiel consistait à localiser le satellite les premiers.

Alors que l'hélicoptère militaire traversait le brouillard que façonnaient la pluie et le dégel, Thivierge essayait du mieux qu'il pouvait de guider le pilote à l'avant. Sur le tableau de bord du cockpit, seules les coordonnées du dernier signal reçu leur servaient de référence. Et il y avait fort à parier que l'estimation de la trajectoire de l'écrasement était plus qu'approximative.

— On va devoir attendre que la pluie se calme si on veut trouver quoi que ce soit, jugea le pilote. Parce que là, on patauge dans la mélasse.

— Allons, un peu d'optimisme. Dès qu'on arrive au point de chute, continuez un peu à l'ouest à basse altitude.

Thivierge n'obtint qu'un hochement de tête résigné de l'homme derrière les commandes alors qu'ils survolaient des rangées d'arbres noyées dans le brouillard, indiscernables les unes des autres. À cette heure, les premières lueurs de l'aube étaient d'un secours limité dans leur recherche. Au moins, le sol s'avérait plus ou moins visible pour le moment à travers quelques trouées dans la forêt boréale.

Sanglée à l'un des sièges situés à l'arrière de l'appareil, l'agente Boyer se contentait de parcourir distraitement du regard le paysage à travers le hublot.

— Veux-tu me dire depuis quand on s'occupe de ça ? dit-elle dans son micro-casque. Y me semble qu'on a déjà eu des affectations plus glamour que le ramassage de déchets spatiaux.

— Je sais pas si j'ai déjà donné dans le glamour, répondit Thivierge en riant. Moi, je discute pas les ordres, mais si tu veux quand on revient, je

propose à Landry de changer ton titre pour « éboueuse cosmique » ou un truc du genre.

— Dit comme ça, ça sonne déjà moins pire.

Au même moment, l'hélicoptère survolait la zone délimitée par les estimations du point de contact. Le pilote suivit les instructions de Thivierge et s'engagea davantage à l'ouest pour sillonner la zone presque à l'aveugle, tant la visibilité était mauvaise. Puis au bout de quelques minutes seulement, ce qui semblait amorcer une série de déceptions se solda en une agréable surprise.

— Y'a un paquet d'arbres un peu maganés là-bas, dit le pilote en les pointant à l'agent du NOV-4 à ses côtés. Puis, là, on dirait qu'y'a des traces de suie au sol.

— Ah ! On était pas si loin du compte, finalement.

— Pour une fois que les maths du bureau nous servent, commenta Boyer.

Ragaillardi par la découverte, Thivierge tapa sur le siège de pilotage, presque fier de la performance de son occupant.

— Trouvez un endroit où nous poser. On va d'abord vérifier qu'y'a quelque chose à ramener, puis on attachera le gros des débris à l'hélico.

Un autre hochement de tête passif conclut l'échange, tandis que le pilote se mit à la recherche d'un endroit assez large et assez dégagé pour y immobiliser l'appareil quelques instants juste au-dessus du sol. Malheureusement, le sol rocailleux n'était pas assez plat pour risquer un atterrissage.

Thivierge passa à l'arrière afin de cueillir une trousse à outils alors que Boyer installait une caméra sur sa tenue pour capter leurs actions.

— On en aura pas besoin, trancha Thivierge. Fais juste prendre une photo des décombres. Ce sera en masse.

Boyer pensa s'opposer un instant, la procédure étant assez claire dans ce genre de situation, mais elle savait choisir ses combats avec son supérieur. Les deux agents se cramponnèrent aux nombreux crochets à leur disposition pendant la descente de l'appareil. Thivierge fit coulisser l'immense porte lorsqu'ils furent à quelques mètres du sol. Boyer sauta la première, visiblement habituée à ce genre de manœuvre, rejointe quelques secondes plus tard par son chef de mission.

— *Let's go*, on a pas beaucoup de temps, dit-il en agitant le bras en direction des traces de suie au sol.

Boyer sourcilla de nouveau. Même si Thivierge pouvait parfois être enthousiaste de nature, elle commençait à le trouver drôlement motivé pour un simple job de routine. L'hélico reprit de l'altitude dès qu'ils furent à une distance sécuritaire, laissant le loisir à l'équipe du NOV-4 de poursuivre sa recherche en s'enfonçant dans les bois. Boyer alluma sa lampe-torche pour aider la direction, mais rien à faire : on y voyait à peine à travers une pelle.

— Éteins ça, le somma son collègue à voix basse.

Elle obtempéra. Lui avait déjà la main à son holster, avançant à tâtons comme s'il tentait de couvrir le bruit de chacun de ses pas. Redoutait-il une embuscade ?

— Thiv, si quelqu'un devait nous attendre là-dedans, je pense que le gros *chopper* leur a déjà mis la puce à l'oreille. On est les seuls à avoir eu le message, non ?

— Je... T'as raison, je m'énerve pour rien, admit-il. C'est juste que...

Il sembla se détendre, relâcher sa posture, tandis qu'il levait la tête pour observer l'hélicoptère leur passer au-dessus de la tête.

— C'est juste que quoi ? répéta Boyer.

— Tu vas pas aimer ça. Mettons que Landry a insinué que le message nous disait de nous grouiller. Je pense que c'est pas impossible que les propriétaires de ce truc-là soient aussi en train de courir après.

— Ce serait quoi, un satellite pirate ?

— On va le savoir d'ici trente secondes.

La traînée de suie s'arrêtait brusquement au bout de quelques dizaines de mètres, menant pile à l'objet qu'ils cherchaient. Une boule métallique d'environ deux mètres de diamètre, qu'on aurait deviné parfaitement ronde avant qu'elle n'entre dans l'atmosphère et que les arbres ne la malmènent. On pouvait voir que certains morceaux, probablement ses antennes, avaient été vaporisés lors de l'écrasement. Chose certaine, il ne s'agissait pas d'une fabrication rudimentaire, aucune chance que ce soit là le fruit de l'artisanat. Très peu de choses aussi petites pouvaient survivre à de telles températures et à de tels chocs. Non, ce satellite était de toute évidence assez indispensable pour qu'on dépense des sommes massives afin de le préserver.

Thivierge fit le tour de l'appareil pour l'inspecter, faisant signe à Boyer de prendre la photo dont ils avaient discuté tout à l'heure. Il s'éloigna d'abord, laissant le champ libre à sa partenaire. Si les doutes de Landry se confirmaient, il fallait récupérer toute l'information possible au plus vite.

L'agente Boyer tira son communicateur personnel pour photographier les débris à quelques reprises, couvrant le plus d'angles possible avant de s'arrêter.

— C'est bon ?

— Ouais. Attention, je vais essayer de l'ouvrir.

Elle rangea la petite tuile de verre numérique dans ses poches, puis laissa son chef de mission approcher le satellite. Sur le côté, une petite trappe semblait permettre l'accès à son ventre. Faute de trouver une clenche

en permettant l'ouverture, Thivierge inséra le gros couteau qu'il avait à sa ceinture dans une mince fente pour tenter de forcer la trappe. Dans un lourd grincement métallique, les gonds de la coque roussie cédèrent, donnant ainsi accès au matériel de maintenance de l'engin spatial. L'agent laissa échapper un court rire de victoire. De son côté, Boyer préféra ne pas s'emballer.

— T'es sûr que ça marche encore ? On devrait laisser l'équipe du labo faire leur boulot.

— T'inquiète, je vais rien abîmer.

L'agent sortit un mince fil de son *comm* puis le brancha au terminal dans la trappe.

— Tu perds ton temps. À tous les coups, c'est crypté, déclara Boyer.

— J'ai juste besoin de confirmer l'identité des propriétaires. Je vais voir après si je peux pas copier les logs...

Boyer fronça les sourcils. Quelque chose dans le timbre de voix de son collègue trahissait une certaine nervosité qui n'était pas coutumière chez lui.

— Confirmer ? Alors le message détaillait la provenance de ce truc ?

— Je pense bien, mais évidemment Landry a pas voulu me le dire.

Décidément, leur patronne avait la fâcheuse habitude de leur camoufler à tous deux des données essentielles, de peur qu'elles puissent être répétées. Boyer connaissait par cœur son couplet sur la sécurité des agents de terrain en cas de capture, mais elle ne pouvait s'empêcher de fulminer chaque fois qu'on choisissait de la laisser dans l'ignorance.

Le son d'un carillon annonça la connexion au terminal. Par miracle, l'interface du satellite ne semblait pas trop mal en point. Un affichage simpliste était retransmis sur l'écran du portable de Thivierge, qui lui

essayait de traduire à mesure le langage singulier que transmettait l'ordinateur.

— T'as raison, c'est protégé. J'ai pas accès au réseau, mais je peux aller chercher les données qui sont restées en mémoire là-dessus, c'est-à-dire pas grand-chose...

— Prends ce que tu peux, en espérant que ce soit assez pour que Landry nous tombe pas dessus à notre retour. Je contacte le pilote pour qu'il fasse descendre le câble.

Puis, juste au moment où Boyer allait toucher le bouton de la radio sur sa combinaison, un autre bruit de moteur, beaucoup plus distant, se fit entendre. Les rotors de l'appareil qui survolait les deux agents ne l'enterraient pas complètement.

— Quelqu'un a appelé du renfort ? C'est quoi ça ?

— Aucune idée.

Invisibles derrière les rideaux d'arbres, des véhicules terrestres s'approchaient. L'agente tendit l'oreille, suffisamment entraînée pour offrir une estimation éclairée à son supérieur.

— Deux, non... trois VTT. Maximum de six ou sept individus.

— J'ai pas fini le transfert. J'ai combien de temps ?

Elle dut cette fois y réfléchir un moment.

— J'sais pas, environ trois minutes.

Thivierge ragea.

— Câlisse. Y'est pas question qu'on leur donne le satellite sur un plateau d'argent. Dis à l'hélico de se tasser pour les éloigner, en espérant que ce soit juste des locaux un peu trop fouineurs...

Boyer transmet l'ordre au pilote, son collègue demeurant les yeux rivés sur son *comm*. La petite barre indiquant la progression du transfert semblait

bouger aussi vite qu'une tortue, à croire que l'ordinateur sur cette chose avait été mis au point dans les années 90.

Au-dessus d'eux, l'aéronef fendit l'air pour se rapprocher des bruits motorisés. Ils devaient se préparer à toute éventualité.

Moins d'une minute plus tard, le pilote reprit contact.

— OK, je les vois... Ouais, disons que ces gars-là sont pas ici en villégiature. Six individus sur des quatre-quatre noirs, à cinq cents mètres de votre position. Dur à dire s'ils sont armés.

Thivierge et Boyer se concertèrent du regard, l'air grave. Le pilote ne reprit le micro que quelques secondes plus tard.

— Tabarnak ! s'énerva-t-il soudainement. Ils me tirent dessus... Manœuvre d'évas...

Une explosion interrompit la communication. Foudroyé par un tir de lance-roquette, l'hélicoptère tangua un moment avant de fondre au sol. Les deux agents observèrent l'écrasement, impuissants, tentant tant bien que mal de réprimer toute panique à l'idée de perdre à la fois un camarade et leur moyen de transport.

— Seigneur Dieu... se contenta de souffler Boyer.

Un vacarme assourdissant suivit, secouant le sol. Presque immédiatement après, une colonne de fumée noire se dressa au-dessus de la forêt. Boyer agrippa son poignet pour l'empêcher de trembler, fermant les yeux une seconde et inspirant profondément pour se ressaisir. Au même instant, un second carillon les avertit de la fin du transfert. Ils détenaient les données du satellite, mais à quel prix ?

Thivierge déconnecta aussitôt son *comm*, ses propres mains secouées elles aussi. Il déglutit, s'accroupissant, de peur d'être vu avant de se retourner vers sa collègue, qui l'imita. Les VTT se rapprochaient, le son des

moteurs se transformait en rugissements sourds. Manifestement, ils accéléraient.

— Tu cours vite, toi ? dit Thivierge, la voix chevrotante.

— Ben, je...

Bouche bée, elle ne dit rien de plus lorsque son collègue lui tendit la microtablette.

— Prends ça, amène-la à Landry. J'vais essayer de les ralentir, ou de faire distraction... Rendu là, quelle importance ?

— Thiv, fais pas ça...

— Pis surtout, attends un bout de temps avant d'appeler des secours, ils sont peut-être capables d'intercepter le signal. *Go*.

Il dut insister, répéter l'ordre avant que Boyer n'accepte de prendre la microtablette. Elle le salua d'un signe de tête solennel, puis s'enfuit à toute allure dans la direction opposée de leurs poursuivants.

Thivierge tira son arme en regardant sa collègue prendre la fuite, espérant que les conditions météo l'aideraient à se fondre dans la taïga touffue... et à survivre sans la moindre ration. L'agent du NOV-4 se mit à couvert derrière l'un des rochers dressés en hauteur à proximité du satellite, sa meilleure chance étant probablement de les prendre par surprise. Mais il ne se faisait aucune illusion. Muni d'un simple pistolet contre des ennemis lourdement armés et en surnombre, il ne tiendrait pas longtemps.

Thivierge retira la sécurité de son arme, sachant pertinemment qu'il respirait sans doute ses dernières bouffées d'air...

I

ZONE INTERNATIONALE TEMPORAIRE, EN BORDURE DE LA MER ROUGE

Ce fut le doux tintement d'une série de notes de vibraphone qui le tira de son assoupissement passager. Plongé dans le noir, Soler se souvint que l'éclairage de l'habitacle avait été tamisé pour accommoder le sommeil des voyageurs, quelques heures plus tôt. L'homme se frotta les yeux tandis que le verre des longues fenêtres s'éclaircissait lentement pour inonder de lumière l'intérieur des voitures. La tête tournée vers sa droite, Soler ignora les actualités qui s'affichèrent devant lui pour regarder les étendues désertiques infinies se succéder à l'horizon. Rien, absolument rien ne semblait casser la monotonie de ces espaces inertes.

— Mesdames et messieurs, nous arriverons à la gare Centrale dans vingt-cinq minutes, annonça une voix féminine dans l'interphone près de son siège.

Le train magnétique à destination de Babylone devait arriver à six heures tapantes à l'aérogare. Et alors qu'une journée remplie à ras bord se profilait devant eux, Soler maudissait son insomnie des derniers jours. Face à lui, séparé par une petite table sur laquelle on vint bientôt poser deux cafés, son collègue Clément Varin dormait toujours profondément.

— *Thank you*, dit Soler à l'attention de l'hôtesse qui venait de passer avec son chariot.

Si lui avait réussi qu'à grappiller quelques minutes de repos ici et là, Varin s'était pour sa part endormi à peine une heure suivant leur départ du Caire. Il fallait dire qu'après les deux cocktails offerts par le personnel du train, le jeune homme à la carrure frêle n'avait eu qu'à se laisser bercer par le mouvement ininterrompu de la locomotive pour expressément rejoindre les bras de Morphée. Les deux hommes avaient à peine échangé quelques

mots depuis le début de leur voyage, s'étant contentés de présentations sommaires à l'aéroport de Paris, puis de quelques brefs échanges dans le vol suivant.

— Nous sommes sur le point d'arriver, dit Soler en levant légèrement la voix pour tenter de le réveiller.

Son ton eut l'effet escompté. Le jeune homme inspira profondément en se mouvant sur son siège. Ses yeux s'entrouvrirent enfin, aveuglés par l'abondante lumière s'engouffrant à l'intérieur du wagon.

— Euh. Quelle heure est-il ?

— Cinq heures trente-sept. Il fait présentement quarante-deux degrés Celsius à l'extérieur et on peut lire sur l'écran à votre gauche que la réservation à notre hôtel vient d'être confirmée, si vous voulez tout savoir.

Encore dans les vapes, luttant contre le décalage horaire, Varin se contenta de hocher la tête, agrippant timidement la tasse de café devant lui avant d'en humer les arômes, puis de risquer une gorgée du liquide encore fumant.

— Vous pouvez me tutoyer, vous savez.

— Mmm. J'en prends note, répondit Soler en tentant un sourire qui parut forcé.

Son attention se braqua de nouveau sur la fenêtre tandis que les quelques rides qui sillonnaient son visage quarantenaire se plissèrent dans un mélange de gêne et d'appréhension. À vrai dire, il avait été plongé dans ses pensées depuis le tout début du trajet, incapable de faire taire son esprit d'analyse et sa tendance à vouloir anticiper tous les scénarios possibles. Nul besoin de dire que Varin l'avait trouvé distant, et ce, même s'il comprenait parfaitement les implications de leur voyage. Ingénieur de formation, seulement récemment affilié au bureau parisien de la prestigieuse firme

Murakami-Sato, Clément ne savait trop comment aborder ce premier voyage professionnel à l'étranger.

— Vous pensez que ce sera facile de convaincre la Marduk de nous faire confiance ? C'est une grosse entreprise après tout.

— Je... Essayons de ne pas discuter affaires pour le moment.

— Vous avez dit que ce serait compliqué de parler franchement une fois que nous serions arrivés... Alors je profite des dernières minutes où on pourra le faire.

Le demi-sourire de Soler parut cette fois sincère. Surpris d'avoir été pris au mot, il déglutit, reprenant d'un ton plus affirmé et professionnel.

— Notre catalogue est béton et à mon avis parfaitement ciblé aux besoins du projet, mais il faut que l'on accepte l'évidence : nous n'étions pas le premier choix de la Marduk. Je peux passer la semaine à embobiner les gros bonnets, mais au final, ce sera votre... je veux dire *ton* travail qui viendra sceller le contrat.

— Je sais bien, je voulais plutôt parler de...

— Je sais ce dont tu voulais parler, déclara Soler toujours avec cette intonation maîtrisée.

Varin frissonna. Pas étonnant que quelqu'un qui pouvait changer de personnalité comme de chaussettes eut été choisi pour diriger les négociations d'une telle entente.

Soler passa sa main à travers ses courts cheveux blond foncé, bien conscient du malaise qu'il venait de créer. Il se retourna, vérifia que leur wagon presque vide l'était toujours, puis se pencha légèrement vers la table pour reprendre la discussion à voix basse.

— Tant que nous agissons comme si tout était normal, nous n'avons rien à craindre, dit-il enfin. Tout ce que tu as à faire, c'est de livrer le

dossier d'estimation comme tu le ferais pour n'importe quelle autre compagnie. Je m'occupe du reste, d'accord ?

Le jeune ingénieur hocha la tête, à peine rassuré par les propos de son collègue. Les systèmes de sécurité que vendait la Murakami-Sato aux quatre coins du globe étaient conçus sur mesure pour le genre de projet que comptait achever la Marduk. Leurs prix étaient obscènes, mais tout à fait accessibles pour la société qui avait financé presque à elle seule la construction de Babylone sur les vingt dernières années. Et puis, c'était le boulot de Soler de s'assurer d'offrir un service clientèle à la hauteur de la rondelette somme qu'ils factureraient pour une poignée de lasers et de caméras. Un service extraordinaire pour une clientèle extraordinaire.

Varin se redressa sur son siège pour terminer son café, alternant le regard entre le fond de sa tasse et le fil de nouvelles qui défilait sur la fenêtre interactive à ses côtés. Et alors que le train approchait de Babylone, les premiers bâtiments observables de la ville se dessinaient au loin. Il n'en fallut pas moins pour que l'ingénieur abandonne sa lecture et fixe son regard sur le paysage. Les images qu'il avait vues sur des écrans ne préparaient en rien à l'expérience d'observer en personne une telle démonstration de savoir-faire architectural.

Babylone brillait comme un diamant au cœur du désert. Les fenêtres réfléchissantes de ses constructions vitrées renvoyaient d'impressionnants halos de lumière jusque dans les nuages. Et si presque tous les bâtiments semblaient se projeter dans la verticalité, parmi les structures qui se détachaient le plus de l'ensemble se dressaient d'immenses armatures métalliques soutenant des gratte-ciel défiant la gravité. Figés dans des angles improbables, ils s'élevaient au-dessus des pâtés de maisons. Alors que Soler – aussi pris de curiosité – se tournait vers la fenêtre, l'interphone s'alluma de nouveau.

— Mesdames et messieurs, sur la gauche de la locomotive, vous pouvez admirer le quartier des affaires de la ville ainsi que le chantier de construction du projet Babel, dont l'ouverture est prévue cette année.

Varin mit sa main devant sa bouche ouverte bien involontairement par la stupeur. Il était là, l'objet de leur présence en ces lieux. Là-bas, le sujet de discussion le plus controversé du monde se tenait devant eux. Cette immense tour de verre dominait la cité déjà spectaculaire. Atteignant plus d'un kilomètre, son sommet encore inachevé était d'une hauteur absolument vertigineuse. Il était toutefois impossible de l'observer en entier, car obstrué par les nuages qui emplissaient le ciel ce matin-là.

— C'est... complètement dingue, pensa Clément à voix haute. À quel moment peut-on qualifier de telles ambitions de déraisonnables ?

— Oh, ce moment est loin derrière nous, répondit son collègue comme s'il s'agissait d'une banalité.

À six heures précises, le train s'arrêta à la plateforme dix-sept de la gare. À peine les freins finirent-ils de crisser que Soler se levait déjà pour reboutonner le veston de son costume couleur sable. Les deux représentants de la Murakami-Sato allèrent cueillir leurs bagages dans l'espace qui séparait leur wagon du suivant. Puis, au milieu des passagers, ils ne tardèrent pas à s'attrouper devant les sorties.

Déversé sur le quai extérieur, le flot de voyageurs submergea bientôt le petit couloir parfaitement immaculé qui menait jusqu'aux guichets où avaient lieu les vérifications biométriques. Soler et Varin suivirent la foule dense et pressée jusqu'à un carrefour où d'autres groupes de passagers se mêlaient au leur. La file s'allongeait à vue d'œil alors que les agents frontaliers faisaient de leur mieux pour accélérer le processus et purger le bouchon monstre qui venait de se créer.

Soler finit par passer le premier, présentant son passeport français au douanier.

— Alban Soler, représentant de Murakami-Sato, dit-il simplement tandis que l'homme derrière le guichet avait les yeux rivés sur son écran.

Au poste d'à côté, un second douanier interpella Clément en anglais et l'invita à avancer. Vérifications d'usage faites, on le fit entrer dans une petite cabine hermétique dans laquelle on lui donna l'instruction de rester immobile. Un scanneur oculaire et une caméra infrarouge vinrent bientôt inspecter chaque trait de sa personne dans un concert de clics mécaniques et de tintements numériques. Varin resta calme, tentant de ne pas se montrer intimidé par le processus. Sans succès. Le policier hors de la cabine fit longuement défiler la fiche qu'il avait sous les yeux, puis décida finalement d'appuyer sur l'interrupteur qui libéra Clément et lui permit d'avancer de l'autre côté du terminal. « Bienvenue à BabyloneCentral, monsieur Varin », déclara alors une voix synthétique dans sa langue maternelle.

Récupérant sa valise de l'autre côté du poste d'inspection, il rejoignit Soler qui l'attendait un peu plus loin avant de lui emboîter le pas au travers d'une large allée qui mariait avec élégance bois et béton. La richesse de l'endroit et l'attention particulière à chaque détail les frappèrent d'emblée. Clément crut même reconnaître une délicate composition d'Erik Satie, résonnant au travers de haut-parleurs.

Transportés par l'un des nombreux tapis roulants, les deux hommes arrivèrent à un nouvel étage plus impressionnant encore que le précédent. Là, une gigantesque baie vitrée donnait une vue imprenable sur la ville, mettant en exergue les quelques espaces verts sans doute irrigués à grands frais. C'était à se demander comment était acheminée l'eau nécessaire pour cultiver toute cette végétation tropicale. Des touristes s'arrêtèrent devant l'aire d'observation, posant leurs bagages pour prendre quelques photos ;

Varin étant presque tenté de les imiter. Mais alors qu'il allait ralentir le pas, la main de Soler vint subtilement le pousser dans le dos pour l'en dissuader. Guidés vers la sortie par de petites lumières encastrées qui formaient des constellations scintillantes au plafond, les deux hommes trouvèrent facilement le chemin qui les mena à la desserte. Décidément, rien ne semblait laissé au hasard : les nouveaux arrivants à Babylone devaient s'y sentir choyés, uniques, privilégiés.

À peine approchèrent-ils les portes extérieures que la chaleur étouffante du désert leur soufflait au visage. Soler mena la marche, cueillant aussitôt ses lunettes de soleil dans la poche de son veston avant de mettre le pied dehors. Taxis, limousines et bus touristiques attendaient sagement dans leurs espaces respectifs de stationnement tandis que certains chauffeurs plus entreprenants allaient directement à la rencontre des visiteurs pour les convaincre de monter avec eux. Soler dut s'extirper de la vigilance vorace de deux, trois d'entre eux. Après quoi, il put enfin se mettre à la recherche de leur transport.

Soler se tourna vers Clément et pointa un homme en habit noir, portant un carton sur lequel on pouvait lire le nom de leur entreprise. Celui-ci sembla les reconnaître au même moment, puis s'approcha de ses clients pour les aider avec leurs bagages.

— Bon matin, monsieur Soler. Vous avez fait bon voyage ?

— Très bon, merci. Laissez, je vais m'occuper de celle-ci, dit-il en maintenant fermement l'une des valises dans sa main gauche.

Le chauffeur ne protesta pas. Tout sourire, il se contenta de leur indiquer le chemin de la voiture, garée un peu plus loin sur la desserte. La luxueuse berline noire était estampillée d'un M stylisé aux couleurs de la Marduk.

— Au fait, dit le chauffeur en ouvrant le coffre, on m'a demandé de vous informer... Monsieur Turan aimerait déplacer la rencontre prévue

demain à neuf heures, tout à l'heure. Si cela vous convient, bien sûr. Nous avons pris le soin de vérifier d'abord votre horaire.

Évidemment, pensa Soler en grinçant des dents. La patience ne semblait pas caractériser le président de la Marduk. Il avait besoin de trouver de nouveaux contractants rapidement, sans quoi l'immense chantier de Babel essuierait des retards. Turan souhaitait probablement faire lui-même le tri parmi les rares compagnies de sécurité pouvant répondre aux exigences du cahier de charge qu'il avait en tête.

— À vrai dire, nous espérons prendre un peu de temps pour revoir notre...

— C'est une rencontre tout à fait informelle, lui assura le chauffeur.

— Tout de même, je...

— Monsieur Turan insiste.

Soler eut un sourcillement agacé que, par chance, ses verres fumés occultèrent en partie. Refuser la demande offenserait sans doute leur hôte, ce qui constituerait une piètre manière d'entamer les négociations. Vraiment, il n'avait d'autre choix que de se plier aux moindres désirs de Turan, du moins pour le moment.

— Est-ce possible de passer d'abord à notre hôtel ?

— Bien sûr, c'est là que nous nous dirigeons. Je me ferai ensuite un devoir de vous emmener à nos bureaux dès que vous serez prêts.

— À la bonne heure.

Les bagages rangés, Clément passa à l'arrière de la voiture, laissant le siège passager à Soler. Sans un mot, le chauffeur démarra, quittant aussitôt la gare bondée pour les emmener sur une bretelle d'autoroute s'élevant en hauteur depuis laquelle ils purent apprécier le panorama de nouveau. Varin s'avança légèrement, observant avec fascination le soleil frapper les mastodontes de métal qui s'étendaient à perte de vue, ponctués d'oasis

artificielles et de fontaines. L'ensemble forçait une admiration émue. Jamais une ville ne lui avait paru plus splendide.

— Je ne pense pas pouvoir m'habituer à une telle vue, dit-il.

— Oh ! croyez-moi, ricana le chauffeur, vous n'avez encore rien vu.

— Ah bon ?

— Bien sûr ! Les quelques touristes que nous avons se souviennent de la première fois qu'ils ont aperçu la ville, mais la véritable raison pour laquelle ils reviennent, c'est pour l'accueil et l'hospitalité des Babyloniens.

Une déception jusqu'à maintenant, pensa Soler, encore irrité par la manière cavalière dont sa rencontre avait été devancée. Il se cala dans son siège, écoutant passivement la conversation tandis qu'il sortait son *comm* pour consulter ses messages.

Le jeune ingénieur, quant à lui, porta son attention sur son collègue à l'avant, qui semblait tout faire pour avoir l'air le moins impressionné du monde devant chaque découverte qui s'offrait à eux. Sans doute redoutait-il que la moindre émotion altère l'aura stoïque et professionnelle à laquelle il semblait tant tenir.

— Savez-vous par hasard quel taxi je devrais prendre si jamais je dois me déplacer en ville ? demanda Soler.

— Oh, monsieur Turan ne voudrait pas que vous ayez à déboursier quoi que ce soit pour visiter notre merveilleuse cité. Vous n'avez qu'à m'appeler et une voiture de l'entreprise passera vous chercher à votre hôtel.

— Pratique, dit Soler qui redoutait déjà la réponse. Et vous, avez-vous un nom ?

— Appelez-moi Nadir.

La voiture s'engagea dans une sortie qui les ramena au niveau du sol. Il ne fallut que quelques rues avant que leur trajet ne soit ralenti par une guérite de sécurité, type Vigipirate, et tenue par plusieurs paramilitaires

équipés de vestes pare-balles et de fusils d'assaut. Un arsenal probablement utile à en juger les quelques trous de balle mal replâtrés dans les murs, des trous que Soler remarqua à leur approche.

La simple vue de la voiture de la Marduk sembla toutefois suffire à les faire lever la barrière. Comme seul document à présenter, un hochement de tête de leur chauffeur leur suffit. Ils croisèrent deux autres guérites presque identiques sur le chemin de l'hôtel alors qu'ils progressaient dans un labyrinthe de rues impeccables au trafic presque inexistant. Soler se surprit d'ailleurs que les seules voitures croisées ici et là semblaient valoir une fortune.

L'entrée de l'hôtel Gilgamesh était gardée par deux grandes colonnes de marbre, donnant accès à de spacieux jardins agrémentés de fontaines et d'une collection de sculptures d'apparence moderne. La voiture se gara sous le porche de l'établissement, où une multitude de valets vinrent bientôt s'attourer pour prendre les bagages de leurs invités.

— On se revoit dans une heure ? voulut confirmer Nadir.

— J'y compte bien.

Soler lui donna un impressionnant pourboire avant de refermer la porte. Suivi de Varin et d'un cortège d'employés, il se dirigea vers l'accueil. Derrière le comptoir, une jeune réceptionniste tout sourire vint les saluer.

— Bienvenue au Gilgamesh, votre nom ?

— Alban Soler, Murakami-Sato. La réservation est au nom de Renard.

Elle se tourna vers son écran pour entrer le nom sur son pavé tactile.

— Bien sûr, la suite exécutive. Nous avons fait monter quelques rafraîchissements dans la chambre, compliments de monsieur Turan.

— C'est trop gentil, répondit Soler sans trop d'engouement dans la voix.

Il accepta la carte magnétique des mains de la réceptionniste et fut suivi par Clément, encore distrait tant la richesse de l'endroit semblait l'obnubiler. Ils gagnèrent bientôt les ascenseurs, passant au travers du petit salon occupé par plusieurs clients.

— Vous voulez que je vous accompagne à la rencontre ? demanda l'ingénieur.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, admit Soler.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il y a de bonnes chances que nous parlions de toi.

Clément figea.

— Entre autres sujets, le rassura Soler. Viens, allons voir quel champagne vintage la Marduk a cru bon mettre sur glace pour nous.

II

Soler défit le bouton de son veston en s'asseyant sur la chaise désignée par la secrétaire de M. Turan. À l'image du reste des bureaux de la Marduk, celui de son président impressionnait par son élégance. Tuiles d'ardoise, plafonds hauts, murs d'acajou ; on pouvait voir derrière un fauteuil aux allures de trône une gigantesque baie vitrée qui donnait sur le chantier du projet Babel, quelques kilomètres plus loin. Difficile de trouver une manière plus directe de tenir à l'œil sa propriété la plus précieuse, pensa Soler.

Au même moment, les portes françaises s'ouvrirent des mains de l'assistante pour laisser entrer l'homme à la fortune inestimable. De grande stature, de belle apparence, Karim Turan avait le charme et le charisme d'un homme habitué à s'exprimer fréquemment devant les caméras. Vêtu d'un complet azur, il prit un instant pour resserrer sa cravate avant d'adresser la parole à son invité.

— Ah ! Monsieur Soler, quel plaisir ! Puis-je vous offrir un café ?

— Volontiers.

D'un simple regard, il inspira à sa secrétaire l'idée d'aller en préparer dans la pièce d'à côté. Puis, suivant une protocolaire poignée de main avec Soler, l'homme au teint basané prit place à son bureau tandis qu'il désignait une chaise pour son invité.

— Pardonnez ma surprise, mais j'avais l'impression que votre bureau avait désigné monsieur Renard pour mener à bien les rencontres de cette semaine.

— C'était le cas, cependant monsieur Renard a été contraint de rester sur Paris. Raisons personnelles de dernière minute.

— Je vois, quel dommage. Dans tous les cas, nous sommes heureux et fiers que vous ayez répondu à notre appel d'offres. La réputation et

l'expertise de votre firme ne sont plus à faire, je n'ai pas de mal à croire que vous saurez sortir du lot.

— Rien n'est moins sûr, douta Soler, surtout lorsqu'on sait à quel point la situation a dégénéré avec vos précédents partenaires.

Turan se contenta d'un sourire en coin, laissant le silence répondre à sa place. Bientôt, son assistante revint dans la pièce, apportant une petite assiette en métal sur laquelle étaient posées deux tasses fumantes.

— Entrons dans le détail, si vous le voulez bien... Madame Evrard, la responsable du projet, se chargera de montrer à votre ingénieur les plans de la tour et vous aurez sept jours pour nous présenter comment vous pensez être les meilleurs pour en assurer la sécurité.

— Pourquoi si tôt ?

Le président tourna son attention vers le porte-sucre, déposant un cube dans son café à l'aide de pincettes.

— Nul besoin de vous dire que nous prenons la sécurité des lieux très au sérieux. Elle est essentielle au bon déroulement de nos activités de recherche. Annoncer notre partenariat le plus rapidement possible rassurera nos investisseurs étrangers et nous permettra par le fait même de commencer l'installation de vos produits avant la fin de la construction.

Soler se rencogna dans son siège, quelque peu désarmé. À entendre son interlocuteur, il avait déjà choisi leur entreprise avant même d'organiser cette rencontre.

— Ça me semble jouable, mais vous vous doutez que mon collègue sera plus au fait des détails techniques que moi.

— Au fait, à ce sujet...

Soudainement plus grave, il posa sa tasse puis joignit les mains comme pour prier.

— Loin de moi l'idée de mettre en doute ses compétences, mais je dois m'avouer légèrement inquiet au sujet de son expérience. Enfin, je veux dire... Quel âge a-t-il déjà ?

— Je... Je n'en sais rien, avoua Soler tout en cherchant une échappatoire à la question.

— Vingt-sept, d'après le dossier que m'a transmis Paris. Je trouve curieux que la Murakami décide d'envoyer l'un de vos juniors sur un contrat aussi... massif. Après une petite recherche, je n'ai pas vu son nom sur aucun autre projet d'envergure. Ni le vôtre d'ailleurs, sans vouloir vous insulter.

— Pas le moins du monde, vos inquiétudes sont parfaitement justifiées, monsieur Turan. Et pour tout vous dire, je ne suis moi-même pas très à l'aise avec le choix de mes supérieurs...

Soler maintenait son sourire corporatif de manière presque infaillible. Il avait entendu beaucoup d'histoires sur Turan et sur son intransigeance. Naviguer dans les règles du jeu qu'il établirait serait assurément ardu. Au moins, la réponse qu'il venait de lui offrir semblait l'avoir apaisé un moment.

— Par contre, si cela peut vous rassurer, on m'a certifié qu'il est l'un des technologues les plus prometteurs que nous avons recrutés au cours des dernières années...

— J'ai peu de sympathie pour les gens prometteurs. Je veux des gens fiables dans l'immédiat.

Un court silence suivit.

Plus l'entretien durait, plus Soler remarquait à quel point le non verbal glacé de Turan s'avérait beaucoup plus éloquent que ses paroles qui se voulaient bienveillantes, presque chaleureuses. Ses traits s'étaient presque aussitôt relâchés dès que Soler avait confirmé ses doutes. Peu surprenant.

Comme la plupart des hommes d'affaires de sa trempe, chaque mot qui sortait de sa bouche était choisi en fonction de contraintes difficiles à percer à jour. Il fallait lire les petits caractères de la brochure promotionnelle.

— Le dossier sera livré à temps, assura Soler. Et si le bureau de madame Evrard désapprouve le travail de mon jeune assistant, nous trouverons immédiatement un remplaçant et vous serez dédommagé à la juste valeur du temps que vous aurez perdu, bien évidemment.

— Bien évidemment, répéta Turan d'un naturel déconcertant.

Il se leva promptement pour attacher le bouton de son blazer, imité par Soler avant de conclure l'entretien d'une franche poignée de main.

— Très bien, dit-il. Voyons comment les travaux avancent et nous ferons une mise à jour au courant de la semaine.

— Merci pour votre temps.

*

Les portes coulissantes de la piscine intérieure du Gilgamesh s'ouvrirent sur fond de jazz. D'enivrantes notes de trompette filtraient à travers les haut-parleurs muraux qui semblaient presque omniprésents dans cette ville. Soler s'immergea dans l'eau cristalline du bassin et y plongea la tête, remarquant comment le reflet des étoiles dansait sur les vagues grâce au plafond entièrement vitré. Il passa ses mains sur son visage, profitant pleinement de son seul moment de détente depuis qu'il avait quitté son appartement, presque quarante-huit heures plus tôt.

Il avait décidé de se vider l'esprit avec quelques longueurs de crawl, accélérant la cadence à mesure que ses muscles se déliaient. Il venait de dîner avec Clément au restaurant de l'hôtel. Nonobstant la qualité exemplaire de la nourriture et du vin qu'on leur avait servi, Soler n'avait pu empêcher l'anxiété de lui nouer le ventre ; détailler sa rencontre avec Turan à son collègue n'avait rien apporté de bon. Mentionner le délai de travail semblait avoir mis Varin dans tous ses états. Clément n'avait rien dit sur le

moment, mais nul doute qu'il comptait remettre cette conversation à plus tard. Soler ne comptait pas l'éviter, ni lui ni le sujet, d'autant qu'ils partageraient la même suite durant tout leur séjour. Heureusement, celle-ci disposait de deux chambres isolées l'une de l'autre.

Il enchaînait les mètres sans perdre le rythme, chaque mouvement des bras accélérant ceux de son cœur. Au bout d'une longue série ininterrompue, Soler agrippa le rebord de la piscine, puis s'adossa contre la paroi du bassin pour reprendre son souffle. L'afflux sanguin au cerveau l'aidait à réfléchir, à faire le vide. Il resta là un moment, repensant à l'attitude du président de la Marduk tout au long de leur rencontre. Son choix semblait déjà fait, au point où c'en était presque trop facile. C'était d'autant troublant que Turan n'était pas du genre à accorder sa confiance à n'importe qui.

Au même moment, il entendit les portes coulissantes s'ouvrir derrière lui, enterrant les envolées de trompette sous les bruits de ventilation du vestiaire.

À peine Soler se fut-il retourné qu'il aperçut la silhouette de celle qui venait d'entrer. Elle était pile à l'heure. Vêtue d'une robe de nuit diaphane sous laquelle se devinait un maillot, elle n'avait pourtant pas de serviette avec elle. Ses yeux noisette croisèrent le regard du seul occupant de la piscine tandis que, d'une démarche altière, elle s'avança près des chaises de plage disposées autour du bassin.

— Chet Baker, vraiment ? remarqua-t-elle à voix haute.

— Vous vous doutez bien que je n'ai pas le contrôle sur la musique, se défendit Soler, pourtant admirateur du trompettiste.

Elle empoigna la seule serviette qui traînait sur l'une des chaises, puis la présenta à Soler qui la refusa d'un geste de la main.

— Joignez-vous plutôt à moi. L'eau est bonne.

Pas un mot. Soler laissa le silence durer en espérant qu'elle change d'avis, puis se décida d'obtempérer. Le souffle encore court après toutes ces longueurs, il émergea du bassin via l'escalier, acceptant le linge blanc des mains de la femme pour commencer à s'éponger. À peine lui accorda-t-elle quelques secondes qu'elle enchaîna avec des paroles hachées, rapides, visiblement déjà préparées.

— Je crois comprendre que si vous êtes encore là, c'est que votre rencontre préliminaire avec Turan s'est bien déroulée. C'est bien, mais gardez en tête que plus vous restez ici, plus l'attention de la Marduk se tournera vers Murakami-Sato. Je pense que vous devriez commencer par revoir un peu comment le partenariat peut s'étendre jusqu'à...

Soler l'arrêta d'un geste de la main, déjà étourdi par la vitesse d'élocution de la nouvelle venue et par son ton aussi expéditif que débordant de confiance.

— Vous n'avez pas un truc à me dire ?

— Je...

La femme soupira, sachant très bien où il voulait en venir. Elle regarda Soler un moment et comprit alors qu'elle n'y couperait pas. Elle inspira, puis se racla la gorge pour reprendre sa phrase, presque à contrecœur.

— Les plus beaux trésors de Babylone ne sont visiblement pas ceux auxquels on peut s'attendre...

— Comme tous les trésors, je suis plus facilement convoitable qu'autre chose, répondit aussitôt Soler.

Il y eut un autre silence alors qu'il continuait de se sécher les cheveux avec la serviette.

— C'est donc là d'où vient l'inexpugnabilité de votre regard d'acier... ainsi que le caractère inaltérable de votre détermination, terminat-elle sans aucune émotion. Ça y est, vous êtes content ?

Soler acquiesça. Bien qu'absurde, ce petit échange venait de lui permettre de certifier que son interlocutrice était bien celle qu'elle prétendait être.

— C'est la procédure. Comprenez que je n'ai pas le choix...

— Je comprends surtout que les mecs de votre agence passent beaucoup trop de temps à regarder de vieux films. Je suis Sophie Malette, de l'ambassade canadienne à Babylone.

— Alban Soler, enchanté.

S'assurant de bien s'éponger d'abord, il échangea une poignée de main des plus professionnelles avec la jeune femme. Il se souvenait presque mot pour mot du *briefing* qu'on lui avait fait sur elle, composé en grande partie de compliments sur son sérieux et sa force de caractère. Malette travaillait depuis quatre ans à l'ambassade canadienne. Proche des hautes instances de la cité, elle possédait de vastes connaissances sur la culture politique et sur les mécanismes de pouvoir de Babylone. C'est pourquoi elle s'avérait être une ressource inestimable pour naviguer dans cet océan d'inconnus. Nul doute que Soler ferait appel à elle au cours des prochaines semaines.

— Je crois que je vous ai coupé tout à l'heure, reprit-il. Qu'est-ce que vous disiez, plus tôt ?

— Que si vous décrochez le contrat, vous n'aurez pas le choix de l'honorer et de faire intervenir la compagnie pour les travaux.

— C'est le plan. En quoi est-ce votre problème, sans vouloir être offensant ?

— Je m'en fiche, c'est plutôt votre job de faire profil bas. Je me demande seulement à quel point vous avez réussi à impliquer la Murakami dans tout ça.

— Disons qu'ils nous devaient une faveur... Ils seront au rendez-vous si le contrat doit être signé. Et rien de tout ça n'aura l'air de sortir de

l'ordinaire.

— Je l'espère. Vous n'êtes pas le premier à venir fouiner dans les affaires de la Marduk, mais rares sont ceux qui se rendent jusque dans les bureaux privés de monsieur Turan. Laissez-moi vous dire que vous ne voulez pas vous mettre cet homme à dos.

Soler sourit.

— Je note. Un autre conseil ?

— Oui. Débarrassez-vous de l'incorrigible attitude hautaine qui imprègne votre visage en permanence. Les Babyloniens n'aiment pas les étrangers qui viennent leur dire quoi faire.

Soler hocha la tête, tout à la fois vexé et forcé d'accepter le conseil en toute humilité. Il avait cru bon de maintenir une façade flegmatique afin de se prémunir de toutes ces tentatives de l'impressionner. Or, il comprenait que cette attitude pouvait passer pour du mépris ou de la condescendance qui risquait de froisser ses hôtes.

— Aussi, reprit la dame, nous réservons un étage à ce même hôtel depuis des mois. Comme le Gilgamesh est en partie détenu par votre client, les employés sont loyaux à Turan. Tenez bien votre langue. Ici, les murs ont des oreilles et, croyez-moi, vous ne voulez pas vous échapper sur quelque chose d'impossible à justifier.

— Je m'en étais douté, assura Soler.

— Appelez-moi si je peux vous assister d'une quelconque manière. Pourvu que vous n'impliquiez pas trop l'ambassade dans votre besoin, je devrais être capable de vous aider indirectement.

— Ce ne serait pas plus simple si j'avais votre numéro de chambre ?

— Vous avez mon identifiant de *comm*. C'est amplement suffisant.

— Je comprends, répondit Soler. Trop d'implication...

Il enroula la serviette autour de son cou, esquissant un sourire.

— Ah, une dernière chose, ajouta-t-il. Pour le mot de passe, vous auriez préféré qu'on inverse les rôles, peut-être ?

— Non, car en plus d'être idiot, ç'aurait été affreusement misogyne.

— C'est ce que je croyais. Alors qu'avec moi...

— Ça passe, mais je dois avouer que vous n'avez pas grand-chose d'un trésor pour le moment.

— Très bien. Bonne nuit, madame Malette.

— À vous aussi, monsieur Soler.

OceanofPDF.com

III

Varin n'avait pas dormi de la nuit. Il n'avait cessé de se retourner dans le lit, obsédé par le travail qui l'attendait au matin. Et s'il n'était pas à la hauteur ? Et si on flairait le subterfuge ? En vérité, même l'idée de mettre les pieds dans les bureaux de la Marduk le terrifiait. Ceux qui la possédaient, à commencer par monsieur Turan, avaient bâti la moitié de cette ville et avaient d'innombrables partenaires financiers partout sur la planète, parmi lesquels on retrouvait quelques-unes des plus grandes entreprises de recherche technologique. Dieu seul savait quels genres de systèmes de sécurité ils avaient pu concevoir pendant toutes ces années d'innovation. Et son passage dans les bureaux du géant babylonien serait assurément surveillé de près. Compte tenu des mesures que Clément avait lui-même pu constater depuis son arrivée, c'était à se demander pourquoi une entreprise si immense avait besoin de se payer les services d'une firme externe pour subvenir aux besoins de leur tour.

Le vrombissement du climatiseur n'aidant en rien, il avait fini par abandonner l'idée qu'il fermerait l'œil. Quand la sonnerie du réveil se fit entendre, elle l'extirpa non pas du sommeil, mais de ses ruminations nocturnes. Si Clément était un anxieux de nature, rarement ses inclinations à la paranoïa n'avaient été aussi prononcées que maintenant. Cette fois, quelque chose lui disait toutefois que cette intuition n'était pas forcément irrationnelle.

Dans ces moments, il évitait habituellement le café, mais le genre de journée qui s'annonçait et surtout le grave manque de sommeil l'obligeaient à recourir à ce stimulant. La machine à espresso de la suite mise en marche, Clément priait pour que son bruit ne perturbe pas le sommeil de Soler dans la pièce d'à côté – lequel n'avait que quelques rencontres sporadiques prévues à l'horaire. Leur discussion d'hier ayant été un peu houleuse, la

dernière chose qu'il souhaitait était d'être responsable de l'humeur invariablement maussade de son collègue.

Clément ramassa une poignée de vêtements dans sa valise et passa à la salle de bain pour se jeter un peu d'eau au visage et se raser. À peine avait-il terminé de s'habiller qu'une notification dans le miroir l'informa de l'arrivée d'une voiture à l'entrée de l'hôtel. Son *comm* annonçait des températures maximales de cinquante-trois degrés Celsius en milieu de journée, ce qui lui suggéra d'opter pour une chemise à manches courtes qu'il boutonna jusqu'au col. Avec son sac à dos sur les épaules, il avait l'air d'un écolier le jour de la rentrée. Il descendit l'ascenseur et traversa le hall en panique jusqu'à ce qu'il voie la berline noire garée derrière les portes de verre. À son volant se trouvait le chauffeur qui était venu les cueillir à la gare, la veille.

— Bonjour, monsieur Varin, lui dit sobrement celui-ci à travers la fenêtre de la portière ouverte.

— Bonjour, Nadir.

— Alors, comment se sont passées vos vingt-quatre premières heures dans notre glorieuse citée ? demanda-t-il tandis que son passager prenait place sur la banquette arrière. On dit que la première nuit à Babylone reste gravée à jamais dans nos souvenirs.

— On peut certainement dire ça, déclara Clément en bouclant sa ceinture. Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais garder le silence pour mieux me préparer à cette rencontre importante.

— Bien sûr, mettons-nous en route. Soyez certain que je ne souhaitais pas vous embêter.

— Y'a pas de mal, lui assura Varin.

En quelques minutes, ils arrivèrent dans la cour de l'impressionnant complexe de la firme : plusieurs grands bâtiments à hauteur variable, liés

entre eux par d'élégantes passerelles surélevées couvertes de verre, à travers lesquelles on pouvait voir passer quantité d'employés qui avançaient d'un pas pressé. La voiture passa sous l'un de ces ponts, se dirigeant vers l'aile ouest du majestueux centre d'affaires. Loin devant eux, un vaste terrain vague, délimité par plusieurs bornes, constituait l'entrée du chantier du projet Babel. Des écrans installés sur les bâtiments environnants montraient des reproductions en trois dimensions de la future tour, avec la mention « *Atteindre le ciel pour éclairer le monde.* », rédigée en anglais.

Une porte de garage s'ouvrit sur le flanc de l'immeuble C7, laissant le véhicule pénétrer dans un stationnement souterrain de plusieurs étages. Des gardes, toujours armés, stoppaient chaque véhicule en exigeant la présentation d'un badge d'autorisation. Nadir fit descendre sa vitre électrique pour discuter avec l'un d'entre eux en anglais, ne cessant de désigner Clément du doigt pendant la conversation. Enfin, le garde se tourna vers l'ingénieur, et s'adressa à lui en élevant la voix.

— *Come with me*, lui intimat-il.

Clément ravala sa salive, intimidé par la voix caverneuse de ce grand barbu équipé d'une veste en kevlar et d'une arme sanglée sur son épaule. Rapidement, il prit son sac et descendit pour suivre le gaillard et un de ses collègues jusque dans un ascenseur. À l'intérieur, le barbu scanna sa carte d'accès sur le lecteur laser, et s'adressa à voix haute à l'ordinateur.

— *Thirteen*, dit-il.

L'ascenseur se mit en marche automatiquement en réaction à la commande vocale du garde, puis s'arrêta au treizième étage. Le groupe passa à l'intérieur d'un couloir étroit entièrement constitué de béton, pour ensuite traverser une énorme salle où d'innombrables rangées de bureaux étaient disposées de manière à intégrer le maximum d'ordinateurs possible. Malgré la présence de nombreux employés, aucun son n'était audible mis à

part quelques chuchotements discrets. Au centre, un grand bureau exhaussé entre quatre murs de verre était occupé par une femme qui faisait les cent pas tout en discutant en vidéoconférence. En tailleur et talons noirs, une coupe courte et précise coiffait sa tête blonde aux contours anguleux.

Le garde s'approcha pour frapper à la porte, attirant l'attention de celle qui semblait être en charge. Elle termina son appel avant de l'inviter à entrer d'un geste de la main, non dénué d'agacement.

— *On a un problème avec un visiteur, dit le garde en anglais. Pas de badge de sécurité. Le conducteur prétend que cet homme devait vous rencontrer ce matin.*

Elle soupira, déviant son regard sur le jeune ingénieur, dont le front suintait de sueur.

— *Votre nom ?*

— Euh... Clément Varin, *from* Murakami-Sato, répondit-il.

L'exaspération de la femme monta d'un cran. Une colère profonde s'occupa de tirer les traits de son visage, révélant quelques rides alors qu'elle dévisageait le barbu avec des flammes à la place des yeux.

— *Je m'occuperai de votre cas plus tard. Maintenant, foutez le camp, voulez-vous bien ?*

Le garde fit volte-face, les épaules soudainement moins droites qu'à son entrée. La femme réajusta son tailleur, s'essuya l'écume au coin de la bouche, et se dirigea vers Clément en lui tendant la main, avec un immense sourire.

— Monsieur Varin, entama-t-elle dans un parfait français. Vous excuserez cette grossière erreur, j'avais pourtant avisé la sécurité de votre venue... et ce, à plusieurs reprises. Je vais de ce pas faire imprimer votre badge afin que cela ne se reproduise plus.

— Je... Merci.

Ayant du mal à chasser la colère de son visage, elle tentait de desserrer sa mâchoire tout en se penchant pour ramasser une carte de plastique blanche sur la table.

— Tenez. C'est temporaire, mais avec ça, vous pourrez au moins circuler sur l'étage et aller au petit coin sans alerter la moitié du bâtiment.

— Ça me semble pratique, dit Clément en acceptant l'objet.

— J'en oublie les bonnes manières. Je suis Anna Evrard, superviseure du projet Babel. C'est avec moi que vous ferez affaire pendant votre petite analyse. J'imagine que vous avez des tas de questions.

— C'est-à-dire que...

— Elles devront attendre, j'en ai bien peur. Je vais vous présenter votre poste, mais je dois filer pour un rendez-vous juste après. Suivez-moi.

Evrard ramassa son *comm* branché au dispositif de vidéoconférence et quitta le cube vitré, longeant les rangées de bureaux tandis que Clément peinait à lui emboîter le pas. Ils s'arrêtèrent finalement devant une petite table de travail surmontée d'un écran hyaloïde. Fait inusité : des piles de papier et une tasse à l'effigie d'une autre entreprise y étaient déjà posées.

— C'est là où votre, euh... prédécesseur travaillait. Il n'a pas eu le temps de ramasser ses affaires avant de partir, on dirait.

Ou probablement avait-il été mis à la porte sans possibilité de le faire, pensa Clément. Evrard tapota la table pour y faire apparaître le clavier numérique, puis vint entrer le mot de passe temporaire qui déverrouilla l'ordinateur.

— Vous trouverez là-dedans toutes les estimations réalisées dans les derniers mois. Plusieurs ont été faites pendant la construction, alors elles doivent être mises à jour, mais vous pourrez vous en inspirer pour établir votre propre plan.

Clément hocha la tête tandis qu'elle naviguait aléatoirement dans l'interface, ouvrant différents dossiers d'apparence désorganisés. Visiblement, la superviseure n'avait aucune idée de l'emplacement de ce qu'elle semblait chercher.

— Votre collègue, monsieur Soler, nous a signalé que vous seriez en mesure de nous fournir un premier rapport d'ici une semaine. J'admire votre rapidité.

— Euh...

Les yeux toujours rivés sur l'écran, Evrard abandonna finalement sa fouille de l'ordinateur, dépitée au bout de quelques secondes à peine.

— Bon... eh bien, je vais vous laisser éplucher tout ça et me revenir avec vos questions.

— Attendez, la retint Clément. Juste une minute.

Evrard se pinça la lèvre, mais consentit à lui accorder un instant avant de partir.

— Je vous écoute.

Le jeune ingénieur dut prendre une seconde pour surmonter sa nervosité. Sa question paraissait idiote, d'autant qu'elle lui avait été imposée. Il se devait toutefois de trouver le moyen de la présenter habilement.

— Vous... Vous croyez qu'il sera possible de visiter le chantier ? finit-il par demander. Je peux bien regarder des centaines de photos et de modélisations sur votre ordinateur, mais... au final, je crois que rien ne remplace un examen des lieux en personne.

— Mmm...

Elle ne répondit pas immédiatement, considérant la curieuse requête avec une certaine réticence, marquée d'un froncement de sourcils. Chaque seconde qui passait accélérât considérablement le pouls de Varin, sans

qu'elle le remarque. À cet instant, l'idée que l'on mette en doute sa requête lui semblait presque pire que celle d'avoir à monter dans cette maudite tour et de devoir affronter sa peur des hauteurs. Evrard reprit enfin, avec un sourire qui éclaira de nouveau ses traits.

— Je crois que Turan comptait justement vous faire visiter les lieux et réaliser sur place l'état d'avancement des travaux. Vous pourriez y aller demain accompagné de votre collègue, pourquoi pas ?

Varin déglutit, satisfait de la tournure de la conversation alors qu'il s'était déjà préparé à argumenter pour défendre son point.

— Je ne voudrais pas bousculer l'horaire de monsieur Turan pour si peu.

— Allons. Puisque je vous dis que ça lui fera plaisir.

— D'accord, alors.

— C'est entendu : j'arrangerai cela avec sa secrétaire à mon retour. Je crois que l'avant-midi de monsieur Turan était libre, de toute manière.

C'était donc décidé. La discussion étant close aux yeux de la superviseuse, elle tourna les talons et disparut sans la moindre salutation parmi les rangées de bureaux en direction de l'ascenseur principal.

Clément regarda la grande dame s'éloigner avec un certain soulagement, chaque pas qui la distançait de lui faisant décroître son rythme cardiaque. Il prit finalement place sur la petite chaise qu'on lui avait assignée. Là, il se mit à explorer le réseau de la Marduk. Il dut fouiller dans une pléthore de dossiers tous plus inutiles les uns et les autres avant de finalement trouver les plans architecturaux de Babel, accompagnés des notes de la précédente compagnie de sécurité.

— Bon sang...

Quelques minutes d'analyse lui suffirent amplement pour constater l'ampleur de la charge de travail. Le nombre d'étages était ahurissant,

certes, mais, qui plus est, plusieurs d'entre eux semblaient comporter leur lot de défis et d'exigences particulières. Sans compter les plans d'étages impossibles à consulter pour cause de confidentialité. Une fois de plus, Clément se demandait pourquoi l'entreprise avait tenu à faire venir des ressources humaines externes si c'était pour leur interdire l'accès à des informations essentielles à leur travail. Toutefois, à défaut de lui simplifier la vie, cette précaution avait au moins le mérite de le renseigner sur l'importance que la Marduk accordait à la protection de leurs données. Il ne fallait pas sous-estimer cela.

Il tenta en vain de contourner par lui-même les mesures de sécurité de certains fichiers, puis crut bon ensuite de demander un coup de main à ses voisins immédiats, sans toutefois obtenir plus de résultats. Certains d'entre eux avaient du mal à converser en anglais, tandis que d'autres refusaient tout simplement de lui venir en aide, le renvoyant plutôt à Evrard à cause de son statut de consultant externe. La seule chose qu'il avait réussi à leur soutirer devait être l'emplacement de la machine à café. Manifestement, il était livré à lui-même et personne ne ferait le boulot à sa place.

IV

Nadir avait reconduit Soler et Varin au complexe de la Marduk situé en bordure du chantier, tôt le matin. On les avait fait patienter dans une salle exigüe adjacente aux autres installations temporaires. Muni de quelques chaises et d'une machine distributrice, l'endroit était visiblement destiné à accueillir les travailleurs de la construction. Soler faisait les cent pas, de plus en plus miné par l'attente à laquelle on les soumettait.

— Et puis, comment se passe l'analyse ? dit-il en brisant un silence qui durait depuis plusieurs minutes.

Clément se redressa d'un coup sur sa chaise, surpris que son collègue lui adresse la parole.

— J’aimerais mieux ne pas en parler, répondit Clément. Disons juste qu’honorer un délai d’une semaine risque d’être difficile, voire impossible. Surtout que je dois me farcir cette visite en prime...

— Je vois. Et... pour le reste ? Des difficultés particulières ?

— L’accès aux plans des étages clés est restreint, expliqua-t-il. Surtout au sommet de la tour.

Soler hocha la tête. Pas étonnant que la Marduk cherche à garder secrets les aspects les plus novateurs du projet, d’autant que la véritable nature de Babel n’avait toujours pas été dévoilée au public.

— J’vais voir ce que je peux faire pour te donner un coup de main là-dessus.

Clément acquiesça, relevant pour la première fois depuis leur arrivée quelques traces de l’accent naturel de la voix du consultant.

Au même moment, l’une des nombreuses voitures noires de l’entreprise s’avançait sur le chemin de terre menant au chantier, au milieu d’un énorme nuage de poussière. La limousine s’immobilisa juste devant le petit bâtiment où patientaient Soler et Clément. Un grand gaillard d’au moins six pieds en sortit le premier, à la suite de quoi il ouvrit la portière arrière. Karim Turan en profita pour se lever de la banquette de cuir surdimensionnée qui se trouvait à l’intérieur de la voiture.

— Messieurs, bien le bonjour.

L’armoire à glace se présenta à son tour. Elle arborait fièrement une coupe courte et grise ainsi qu’une barbichette sans doute à la mode plusieurs décennies auparavant.

— Je suis monsieur Hardman.

— Ce sera dur de ne pas le retenir, commenta Soler.

Imperturbable, Hardman ne daigna pas réagir, pendant qu’un second garde du corps vint les rejoindre depuis la voiture, présentant une mallette

dans laquelle quatre masques à oxygène étaient logés. Hardman en prit deux, un pour Turan et un autre pour lui-même. On offrit les derniers masques aux consultants, qui hésitèrent un instant à les prendre.

— Est-ce vraiment nécessaire ? demanda Soler.

— L'oxygène se fait un peu plus rare là-haut, je préfère donc jouer de prudence. Je suppose que vous ne voudriez pas risquer l'hypoxie pour une simple visite, dit Turan en enfilant le masque autour de sa tête.

Soler dut lever la tête pour mieux comprendre de quoi Turan parlait. Certaines sections les plus hautes n'étaient pas encore vitrées. La tour s'élevait par ailleurs tant et si bien qu'il n'avait pas de mal à croire que l'altitude pouvait créer certaines malaises tout là-haut. Il prit les deux masques restants avant d'en tendre un à Clément, puis suivit Turan le long du chemin qui conduisait à l'entrée de la tour.

De près, le bâtiment était encore plus imposant que sur toutes les brochures promotionnelles et resplendissait davantage que n'importe quelle conceptualisation marketing grandiloquente. De plus d'un kilomètre de haut, Babel semblait défier les cieux eux-mêmes. Tandis que plusieurs grues complétaient la structure au sommet, une constellation d'échafaudages s'agrippait aux parois du bâtiment colossal jusque dans les nuages. Comme Soler l'avait remarqué, une partie de la fenestration restait encore à installer tandis qu'une trentaine d'ouvriers transportaient d'immenses panneaux teintés, à l'épreuve des assauts incessants du soleil du désert.

Hardman prit les devants pour ouvrir l'une des portes menant à la réception. Les souliers de cuir pleins de sable, Soler cru bon de les secouer du mieux qu'il put au moment d'entrer, bientôt imité par Clément.

— Laissez, dit Turan. Ils auront bien le temps de passer un coup de balai avant l'ouverture.

Les deux représentants en sécurité acquiescèrent, suivant le groupe à l'intérieur de la salle de réception, qui accaparait presque toute la base de la tour et faisait plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Résolument ultramoderne, l'architecture comportait, dans un mélange des styles et des époques, d'innombrables fioritures rappelant le style Art déco, intégrées à même les plafonds et les murs. Soler réprima un soupir de déception. De plus en plus, Babel lui apparaissait comme le fantasme d'une autre époque, autant dans son ambition sans limites que dans son exécution visuelle passéiste.

— Impressionnant, non ? poursuivit le président alors que l'écho de sa voix retentissait dans l'immense espace.

— Très, répondit Soler le plus placidement du monde.

— Évidemment, tout ça sera beaucoup plus invitant une fois que le mobilier et l'éclairage seront au point, mais Evrard a travaillé sans relâche pour qu'un tel prodige puisse se produire. C'est d'ailleurs elle qui en est l'instigatrice.

— Vraiment ? J'aurais cru qu'une telle...

Soler dut se retenir de ne pas instinctivement faire usage du mot « lubie », puis enchaîna.

— ... prouesse ne pouvait être que le fruit de l'imaginaire de l'un des architectes de Babylone.

— Vous me flattez, mais je n'étais pas encore en poste au moment de la construction de la ville, expliqua Turan. La Marduk a fait une aubaine en achetant ce bout de désert sans valeur aux yeux de ses anciens propriétaires. Et croyez-moi lorsque je vous dis que seuls des gens beaucoup plus visionnaires que moi pouvaient s'imaginer une oasis inestimable au beau milieu de cette fournaise. Babel sera la touche finale qui viendra justifier toute cette entreprise. Vous verrez alors que ça n'a rien d'une lubie.

— Je n'en doute pas.

Soler étouffa un sourire ironique, puis suivit Hardman et Turan jusqu'à l'un des nombreux ascenseurs dont les cages étaient assujetties aux murs extérieurs de telle sorte à s'élever le long des parois de l'édifice. Le garde du corps appuya sur le bouton, faisant coulisser les portes dorées de la cabine.

— Ils sont fonctionnels ? demanda Clément.

— Seulement depuis hier, dit Turan sans plus d'explications.

Au moment où les deux hommes de la Marduk entrèrent, Soler attendit un moment. Son collègue était resté plusieurs pas derrière, immobile.

— Je... Je ne crois pas que je peux, chuchota Clément.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous l'avez sans doute vu dans mon dossier, j'ai... j'ai une peur malade des hauteurs.

Soler leva les yeux au ciel, puis souffla, exaspéré. Il s'approcha de Clément, portant sa main sur son épaule pour le pousser et l'inciter à avancer.

— Désolé, mais il faudra que tu trouves le moyen de surmonter ta peur. Tu as demandé cette visite, après tout.

— C'est plutôt vous qui...

— Un problème ? demanda Turan.

— Pas le moins du monde ! répondit Soler en reprenant son ton normal. Mon collègue était seulement subjugué par ces formes au plafond.

— Ah, bien sûr. Il est vrai que nous avons fait affaire avec l'une des meilleures associations de design d'Europe, voyez-vous, et nous comptons...

— Vous m'en direz tant.

L'ascenseur les emmena quelque cent étages plus haut, en moins de trois minutes. Turan avait d'ailleurs pris plaisir à s'épancher en détail sur les innombrables défis qu'avaient dû relever ses équipes pour assurer un déplacement efficace le long de la tour, sans oublier de mentionner aux invités d'ouvrir leur bonbonne à oxygène avant d'accéder à la sortie.

D'abord plongée dans le noir complet, la cabine gagna rapidement un long tube vitré dans lequel il était possible d'observer la ville, qui rapetissait à mesure qu'ils s'élevaient vers les cieux.

— J'espère que personne n'est pressé de se rendre au centième, ironisa Soler.

— Allons, ce délai est amplement prévu dans la construction de tels projets, dit Turan en se hâtant de corriger son interlocuteur. Des points de service seront offerts à certains intervalles pour les occupants qui auront affaire au sommet de la tour et pour qui ces trois minutes leur paraîtront trop longues.

— Et qui s'affaireront à quoi, exactement, tout là-haut ?

— Vous le découvrirez bien assez tôt.

Le désert et les bâtiments bientôt minuscules laissèrent alors place aux échafaudages desquels jaillissaient des myriades d'étincelles de soudure. Clément ferma les yeux pour tenter tant bien que mal d'échapper aux malaises qui l'accablaient.

Enfin, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un étage inachevé, constitué de poutres de béton nues et de panneaux d'avertissement qui bornaient les bordures non sécurisées de la plateforme. Rien pour rassurer Varin, pensa Soler.

— Voici le cent-trente-deux, annonça fièrement Turan. Soit le premier étage où seront logées les installations clés pour nos recherches.

Quelles installations ? Quelles recherches ? Encore une fois, Soler voulut satisfaire sa curiosité, mais savait pertinemment que le président lui servirait une énième réponse vague. Plus que jamais, Turan semblait déterminé à ne rien révéler le plus longtemps possible. On sentait toutefois dans son ton fier tout le mal qu'il avait à se retenir pour ne pas tout déballer.

— Le premier ? s'étonna Clément. Combien d'étages faut-il pour accueillir cette chose ?

— Quelques-uns, répondit le président. Plusieurs équipes scientifiques travailleront sur ce plancher, tandis que tout le sommet de la tour sera inaccessible. Sauf pour les exigences de la maintenance, bien entendu.

Pourquoi diable le sommet serait-il inaccessible ? Quelle activité y serait cachée ? Sur quel projet les équipes scientifiques travailleraient-elles ? Cela rayait définitivement l'hypothèse de la simple attraction touristique. Babel n'était donc peut-être pas seulement une immense ode à la vanité babylonienne. En vérité, la Marduk était un conglomerat si diversifié qu'il était ardu de prédire dans quelle direction se tournerait leur obsession future. Investissement, communications, ingénierie ; la feuille de route de l'immense société leur octroyait l'expertise pour entreprendre presque n'importe quoi. Si le passé était garant de l'avenir, aucune volonté n'oserait se dresser sur leur chemin, pas même celle des gouvernements. Et récemment, on pouvait entendre que le conglomerat étendait ses tentacules au-delà de la planète, jusque dans l'espace.

Clément suivit le groupe jusqu'au centre de l'étage, faisant de son mieux pour éviter de regarder tout en bas et fixer au loin l'horizon. Il réajusta son masque, se disant que tout irait bien tant qu'il demeurerait loin de l'abîme. S'il avait osé jeter un coup d'œil au pied de la structure, il aurait constaté qu'à cette hauteur, les grandes armatures métalliques des gratte-ciel avaient presque l'air de bâtiments miniatures, comme sur un modèle

réduit servant à accueillir un chemin de fer et une gare. Il crut d'ailleurs reconnaître celle par laquelle Soler et lui étaient arrivés.

— Vous devriez revenir quand les nuages recouvrent le sol, proposa le président. On a l'impression de flotter au-dessus du monde, c'est magnifique.

— Magnifique, répéta machinalement Hardman sans aucun signe d'entrain.

Soler acquiesça, toujours fasciné par le flegme du garde du corps.

— On nous a dit que vous veniez souvent sur place inspecter l'avancement des travaux, poursuivit Soler. Tout progresse selon l'échéancier, j'imagine.

— Mieux que prévu, même ! Les quinze étages au-dessus de notre tête devraient être vitrés la semaine prochaine. Ce qui nous permettra de commencer déjà les installations les plus essentielles de notre entreprise. Je vais être franc, toute la tour n'a pour seule finalité ou presque que d'avoir accès à cette altitude.

— Pas de belvédère ? Quel dommage.

— C'est amusant que vous en fassiez la mention, puisqu'Evrard s'y est longtemps opposée. Mais j'ai cru bon d'insister pour que nous en ayons un. C'est une opportunité touristique dont il serait difficile d'écarter le revenu, évidemment. Nous le mettrons plus bas, pour nous assurer que mes ambitions marketing n'occultent pas l'important travail que nous avons à accomplir ici.

— Je comprends. Tout cela semble très sérieux, commenta Soler d'un léger rire qui aurait pu passer pour de l'ironie.

Turan renvoya un sourire à Soler. Soit l'impertinence du représentant l'amusait, soit il le trouvait tout simplement stupide de ne pas saisir l'ampleur de ce qui se jouait ici.

— Quel genre d'important travail ? demanda Clément, impatient de mettre un terme à cette fanfaronnade déguisée en visite guidée et d'enfin en arriver aux véritables raisons de leur présence en ces lieux.

— Je suis content que vous posiez la question, répondit aussitôt Turan comme s'il avait anticipé la question. Vous qui prenez ce temps précieux pour analyser ce qui n'est encore qu'un tas de béton, vous méritez une réponse...

D'un geste de la main, il entraîna Clément, bien malgré lui, proche du bord de la structure. Le jeune ingénieur dut lutter pour ne pas refuser. Sa respiration s'emballa tant que le masque de plastique qu'il portait au visage s'embua grotesquement sous la chaleur de ses halètements frénétiques. Il paniquait, se demandant si le sifflement du vent parvenait à masquer son malaise de plus en plus bruyant. En théorie, peut-être.

— Que voyez-vous devant vous, monsieur Varin ?

Clément cligna des yeux en tournant la tête vers le vide. Forcé de jouer au petit jeu du président, il essaya de ne pas regarder en bas, de se concentrer sur ce qu'il avait juste devant lui : rien.

— Un désert. Un désert vide et inerte, dit-il d'une voix chevrotante.

Turan acquiesça. Une moue de déception s'afficha néanmoins sur ses lèvres.

— C'est ce que beaucoup y voient, admit le président d'un calme implacable. Moi, je choisis d'y voir une opportunité. Des kilomètres et des kilomètres qui n'attendent qu'à être exploités. Nous allons changer le monde et en façonner le futur, monsieur Varin. Et je suis sûr que votre implication dans tout cela, si... modeste soit-elle, y contribuera.

Turan étendit le bras pour poser sa main sur l'épaule de l'ingénieur, qui n'attendait qu'une excuse pour s'éloigner du gouffre insondable qui

s'ouvrait à ses pieds. Il préférait subir l'outrecuidance du président plutôt que risquer de chuter d'une telle hauteur vertigineuse.

— Allons, avant de quitter notre tour, je peux bien vous montrer de quoi a l'air un étage terminé...

Retrouvant son sourire, Turan revint vers l'ascenseur, talonné bientôt par Hardman. Pour le peu que laissait entrevoir la visière embuée de son masque, la peur burinée sur le visage de Clément s'effaça peu à peu tandis qu'il pénétrait dans la cabine avec Soler. Plus qu'heureux d'en avoir fini avec cette partie de la visite, il n'avait qu'une envie, celle de regagner le sol et ensuite se terrer dans sa chambre.

À l'issue de leur petite virée à l'intérieur de Babel, ils se séparèrent devant l'entrée de la tour. Le président et Hardman repartirent rapidement à bord de la limousine, prétextant un rendez-vous urgent. Soler s'était chargé alors d'envoyer un message à Nadir, qui viendrait les prendre dès que possible.

Clément semblait ne pas avoir complètement décoléré depuis la légère incartade de Turan au cent-trente-deux. Aussi, il était visiblement encore ébranlé par les symptômes de son vertige. La nature de l'échange entre lui et le président de l'entreprise restait toutefois un mystère pour Soler, qui avait dû se contenter de la compagnie du taciturne garde du corps pendant ce temps.

Interrogateur, le représentant s'approcha de l'ingénieur.

— Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit là-haut ?

Clément haussa les épaules.

— Rien que je n'ai vraiment pu comprendre, honnêtement.

— Je sais pas. De loin, il n'avait pas l'air d'avoir apprécié ta réponse.

— Il... me demandait ce que je voyais devant nous, j'ai répondu que c'était un morceau de désert stérile et c'est tout.

— Et alors ?

— Et alors rien, vous voyez comme moi qu'il est un peu... enfin, disons, excentrique, narcissique ou carrément mythomane, tout dépendant à quel psy vous posez la question.

Soler soupira, nonobstant amusé par le portrait que peignait Varin du président. Un côté de lui souhaitait se montrer empathique devant les défis que son collègue avait dû surmonter rien qu'en acceptant cette mission. Et l'autre partie de lui ne pouvait s'empêcher d'éprouver un léger agacement devant le relâchement dont Clément faisait preuve dans ses interactions avec leur client. Dans un contexte où chaque geste, chaque regard et chaque parole déplacée pouvait rompre la confiance qu'il semblait leur accorder, ni l'un ni l'autre n'avaient le droit à l'erreur. C'est pourquoi il regrettait de ne pas avoir eu le loisir de choisir lui-même son partenaire.

— Évite de le contredire, la prochaine fois.

— Je ne l'ai pas... Vous, vous avez le droit de vous montrer condescendant avec eux et moi je dois la fermer ?

— C'est... exactement ça, admit Soler. J'ai établi avec lui que j'étais pincé et distant. Essayons de varier les approches. Autrement, ça fait ton sur ton.

— Je ne comprends absolument rien à ce que vous dites, se résigna Clément.

V

Soler avait préféré laisser la suite à son collègue pour lui permettre de se concentrer, d'autant qu'il sentait que sa présence n'était pas forcément la bienvenue. Après une brève escale au bar de l'hôtel le temps d'un verre, Soler avait décidé de se balader dans les jardins extérieurs du Gilgamesh, à la recherche de solitude.

Il sortit du bar juste dans les lueurs du crépuscule. Marchant le long des sentiers de gravier où les lumières solaires commencèrent à baliser le chemin, il se rappela combien rien n'était plus agréable après une autre journée étouffante que de sentir l'air frais caresser son visage. Le bruissement des fontaines accompagnait ses pas tandis que les pensées de Soler vagabondaient.

Sans surprise, la visite d'aujourd'hui dans les hauteurs de Babel ne lui avait rien appris de nouveau, tant et si bien qu'il commençait à trouver obsessionnel et contre-productif le refus de Turan de discuter de tout détail entourant le projet. Si après seulement sept jours il leur fallait bel et bien plier bagage, il n'avait d'autre choix que de passer à la vitesse supérieure. Il ne pouvait se permettre de quitter les mains vides la cité-État. Et même si Soler savait qu'il devrait tôt ou tard impliquer davantage Clément pour obtenir des résultats, il aurait aimé pouvoir repousser ce moment le plus loin possible.

Sa balade crépusculaire se conclut par une rapide visite de l'immense hall d'entrée presque désert à cette heure. Là, Soler se décida à vérifier sa correspondance d'affaires. Arrivé au comptoir, il fallut quelques instants afin qu'il obtienne l'attention de la réceptionniste.

— Bonjour, j'aimerais vérifier si j'ai des messages.

— Un instant, je vous prie.

L'employée se tourna pour inspecter les nombreux casiers réservés aux clients de marque, tandis que Soler porta un intérêt plus particulier aux autres invités qui occupaient le hall. Son regard croisa celui d'un homme, assis sur l'un des fauteuils près de la cheminée de parure et tenant en main une tablette réglée aux nouvelles du jour. Celui-ci détourna rapidement la tête pour retourner à sa lecture, visiblement nerveux pour une raison que Soler ne s'expliquait pas.

Il nota ses traits, les gravit dans sa mémoire, pouvant presque se jurer avoir aperçu exactement le même individu au même endroit lors de leur *check-in*. Le représentant continua de fixer dans sa direction un instant, jusqu'à ce que l'homme se lève pour s'éclipser dans le couloir des chambres, plus loin. Il sourit, reconnaissant là les signes qu'il devait commencer à se méfier. Dès que l'inconnu s'était redressé, Soler avait remarqué la petite courroie de cuir dépassant sous son veston, indiquant probablement que l'homme portait une arme. Derrière lui, l'employée était déjà de retour et tentait de le tirer de ses pensées.

— Monsieur Soler, je regrette, nous n'avons rien reçu pour vous. Attendez-vous un colis ?

— Non, je vous remercie.

Il hocha la tête, trouvant tout de même étrange de n'avoir reçu aucun message de la part de ses supérieurs, qui préféraient parfois la fiabilité du papier pour assurer la confidentialité de certaines communications plus sensibles. Tournant les talons, Soler regagna sa suite, non sans réprimer quelques bâillements furtifs de la main. Il avait bien besoin d'un peu de repos. Demain était d'une importance capitale : il analyserait le contrat de service qu'il signerait avec la Marduk au nom de ses supérieurs.

*

Le croupier posa la cinquième carte de la maison sur le tapis vert sapin, révélant un sept de trèfle.

— À vous de parler, monsieur Soler.

Assis parmi cinq autres joueurs, le représentant en sécurité inspecta une dernière fois sa main, sachant pertinemment que cette manche n'irait nulle part pour lui. Il frappa la table de sa jointure, adressant un regard à ses adversaires.

— *Check.*

Le joueur de droite décida pour sa part de relancer, contraignant le reste de la table à se coucher.

Le salon de jeu du Gilgamesh était bondé ce soir-là où la semaine de travail touchait à sa fin. Pour quelques heures enfin, les discussions d'affaires laissaient place aux frivolités et à une abondance de champagne. Tous les soirs, l'hôtel offrait à sa clientèle des tables de baccara, de blackjack ou encore de roulette. Le prix des mises de base était aussi substantiel que le portefeuille des invités. Soler, lui, préférait de loin tuer le temps au Texas Hold'em, soit l'un des seuls divertissements ici à nécessiter un minimum d'usage de son cerveau. Toutefois, l'envie de s'enrichir était loin d'être la seule raison de sa présence. D'une part, ces soirées lui permettaient d'éviter Clément. C'était même devenu une forme d'entente tacite entre eux. D'autre part, l'incident du hall de la veille l'avait poussé à lever sa garde. Et rien de mieux qu'un endroit aussi banal qu'un casino pour observer les comportements inhabituels dans une foule.

Dès qu'il tourna sa tête en direction du bar pour attirer l'attention du serveur, Soler remarqua l'arrivée d'une silhouette familière à la porte d'entrée. Vêtue d'une robe de soirée assortie d'un long châle de soie bleu qui effleurait presque le sol, Sophie Malette détonnait de par son élégance et sa splendeur. La diplomate avait beau faire mine de ne pas savoir où elle allait, elle trouva facilement le chemin de la table de poker à laquelle son contact était assis, feignant de ne pas le reconnaître.

— Je ne croyais pas vous revoir si rapidement, madame Malette.

— Pardon, nous nous connaissons ?

— Soler, Alban. Nous logeons tous les deux ici.

— Ah bon ? Je n'ai pas une excellente mémoire des visages, vous m'en excuserez. Si vous aviez porté ce *tux* à notre première rencontre, nous n'en serions sans doute pas là.

Et comme ça, avec un geste désinvolte comme si elle l'envoyait valser, elle déposa ses jetons sur la table en ignorant la présence du représentant, payant à son tour sa mise à l'aveugle. Amusé, Soler baissa le regard sur son smoking, n'ayant jamais remarqué à quel point sa tenue de location était impeccable. Au même moment, le serveur du bar se présentait à la table, prêt à prendre la commande de Soler.

— Vous arrive-t-il de boire à l'occasion ? demanda-t-il à sa nouvelle partenaire de jeu.

— Rarement, mais si vous me l'offrez, je vais prendre un gin-tonic.

— Un *Last Word* pour moi, fit Soler à l'intention du serveur.

— Tout de suite, répondit-il en disparaissant derrière le bar où il empoigna plusieurs bouteilles.

La partie se poursuivit. De nouvelles cartes furent distribuées. Des cocktails, avalés en quantité. La qualité du jeu de Soler s'effondra à la même vitesse que son inhibition. Et malgré un peu de chance et quelques bons bluffs, il avait du mal à garder la tête hors de l'eau. La diplomate s'avérait une formidable adversaire, certes, mais sa simple présence parvenait aussi à déconcentrer la plupart des hommes qui se trouvaient à la table.

— Vous pensiez vous en tirer facilement ? dit-elle.

— Possible. Je vous prenais pour une joueuse de bridge, ironisa-t-il.

Malette empilait le fruit de ses victoires en petites piles bien droites de jetons. Chaque fois qu'elle en attrapait une poignée, elle exprimait sa joie d'une contorsion de lèvres qui exsudait l'arrogance. Une arrogance que Soler trouvait particulièrement irrésistible chez la jeune trentenaire, il devait l'avouer. Après s'être couché une dernière fois au terme d'une nouvelle partie tout à fait humiliante, le représentant se décida à ramasser la pénible pile de jetons et le peu de dignité qui lui restait avant de se lever de table.

— C'en est assez pour moi, j'en ai bien peur.

— Dommage, nous commençons à peine à rigoler.

— Je suis sûr que nous aurons l'occasion de remettre ça.

Et alors qu'une nouvelle mise à l'aveugle commençait, Malette convint également, le visage empreint de satisfaction, que l'heure était venue de se retirer.

— Je vous suis. Quel gâchis ce serait de voir gaspiller votre argent à une autre table en si peu de temps, ne pensez-vous pas ?

— J'imagine que vous allez avoir besoin d'aide pour apporter tout ça à la caisse ? fit Soler, stoïque.

— Pourquoi pas ?

S'éventant avec son chèque à la sortie du salon de jeu, Sophie ne pouvait s'empêcher d'arborer un sourire triomphant. Soler la suivait tandis qu'ils déambulaient dans le couloir menant au hall d'entrée. Ce dernier peu fréquenté à cette heure où la soirée battait toujours son plein derrière eux, le moment semblait idéal pour finalement amorcer la discussion qui motivait leur présence en ces lieux.

— Félicitations pour votre victoire, je suis persuadé que...

— Attendez, suivez-moi.

Cette fois, son ton n'avait rien du naturel séducteur qu'elle choisissait d'utiliser au grand jour. Elle travaillait.

S'engouffrant dans un passage qui semblait réservé à l'usage du personnel, Malette pressa le pas pour atteindre une porte de service. Ils débouchèrent dans une salle de repos exigüe vidée de ses occupants, munie d'une table et d'un réfrigérateur industriel dont le bruit du compresseur suffirait amplement à rendre inaudible leur conversation de l'extérieur.

— Personne ne vient ici à cette heure, expliqua Sophie. Nous avons un peu de temps.

— Vous avez ce dont nous avons parlé ?

Elle secoua la tête.

— Pas tout à fait, mais j'ai de quoi débloquent les recherches de votre collègue.

— Donc pas de clé de décryptage ? soupira Soler.

— Non, ce genre de tour de passe-passe laisse des traces et j'ai jugé que ce serait trop risqué dans notre situation. En revanche, j'ai réussi à obtenir l'identifiant d'un employé qui s'est fait montrer la porte de la Marduk, la semaine dernière. Si Varin agit avant que le compte ne soit désactivé, il n'aura qu'à se connecter sur un poste autre que le sien... En s'assurant bien sûr qu'aucune caméra ne le surveille.

— On sait à qui il appartenait, ce compte ?

— Un dénommé Onslow. Son titre de poste est vague à souhait, donc difficile de savoir exactement ce qu'il faisait dans la compagnie, mais ça semblait assez important pour lui fournir les accès administratifs...

Soler croisa les bras, dubitatif. Vu l'insistance de la Marduk à protéger toute information sur le projet, le percer à jour lui paraissait de plus en plus difficile, voire trop difficile. Surtout compte tenu de l'inexpérience de Clément. Et il y avait fort à parier que l'ingénieur détesterait l'idée avant même que Soler n'ait eu le temps de la lui présenter.

— Ça n’alertera personne qu’Onslow se connecte plusieurs jours après son renvoi ?

— Évidemment que si, mais j’estime que vous aurez quelques heures avant que quelqu’un ne remarque l’intrusion. C’est risqué, mais c’est vous qui vouliez avancer.

Il acquiesça. Pour le moment, Soler n’avait d’autre choix que de lui faire confiance. Il ne pouvait bouger de l’hôtel sans invitation et Varin n’arriverait à rien avec le peu d’autorisations dont il disposait. L’heure était à la prise de risques calculés.

— Vous avez le mot de passe sur vous ?

— La machine à glace sur votre étage. J’ai envoyé quelqu’un scotcher le bout de papier derrière. Allez-y ce soir, ne prenez pas de photo, cachez-le quelque part. En aucun cas, vous voulez qu’on trouve ça recopié sur votre *comm*. Suis-je claire ?

— Limpide. Merci pour votre aide.

Elle hocha la tête.

— Vous m’excuserez, il semble que de gagner autant d’argent ait fini par m’épuiser. Du moins, pour ce soir.

— Attendez. C’est peut-être rien, mais... avez-vous demandé à quelqu’un de nous suivre, moi ou Varin, depuis mon arrivée ?

La main sur la poignée de porte, Sophie s’arrêta net.

— Non. Pourquoi cette question ?

Il hésita.

— J’ai flairé quelque chose. Une personne que j’ai croisée plusieurs fois semble me filer. J’en suis presque certain.

— Turan pourrait très bien être derrière tout ça. Dieu sait qu’il aime bien garder un œil sur ses...

— Non, je ne crois pas que ce soit lui. Le personnel du Gilgamesh et mon chauffeur suffisent amplement pour ça. Nos amis de Radiant sont peut-être déjà à Babylone.

Un silence. Malette considéra longuement les implications d'une telle affirmation. Le groupe terroriste auquel venait de faire référence Soler étendait ses tentacules aux quatre coins du globe et leur avait causé beaucoup de maux de tête dans les derniers mois. Mais de penser qu'un des leurs pourrait s'infiltrer au cœur même des activités de la Marduk révélait des capacités d'opération plus fortes que ce qu'elle ou ses supérieurs avaient anticipé.

— Ils croient que vous êtes de Murakami-Sato ?

— À priori, comme tout le monde.

— Dans ce cas, ne nous inquiétons pas trop vite. Je ne crois pas qu'ils seraient assez téméraires pour tenter quelque chose contre vous. Je prendrai toutefois des mesures pour votre sécurité. Au cas où.

— C'est tout ce que je demande.

VI

Soler s'était montré convaincant. Plus diplomate qu'à l'habitude, il avait présenté son plan d'infiltration dans le système informatique de la Marduk le plus simplement du monde. Cette fois, l'ingénieur n'avait pas eu besoin de faire un effort pour faire preuve d'écoute. Enfin, on avait besoin de lui pour autre chose qu'un rôle de figuration. Mais bien entendu, cette nouvelle responsabilité lui faisait courir un risque plus grand encore que celui auquel il était déjà exposé.

Ainsi, il s'était présenté au travail comme chaque autre matin de la semaine. Après avoir salué ses voisins de bureau, bu le café infect servi sur l'étage, puis s'être remis à la rédaction du rapport qu'attendait Turan, restait plus qu'à attendre et saisir la moindre opportunité.

Midi semblait être l'heure parfaite pour passer à l'action. Comme la plupart des employés quittaient leur espace de travail pour se diriger vers des aires communes ou encore vers la cafeteria du premier étage, son absence passerait relativement inaperçue. Restait toutefois le problème des caméras, qui le verraient sans doute errer un moment entre les cubicules. Comme il était nouveau, il était toujours possible de feindre s'être perdu. En cas de mauvaises rencontres, l'ingénieur avait un autre alibi en tête.

À en juger par le plan de bâtiment accessible sur l'intranet de la compagnie, la salle de réunion à l'étage juste au-dessus de lui semblait juste assez isolée et assez publique pour ne pas éveiller de soupçons. Le plan indiquait également la présence de deux ordinateurs branchés au réseau. C'était parfait. Il n'y avait qu'à espérer que personne ne vienne l'interrompre pendant la quinzaine de minutes dont il avait besoin et il aurait au moins le temps de voir quel genre de fichiers étaient contenus dans les dossiers cryptés. En théorie, c'était parfait.

Plus la matinée avançait, plus Clément redoutait le moment où il aurait à tenter sa chance. Pour se rassurer, il devait se convaincre que tout irait bien. Dans la poche droite de son jean se trouvait son nouveau badge avec photo, au cas où on l'arrêterait. Son *comm*, lui, était rangé dans la poche gauche et contenait quelques programmes que Clément avait cachés au préalable pour l'aider à se tirer d'affaire, au besoin. Il était prêt. Et quant au papier sur lequel Malette avait noté le nom d'utilisateur et le mot de passe du compte dérobé, Clément n'eut d'autre choix que de s'en débarrasser après que Soler l'eut forcé à tout apprendre par cœur, la veille.

Midi moins quart. Les membres les plus affamés du personnel commençaient déjà à quitter leur poste. Dans son cube de verre au centre de la pièce, Evrard faisait les cent pas. Elle parlait, gesticulait, toujours en vidéoconférence. Sa réunion semblait durer depuis un moment et s'étirerait sans doute assez pour que Clément puisse filer en douce à l'étage du haut. Du moins, il l'espérait.

Il regardait les minutes filer sur son écran, incapable du moindre mouvement et même de la moindre pensée tournée vers le travail. Son cœur semblait vouloir sortir de sa poitrine et ses idées devenaient de plus en plus embrouillées. Il avait connu assez d'attaques de panique au cours de sa carrière pour en reconnaître les signes précurseurs les plus distinctifs.

Clément se leva de son siège le plus lentement qu'il put et se dirigea d'un pas rapide vers la salle de bain. Après s'être assuré qu'il était seul, il se rua à l'intérieur d'une cabine et la verrouilla derrière lui avant de vomir dans la cuvette. Ce relâchement complet de son organisme n'eut pour autre effet que d'accentuer son stress.

Durant plusieurs secondes, il resta penché au-dessus de la cuve pour recracher les restes d'acide gastrique et de bile qu'il avait dans la gorge. Il crut reconnaître son déjeuner flotter sur l'eau devenue trouble. Dégouté,

l'ingénieur tira la chasse, plus qu'envieux de mettre cet épisode derrière lui au plus tôt. À quoi bon prendre tous ces risques ? N'avait-on pas cessé de lui vanter l'importance de son travail lorsqu'on l'avait recruté pour cette mission ? Jusqu'à maintenant, il n'avait que subi le poids du carcan organisationnel d'une des entreprises les plus puissantes du monde sans y voir les indices d'activités inquiétantes.

Adossé contre la porte du cabinet, il avait l'impression que son cœur allait s'arrêter de battre d'une seconde à l'autre. Comment arriverait-il à voler des documents s'il n'arrivait même pas à quitter les toilettes sans paniquer ?

De peine et de misère, il en sortit, se regarda dans le miroir. Sa mine était mauvaise, cernée, blafarde. Il ouvrit le robinet, s'aspergeant à plusieurs reprises le visage d'eau pour tenter de reprendre contenance. Il s'observa plus attentivement dans la glace, le temps de s'interroger sur les raisons qui le poussaient à bientôt commettre l'acte d'espionnage industriel le plus conséquent de la décennie. Force était de constater que cette introspection était sans doute un peu tardive : il ne pouvait plus reculer. L'ingénieur inspira, expira profondément, tenta de retrouver une respiration normale, juste assez pour ne pas avoir l'air plus agité que d'habitude. Lorsqu'il regarda son *comm*, il remarqua que l'horloge de ce dernier indiquait midi onze. Déjà.

C'était maintenant ou jamais.

L'ingénieur prit une autre grande bouffée d'air puis jaillit des toilettes d'un pas qui se voulait assuré, décidé. Il traversa les rangées de bureaux en essayant d'éviter le regard des quelques collègues qui avaient choisi de manger à leur poste. Tout là-haut, Evrard semblait toujours absorbée par sa réunion.

Clément passa devant l'ascenseur central par lequel il arrivait chaque matin. Cette fois, il continua vers l'escalier de service. Rien d'inhabituel : il avait déjà remarqué d'autres employés l'utiliser sur leurs heures de pause – sans doute dans une vaine tentative de garder la forme malgré un mode de vie sédentaire. Il gravit les quelques marches le séparant du quatorzième étage, où il croisa une employée sur son passage. Comme partout, une serrure électronique gardait l'entrée de la porte. Machinalement, Clément sortit sa carte d'accès de sa poche, mais s'arrêta au moment de la passer dans la fente. L'avertissement d'Evrard sur le caractère temporaire de son badge lui revint en tête juste à temps. Il le rangea. Nul besoin de prendre le risque de déclencher une petite lumière rouge au bureau de sécurité. S'adossant contre le mur, Clément sortit son *comm* pour consulter la météo en espérant que quelqu'un sortirait bientôt de la pièce et que l'attente serait courte.

Comme de fait, la porte du quatorze s'ouvrit presque aussitôt, lui donnant l'occasion d'en retenir le battant dès que l'employé qui en sortait s'engagea dans l'escalier.

— Merci, dit l'ingénieur en passant dans l'embrasure.

La porte se referma derrière lui. Clément se retourna pour s'assurer que le « collègue » n'eut pas l'idée de revenir l'interroger sur sa présence en ces lieux. Il sourit, n'arrivant pas à croire qu'un truc aussi simple avait pu fonctionner. Il s'avança sur l'étage, jetant de vifs coups d'œil autour de lui. Les bureaux y semblaient légèrement plus spacieux et opulents ; le nombre d'employés, plus restreint. Peut-être étaient-ils destinés à des cadres affiliés au projet, ou encore à des membres de l'équipe des ressources humaines ou de la comptabilité. Qu'importe, il se devait d'agir comme s'il savait exactement où il allait. Tentant de cesser de balayer le regard de gauche à droite, il suivit le petit tapis bleu au sol qui découpait et bornait l'aire

ouverte. S'il avait lu correctement le plan, il croiserait tôt ou tard un embranchement qui le mènerait à la salle de réunion.

Une multitude de longs panneaux de bois segmentait l'aire ouverte et formait un couloir étroit entre les grandes colonnes de béton. Chaque fois qu'on passait près de lui, Clément regardait son *comm* en feignant une conversation importante. Le subterfuge sembla fonctionner suffisamment pour qu'on l'oublie ou qu'on ne fasse pas de cas de sa présence. Pas après pas, le souffle du jeune homme s'accéléra. Au point où il dut lutter pour ne pas faiblir, voire défaillir, tandis qu'il avançait tant bien que mal vers son objectif. Rien à faire, il avait beau refouler ses craintes, tenter de les chasser, il marchait avec la ferme impression que tous les yeux de l'étage étaient rivés sur lui. Pourtant, seuls quelques employés affairés à leur bureau levaient distraitemment les yeux en sa direction, avant de replonger dans leur travail.

Lorsqu'il tourna un coin, au bout du corridor, il se retrouva nez à nez avec son objectif : la salle de réunion. Il ouvrit la porte, presque surpris qu'aucune clé électronique n'en garde l'accès. La table était de taille standard, accueillant une douzaine de chaises à roulettes, heureusement toutes vides. Comme prévu. Seul pépin, Clément n'avait pas pensé au fait qu'un mur de la pièce était vitré. En effet, un pan entier de la salle de réunion était exposé au « couloir » de bois central et aux regards des employés qui y circulaient. Plus vite il sortirait d'ici, mieux il s'en porterait.

Fouetté par l'adrénaline, soudain légèrement euphorique, Clément prit place sur la chaise du fond, appuyant sur un bouton du clavier qui révéla l'écran intégré à même la table. Sans hésiter, il entra l'identifiant qu'il avait répété une centaine de fois dans sa tête au cours des dernières heures, déverrouillant aussitôt la session de travail de l'employé mis à pied.

Malette n'avait pas menti : le compte semblait bel et bien détenir les accès les plus sécurisés du réseau. Tous les fichiers que Clément avait tenté d'ouvrir en vain sur son propre poste s'ouvriraient désormais à lui sans embûches. Il n'avait qu'à entrer à nouveau le mot de passe pour accéder aux dossiers les plus sensibles, mais tout y était. La liste des fournisseurs et des partenaires liés à la construction ; des tas de documents et d'esquisses sur des engins sophistiqués dont Clément n'arrivait pas à déterminer la fonction ; il y avait même des correspondances avec la précédente compagnie de sécurité dans la boîte de messagerie d'Onslow. L'ingénieur en lut les grandes lignes, de plus en plus intéressé par ce qu'il pouvait y lire. Qu'importe à quoi serviraient les engins, le détenteur du compte dont il usurpait l'identité avait sans aucun doute joué un rôle clé dans l'élaboration du projet Babel. Du moins jusqu'à son renvoi. Le dernier courriel qui lui était adressé était son avis de congédiement, envoyé personnellement par Evrard dans des termes peu flatteurs.

Clément ferma la boîte de courriels, se promettant d'assouvir sa curiosité seulement lorsqu'il aurait le loisir d'éplucher chacun des messages. Il avait déjà passé trop de temps ici et ce qu'il avait lu jusqu'à maintenant justifiait amplement l'urgence d'agir. Il pensa d'abord à se connecter au réseau depuis un autre poste en copiant la clé de chiffrement quelque part, mais c'était risqué. Combien de temps encore le compte d'Onslow serait-il actif ? Les informations qui s'y trouvaient, dont certains plans d'appareils d'une nouvelle technologie sophistiquée développée ici même, pourraient avoir des répercussions catastrophiques pour la Marduk si elles devaient être rendues publiques avant leur dévoilement. Nul doute que le service informatique sécuriserait tout contenu sensible dans les plus brefs délais. Pas le choix, Clément devait emporter les documents avec lui.

L'ingénieur tira son *comm* de la poche et le posa sur la plateforme de connexion à proximité du clavier. En une seconde à peine, l'ordinateur reconnut la présence du dispositif, rendant possible la copie de documents. Clément sélectionna l'ensemble des correspondances de la boîte courriel, ainsi que la majorité des plans du dispositif qui serait installé au sommet de la tour. Peut-être aurait-il le temps de les analyser plus tard. D'un clic, il commença le transfert. Heureusement, l'accès au compte d'Onslow lui permettait de téléverser des documents du réseau, mais Clément savait que ces requêtes seraient archivées sur le serveur. Tôt ou tard, les gestionnaires du réseau apprendraient la nature de l'intrusion.

La barre de progression se mit à bouger lentement, confirmant que le processus prendrait plusieurs minutes. Il avait peut-être pris plus de fichiers que nécessaire, mais les premières bribes d'information qu'il avait lues s'avéraient prometteuses et il ne pouvait rien laisser filer entre ses doigts. Clément s'avança davantage sur son siège, courbant l'échine vers l'écran pour poursuivre sa fouille des correspondances d'Onslow. Qui sait, peut-être tomberait-il à nouveau sur quelques perles ? Et alors que son attention était captivée par une nouvelle lettre adressée à l'ancienne compagnie de sécurité, un bruit vint soudainement chasser son entrain.

Deux nouveaux coups de jointure frappèrent la vitre.

— Monsieur Varin ?

Clément leva les yeux en catastrophe. Il avait déjà reconnu la voix d'Anna Evrard. Il figea. La superviseure du projet Babel se tenait dans l'embrasement de la porte de verre, son regard sombre fixé sur lui.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Bien qu'elle fût visiblement agacée, le ton de la superviseure paraissait encore raisonnable, mais Clément redoutait l'imminence d'éclats plus violents. Il avait déjà vu de quelle manière et avec quelle vitesse cette

femme pouvait se mettre en colère. La ligne sur laquelle il lui fallait s'aventurer pour éviter de la provoquer était plus que mince.

— J'avais besoin d'un peu d'air, expliqua l'ingénieur. J'ai du mal à me concentrer quand il y a trop de gens autour alors... j'ai trouvé cette salle et comme elle m'apparaissait libre, j'ai cru que...

— Je vois, dit-elle. Vous faites bien, j'ai moi-même besoin d'un minimum de solitude pour pouvoir me pencher sur des dossiers plus complexes... Vous êtes toujours sur l'offre de services, j'imagine. Vous avez tout ce qu'il vous faut pour la compléter dans les temps ?

— Euh, oui... J'ai amplement de matériel, dit Varin.

— Tant mieux. Turan est plutôt impatient d'aller de l'avant avec ça. D'ailleurs, il vous aime bien, je crois. La visite de la tour l'a quelque peu rassuré sur votre... profil.

Clément se contenta de hocher la tête avec le sourire le plus niais qu'il pût arborer à cet instant. Il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi Evrard faisait référence, d'autant qu'il apprenait par la même occasion les doutes que la direction entretenait depuis le début à son sujet.

— Content d'avoir pu, euh... apaiser ses inquiétudes, dans ce cas.

Elle resta là un moment, non sans détacher son attention du jeune homme.

— Ne traînez pas trop, j'ai une réunion ici dans moins d'une heure.

Evrard referma la porte et poursuivit son chemin le long du corridor, sous le regard de plus en plus soulagé du jeune ingénieur.

Il avait réussi.

VII

Soler terminait son filet mignon en sirotant voluptueusement sa troisième coupe de l'excellent Margaux sélectionné par ses hôtes. La rencontre touchait à sa fin et le représentant de la Murakami-Sato n'avait

qu'une idée en tête : s'en soustraire le plus rapidement possible. Une fois de plus, c'était sous l'insistance de Turan que Soler avait accepté de rencontrer des membres influents du gouvernement babylonien. Ainsi, le vice-chancelier et le ministre du Développement de la cité-État les avaient rejoints à l'Esagil, l'une des bonnes adresses du quartier des affaires.

Clément y avait également été convié, mais avait prétexté vouloir réviser le dossier préparatoire avant sa remise finale. Le président de la Marduk aurait sans doute recraché ses asperges s'il avait su que l'ingénieur était plutôt affairé à analyser les correspondances volées sur le compte d'Onslow depuis leur chambre d'hôtel. Le sourire en coin, Soler vint cueillir la bouteille au centre de la table pour resservir le président et ses invités, avant de remplir à nouveau sa propre coupe.

— Alors, monsieur Soler, poursuivit le vice-chancelier dans un français cassé, que pensez-vous donc de la candidature de Babylone aux prochains Jeux olympiques ?

— Euh...

Le représentant fronça les sourcils, légèrement destabilisé qu'on vienne solliciter son opinion sur un sujet aussi champ gauche. Depuis une bonne heure qu'il esquivait toute question sur ses fonctions chez la Murakami, mais voilà maintenant qu'il devait s'improviser expert sur des enjeux auxquels il ne connaissait strictement rien.

— Je crois que vous avez vos chances, entama-t-il. Très certainement, l'attrait de Babel pourrait pencher en votre faveur, mais...

— Mais ? répéta le ministre, envieux de connaître la nature de ses objections.

— Mais je me soucie un peu du coût de climatisation que pourraient engendrer ces Jeux. Ce serait une superbe vitrine pour votre pays, mais en plein été, cela comporte sans doute de nombreux défis. Aucun athlète ne

peut supporter des chaleurs pareilles, surtout pas lorsqu'il s'agit de fournir des efforts physiques aussi intenses.

— Défis que nous comptons relever, protesta aussitôt le ministre. Ne vous inquiétez pas. Je veillerai en personne à la santé et à la sécurité des athlètes. Chacun d'entre eux pourra performer selon les hauts standards qu'impose leur niveau.

— Vous m'en direz tant, conclut Soler en se réfugiant dans le liquide rubis qu'il faisait danser dans son verre depuis quelques secondes déjà.

Heureusement, la discussion avait tourné jusqu'à maintenant autour de thèmes assez peu chargés politiquement. De plus, Turan ne manquait aucune occasion de monopoliser toute l'attention de la conversation pour vanter les mérites de son projet. Soler n'avait donc que trop peu d'espace pour s'extirper des méandres de la vacuité. Et curieusement, personne ne semblait souhaiter évoquer les tensions frontalières avec le Soudan ou encore les provocations de plus en plus bellicieuses de la part de Radiant à l'endroit de la Marduk et de ses ambitions.

— Prendrez-vous un dessert, messieurs ? demanda Turan en constatant que toutes les assiettes étaient vides.

— Oh, pour ma part, je suis absolument repu ! s'exclama le vice-chancelier en tapotant son ventre bombé.

— Pas pour moi, répondit Soler lorsqu'interrogé du regard.

On s'échangea de banales salutations, puis le groupe se leva tandis qu'Hardman débarquait de nulle part avec la carte de crédit de la compagnie pour venir régler l'onéreuse addition. C'est avec une démarche légèrement chancelante que le groupe se dirigea vers la sortie, où des voitures de fonction attendaient depuis un moment. Nadir s'approcha aussitôt de Soler pour l'inviter à le suivre.

— Merci, mais je crois que je vais rentrer à pied. J’ai bu un peu et je crois qu’une promenade me ferait le plus grand bien.

— Vous êtes certain, monsieur ?

— Bien sûr, l’air est bon et l’hôtel n’est qu’à quelques coins de rue, je devrais m’y retrouver.

— Très bien, abdiqua le chauffeur sans trop comprendre sa décision, mais appelez-moi si jamais vous sentez que vous vous égarez.

— Sans faute.

Soler s’éloignait de l’enseigne de l’Esagil alors que les voitures noires filaient dans des directions opposées. Encore une fois, dès qu’on se distançait un tant soit peu des centres d’attraction, Babylone semblait s’éteindre comme une bougie qu’on soufflait.

Les restaurants achalandés se comptaient sur les doigts de la main et les bars se faisaient plutôt rares compte tenu des injonctions religieuses pesant sur des pays environnants. Sur son chemin, Soler ne croisa presque aucune autre voiture, aucun passant. Seule une personne semblait marcher loin derrière lui, à un rythme plus ou moins pressé. Un homme en complet d’une carrure assez imposante, de type européen. Sans doute cherchait-il également le chemin du Gilgamesh.

Le vaste jardin et ses fontaines gardaient encore et toujours l’entrée de l’établissement de luxe. Le valet, fidèle au poste, reconnut Soler en l’accueillant d’un grand sourire. Arrivé dans le hall d’entrée, il pensa un instant à faire une escale au bar de l’hôtel, mais se souvint dès lors des recherches de Clément sur le réseau de la Marduk. Nul doute qu’il brûlait d’envie à l’idée de partager ses trouvailles. Soler passa sa carte de chambre près de l’ascenseur pour en appeler la cabine, bientôt suivi à l’intérieur par l’homme qui marchait derrière lui depuis un moment déjà. Comme quoi personne ne semblait résider ailleurs qu’à cet hôtel.

Soler poussa le bouton de son étage, remarquant que l'inconnu n'en fit pas autant. Peut-être logeait-il au même étage que lui, mais les coïncidences ne cessaient de s'accumuler depuis son départ du restaurant.

Discrètement, il tourna un peu la tête pour mieux examiner l'homme. Pas d'oreillette visible, ni de cocarde, ni d'insigne quelconque sur ses vêtements. À cette heure tardive, il y avait peu de chances qu'il s'agisse d'un employé de la Marduk. Puis, une bosse suspecte à l'intérieur de son veston, juste sous le bras gauche, vint confirmer ce que Soler savait déjà : il avait à faire à un homme armé, probablement un agent de Radiant.

Était-il là pour le faire chanter, l'assassiner ? Dans tous les cas, cet homme avait décidé d'abandonner la subtilité : il voulait faire savoir sa présence. Seulement, ce bougre croyait être en face d'un vulgaire cadre d'une multinationale immorale et décadente – il ne s'attendait sans doute pas à une quelconque résistance de sa part.

Soler prit une bouffée d'air, tandis que la cage d'ascenseur filait vers l'étage de sa suite. Il retraçait dans sa tête le chemin exact à emprunter pour arriver jusqu'à sa chambre. Y avait-il des caméras ? Croiserait-il d'autres clients ? Chaque détail comptait s'il espérait échapper à cette rencontre malheureuse sans abîmer sa réputation auprès de Turan et de la Marduk. Peu importe ce qui se produisait dans les dix prochaines minutes, il fallait à tout prix éviter de faire des vagues.

Soler vit dans sa vision périphérique l'homme glisser la main à l'intérieur de son veston. Il s'apprêtait à dégainer son arme. Pour simplement le menacer ? Pour le tuer ? À bien y penser, il écarta la deuxième option. Tirer dans l'ascenseur, dans un lieu de passage aussi achalandé et aussi central, risquait d'attirer des témoins sans parler de la difficulté d'y faire disparaître un corps. Non, valait mieux profiter de la protection offerte par les lieux, le laisser attaquer et se démasquer lorsqu'il

approcherait de sa suite. Si la confrontation devait se dérouler à l'intérieur, Soler savait qu'il avait fort intérêt à ce qu'elle se fasse sans éclat. Malette l'avait bien averti de la surveillance à laquelle ils étaient soumis dans l'hôtel.

— Ne bougez pas, grogna soudain l'inconnu.

Soler sentit le canon du pistolet se loger doucement dans son dos. La voix de l'homme était directe mais calme. Il n'en était pas à son premier barbecue.

— Qu'est... Qu'est-ce que vous me voulez ?

Faire la conversation, garder son rôle, avoir l'air le plus effrayé possible : voilà comment il pouvait se donner des airs de proie pour mieux camoufler ses attaques à venir. Comme dans une partie de poker, les apparences étaient plus importantes que la valeur des cartes dans sa main.

— Nous allons marcher vers votre suite et dès lors, nous aurons une petite discussion tranquille.

— Tr... Très bien.

Soler n'avait pas le choix d'obtempérer, sachant très bien qu'il n'y aurait pas de petite discussion tranquille... Dès qu'il poserait le pied à l'intérieur, sa seule chance était de s'assurer que l'assaillant ne puisse ouvrir la bouche, ne serait-ce que pour prononcer quelques mots. Restait à voir comment Varin réagirait.

La cage d'ascenseur s'ouvrit alors. Soler attendit qu'on l'incite à avancer avant de se mettre en marche. Il s'avança d'un pas hésitant sur la centaine de mètres qui les séparaient de sa porte. L'homme restait près de lui, son pistolet toujours contre Soler, bien en vue pour quiconque les verrait défiler dans le couloir. C'était à regretter l'époque où l'on utilisait des journaux pour dissimuler ses armes. Arrivé face à sa suite, Soler mit la

main sur la poignée de la porte. Il devait confirmer une information avant de mettre son plan à exécution.

— J’imagine que vous êtes avec... qui vous savez.

Pas de réponse.

— Avancez.

Soler demeura immobile, hésitant. Il pensa presque à révéler la présence de micros dans sa chambre. Serait-il cru ? Cela changerait-il quoi que ce soit aux intentions de son agresseur ? S’il comptait le tuer, le fait d’être entendu ne l’empêcherait pas de commettre son crime. Or, il doutait de plus en plus que cet homme puisse souhaiter une simple conversation avec lui. Dans ce cas, il n’aurait pas eu à le menacer de la sorte. Même pour un groupe terroriste international, c’eût été cavalier, inutile surtout.

Une pression accrue dans le dos l’intima alors à entrer.

— Allez, dépêchez-vous.

Voilà maintenant qu’on le tutoyait. Les bonnes manières étaient-elles proscrites dès qu’on devenait assassin ?

Soler ouvrit la porte, repérant aussitôt Clément au fond de la pièce principale, assis à la table avec son ordinateur. Le quadragénaire vit la panique dans ses yeux dès qu’il croisa le regard de l’homme derrière lui.

— Qu’est-ce que...

L’homme poussa Soler en avant et révéla son arme à Clément, qui leva aussitôt les mains en l’air. Il s’avança, prêt à s’adresser à l’ingénieur, tandis que son bras armé se trouvait maintenant sur la gauche de Soler. Grave erreur.

— Ah, voilà l’autre. Maintenant, vous allez...

Sans crier gare, Soler lui agrippa d’une seule main l’avant-bras, puis se jeta sur ce poignet armé qu’il poussa brutalement vers le sol. Enfin, il rapprocha son centre de gravité de l’homme et, d’un geste précis, culbuta

son corps entier vers l'avant. Malgré l'impact, malgré sa position délicate, assise et tordue au sol, l'homme ne se laissa pas démonter. Il maintint une poigne robuste sur son pistolet, se débattant pendant que Soler essayait de le désarmer. Il parvint même à se tourner pour asséner un solide coup de poing sur la tête de son adversaire. Soler encaissa le coup, puis le suivant, sentant du sang couler jusque dans son œil gauche.

Les mains toujours accrochées au poignet de l'assaillant, Soler se projeta sur le côté pour repousser l'homme contre la table à café près des fauteuils de l'entrée. Un coup de tête plus tard, celui-ci lâcha enfin son emprise sur le pistolet, qui vola en l'air et glissa sur le sol. De son côté, Clément observait la scène avec effroi, figé, incapable du moindre mouvement pour intervenir.

Un nouveau coup de poing heurta Soler, cette fois à l'estomac, alors qu'il se jetait à nouveau sur son adversaire. Sonné, mais toujours combattif, il ferma les mains autour de son cou avant de le plaquer contre le sol. Son adversaire jeta les poings en avant pour l'imiter, mais ne parvint pas à atteindre le visage du représentant. Peu à peu, ses forces déclinaient, tant la pression appliquée par Soler sur sa gorge obstruait toute entrée d'air. Ses yeux s'emplirent de terreur et il tenta de pousser un cri, mais rien ne franchit ses lèvres, sinon un râle étranglé.

Soler continua de serrer toujours plus fort, demeurant de marbre même sous les coups de moins en moins vigoureux de celui qu'il étouffait. Durant quelques brèves secondes, son agresseur agita les pieds contre le plancher dans des balayages vains pour se défaire de l'emprise mortelle avant de perdre entièrement connaissance.

Soler maintint encore un moment l'étau sur son cou, puis, certain qu'il était hors d'état de nuire, finit par le relâcher.

Clément avait observé toute la scène, complètement interdit.

— Il est... Il est mo...

Le visage crispé par la colère et la douleur, son collègue leva aussitôt le doigt pour l'arrêter avant qu'il ne finisse cette phrase, pointant le plafond et les murs comme pour tenter de désigner un micro invisible. Ses gestes n'eurent pour effet que d'apeurer davantage l'ingénieur.

— Je... Je ne comprends pas !

Sa voix était énervée, presque criarde.

Soler réitéra son geste avec plus d'intensité. Qu'il regrettait de ne pas avoir énoncé plus clairement à quel point la Marduk les surveillait de près ! Désespéré, il ouvrit le tiroir de la table à café renversée pour en tirer un bloc-notes et un stylo. Griffonnant le plus rapidement possible, il déchira la page pour la tenir devant Clément.

Chambre sous écoute. Fais comme si tout était normal.

— Alors, la journée au bureau s'est bien passée ? dit-il en essayant de masquer son essoufflement.

Le visage de Clément vint s'assombrir d'un seul coup, la panique et la peur laissant place à une résolution nouvelle et silencieuse. Il semblait saisir toute la gravité de la situation.

— Comme d'habitude, répondit stoïquement Varin. Désolé d'avoir manqué ce dîner, j'avais beaucoup de travail.

— Ce n'est rien, répondit Soler en continuant d'écrire. Tu n'as pas manqué grand-chose.

Une deuxième note : *On vient de faire beaucoup de bruit. Faut cacher le corps au cas où quelqu'un viendrait vérifier.*

Clément acquiesça. Suivant à la lettre les instructions non verbales de son collègue, il se déplaça de manière à pouvoir soulever les pieds de leur assaillant tandis que Soler s'occupait de ses bras. Leurs efforts ainsi synchronisés, ils parvinrent à l'emmener jusque dans le placard de l'une des

chambres, tout en continuant la conversation futile qu'ils avaient entamée un peu plus tôt. Après s'être agenouillé pour prendre son *comm* à l'intérieur de sa poche de pantalon, Soler poussa la main du macchabée de son pied avant de refermer la porte coulissante du *walk-in*.

Enfin, il revint au salon où il agrippa le pistolet gisant sur le tapis, puis replaça la table à café bien au centre de la pièce. Il savait pertinemment quelle était la prochaine étape dans ce genre de situation. Restait seulement à espérer qu'elle prenne son appel...

*

— Ça peut être arrangé, mais ce sera compliqué.

Malette faisait les cent pas en fumant nerveusement sa cigarette, le son de ses talons aiguilles résonnant dans le stationnement souterrain de l'hôtel où elle avait accepté de rencontrer Soler. Plus calme, du moins en apparence, le quadragénaire était dos au mur, une compresse d'eau froide sur son arcade sourcilière déjà enflée.

— Vous nous avez déjà aidés avec le mot de passe d'Onslow, en quoi est-ce différent ?

— C'est une vraie question ? s'énerva la diplomate sans lever la voix. Quand je vous ai proposé mon aide, je croyais avoir affaire à quelqu'un capable d'un minimum de subtilité ! Faire disparaître un cadavre, c'est pas mal plus difficile que fournir un mot de passe, ciboire !

— Je vous ai avertie qu'on me suivait, c'était une question de temps avant que ça arrive.

— N'empêche !

— Vous m'avez dit que vous prendriez des mesures !

Malette laissa un silence passer.

— J'étais sur le point de vous trouver un flingue, se défendit-elle en reprenant son calme.

Elle jeta sa cigarette au sol avant de l'écraser, soudainement dégoûtée par son propre vice. Puis, elle reprit, sans laisser le temps à Soler de lui répliquer.

— Vous n'aurez qu'à prendre celui du gars crevé dans votre chambre, je ne crois pas qu'il en aura besoin dans un avenir rapproché...

Malette plongeait alors son regard dans celui de Soler. Qu'avait-elle à perdre si elle continuait de lui venir en aide ? Car Soler avait beau garder le contrôle sur sa respiration, la sueur continuait de dégouliner sur son visage en quantité exportable. Même plusieurs heures après avoir donné la mort à son assaillant, il sentait toujours la vive allure de son pouls secouer l'ensemble de ses veines.

— Vous êtes en état de choc, affirmait-elle doucement.

— Quoi ? C'est complètement faux.

Malette s'approcha, tâtant d'elle-même le cou de l'homme pour mesurer la véracité de ses paroles. Devant l'évidence même, lui n'offrit aucun signe de résistance.

— Et Varin ?

— Mmm ?

— Vous l'avez laissé seul avec le cadavre ?

— Je...

Soler tiqua dès qu'il entendit le mot utilisé pour désigner sa victime. Ce n'était pas sa première, mais il avait amplement de doigts pour compter les autres.

— Il fallait bien que quelqu'un reste derrière, s'expliqua-t-il.

Elle acquiesça en retirant sa main. Elle venait de calculer plus de cent vingt battements minute.

— J'ai un contact à l'intérieur de l'hôtel qui n'a pas de lien direct avec la Marduk. Je ferai en sorte que ça ait l'air d'une visite d'entretien ménager,

effectuée à votre demande. Nos gars s'occuperont du reste.

— Demander d'épousseter la chambre à cette heure ? Le personnel du Gilgamesh qui verra passer votre contact avec son chariot d'entretien risque de trouver ça étrange.

— Vous préférez leur dire que vous butez les clients de l'hôtel, peut-être ?

— Formulé comme ça...

Sur le point d'entrer dans sa voiture, Malette s'approcha d'abord de Soler, ouvrant son paquet de cigarettes pour le tendre vers lui.

— Cadeau. Vous avez besoin d'en griller une, ça se voit.

Il accepta de tirer l'une des ultralégères de la diplomate, reconnaissant de l'attention qu'elle lui portait.

— Remarquez, si je développe un cancer, l'autre type sera bien vengé.

— Voilà, voyez ça du bon côté. Bonne nuit...

VIII

De nuit, Babylone brillait des feux de ses gratte-ciel les plus imposants, les teintes neutres des sièges sociaux respectables faisant contraste aux couleurs éclatées et aux motifs chamarrés des tours commerciales et des boîtes de nuit. Les marques les plus en vue affichaient leurs pubs à même le ciel. Malgré tout, la pollution lumineuse était tout de même réglementée pour éviter aux quartiers voisins le désagrément d'être inondés de lumière toute la nuit durant. Babylone avait bien des problèmes inhérents à son statut de métropole, mais elle avait su encadrer la publicité pour éviter la débauche de réclame à chaque coin de rue comme dans d'autres villes d'importance.

Le retour à la réalité fut assez ardu pour Varin. Encore une fois, le sommeil de l'ingénieur avait souffert, le stress habituel s'était cette fois mêlé au traumatisme de voir une personne perdre la vie en tentant de tuer son collègue. En réalité, il était à bout. Il avait tellement puisé dans ses derniers retranchements pour terminer le dossier préparatoire à transmettre à Turan qu'il avait presque déjà oublié qu'un cadavre avait meublé le salon de leur suite, la veille.

Incapable de dormir, Clément avait continué d'éplucher les courriels dérobés sur la boîte du chercheur. À force de fouiller la correspondance d'Onslow, il avait remarqué le changement drastique de ton et de vocabulaire de jour en jour. Autant il était poli, professionnel, voire impeccable pendant toute la période précédant les fêtes ; autant sa communication était devenue rapidement abrupte, voire cinglante au fil des semaines. Clément avait dressé une liste des destinataires, la plupart étant extérieurs à la Marduk. Les plus acrimonieux des échanges semblaient concerner la directrice du projet Babel, Anna Evrard.

Si l'ingénieur l'avait lui-même trouvée plutôt flippante au cours de leurs rares échanges, il ne s'expliquait pas la raison précise de leur désaccord, d'autant qu'Onslow restait vague sur le détail du conflit. Ici et là, il y avait des accusations de fuites, mais rien qui n'arrivait à aiguiller sa compréhension sur leur nature. Seul indice : Onslow semblait évoquer à un moment l'analyse de données météo, ou quelque chose du genre, avant d'être brutalement ramené à l'ordre par Evrard. Dans un courriel laconique, impérieux, elle lui rappelait la confidentialité précaire de ce mode de communication et lui ordonnait de ne plus lui parler de ce sujet autrement qu'en personne. Clément nota ce passage. Surtout, il releva qu'il survenait à peine une semaine avant le congédiement d'Onslow.

Absorbé par ses recherches, l'ingénieur finit par réaliser que l'éclairage de sa chambre avait légèrement changé : la lumière du jour s'y était immiscée. Il regarda son *comm*, sur lequel il constata qu'il ne lui restait que deux heures avant l'arrivée de son chauffeur. Clément soupira. Sachant pertinemment qu'il n'arriverait pas à fermer l'œil en si peu de temps, il sentit l'immense fardeau de la fatigue à venir. Pour la chasser et se secouer, il décida de se préparer à affronter la journée qu'il avait devant lui.

Les rangées froides et austères du bureau du C7 commençaient à miner le moral de l'ingénieur, qui développait un dégoût de plus en plus prononcé pour la Marduk. Au point où il avait du mal à se tirer du lit. Heureusement, le dossier préparatoire demandé par Turan n'avait besoin que de quelques retouches avant de finalement pouvoir être envoyé au plus tard aujourd'hui. Et si le dossier était refusé, il serait assurément rabroué par ses supérieurs, mais au moins ce cauchemar serait terminé. Non pas que Clément ait délibérément saboté son travail, mais l'ingénieur savait qu'un délai aussi court entraînait de fortes chances que quelques erreurs s'y glissent. D'autant

que les récents événements l'avaient perturbé au point d'affecter sa capacité de concentration.

L'ingénieur gagna le placard de sa chambre de peine et de misère, enfilant son habituel t-shirt et un pantalon clair avant d'attraper un croissant et de filer devant le Gilgamesh, où la ponctualité de Nadir était indéfectible.

Dans son for intérieur, il espérait presque que Turan refuse son projet. Au moins, dans cette optique, il n'aurait pas à remonter tout en haut de Babel pour superviser les travaux de la Murakami...

*

Le soleil s'était couché depuis plusieurs heures déjà. Soler avait été reconduit à l'immense bâtiment de la Marduk tard le soir, tandis que Clément les avait rejoints après son départ du C7. Accueillis par la secrétaire personnelle de Turan, les deux représentants de la firme de sécurité avaient traversé les couloirs vides du siège social de l'entreprise en direction du bureau de son président. La rencontre, planifiée pour le lendemain matin, avait été déplacée à la dernière minute dès que Turan avait reçu le dossier de Varin. Sans surprise, un homme aussi occupé n'avait pas eu le temps d'en faire la lecture : la conférence de presse du lendemain semblait avoir eu préséance sur le contenu de leur proposition. Un changement soudain qui pouvait autant s'avérer positif que désastreux, selon les humeurs instables de Turan.

Dans tous les cas, le dossier avait été remis à temps, soit à peine deux jours avant la conférence de presse dans laquelle le président comptait glisser l'annonce de leur partenariat. À moins d'un imprévu majeur, les chances qu'il recule étaient assez minces, d'autant qu'il ne semblait avoir sérieusement sollicité la participation d'aucune autre firme. Néanmoins, Soler redoutait le pire scénario. Si on refusait leur proposition, cela signifiait la fin définitive de leur mission à un moment où la pêche aux informations stratégiques venait à peine de commencer. Or, si Turan

décidait de faire tomber le couperet, le représentant comptait bien user de toutes ses aptitudes relationnelles pour l'obliger à revenir sur sa décision. Jusqu'à maintenant, la distance professionnelle qu'imposait Soler avait assuré un certain respect mutuel, mais il s'était préparé à ouvrir son jeu pour faire flancher l'homme d'affaires, au besoin.

Ses doutes se dissipèrent toutefois rapidement. À leur arrivée, une bouteille de champagne Bollinger 1998 Extra Brut attendait patiemment d'être débouchée, annonçant déjà la couleur de la rencontre. Turan se tenait derrière son bureau aux côtés de l'un de ses avocats, plusieurs dossiers semblant déjà assemblés et préparés sur la surface de la table. Visiblement en vue d'une signature.

On invita les deux représentants étrangers à prendre place d'un simple geste de la main, le président semblait déjà prêt à annoncer la bonne nouvelle.

— Messieurs, je ne vous ferai pas languir longtemps. Nous avons étudié l'offre de service de votre entreprise et c'est avec un grand plaisir que je vous annonce que nos destins sont désormais unis.

Un sourire arquait les lèvres de Soler alors qu'une traditionnelle poignée de main était échangée. Varin, lui, ne savait trop où se placer. À la fois satisfait que son travail des derniers jours ne fût pas inutile, il ignorait combien de temps encore il pourrait supporter de faire partie de ce jeu duquel tout le monde semblait se repaître. Maintenir la façade, sourire encore, voilà ce qu'il lui restait.

Le président retira lui-même le bouchon de liège légèrement abîmé de l'antique bouteille et versa le liquide, à la limite du liquoreux, à peine encore effervescent, dans de grandes flûtes en cristal.

— Mademoiselle Evrard devait se joindre à nous, mais elle a malheureusement été retenue au C7. Un problème urgent, j'en ai bien peur.

Soler acquiesça, désormais accoutumé à toutes ces « urgences » qui fusaient de partout dans cette ville. La discussion se poursuivit un moment avant la signature tandis que le représentant se délectait du nectar offert par Turan. Puis, dès que Soler eut posé le stylo qui avait servi à sceller le contrat qui lierait la Murakami-Sato à la Marduk, le président avait frappé des mains pour se débarrasser de son équipe légale.

— Maintenant, si vous voulez bien nous excuser, j'aimerais dire quelques mots à notre nouveau représentant en sécurité, dit-il en désignant Soler.

Comprenant qu'on lui intimait également de partir, Clément posa sa flûte à moitié pleine et suivit les avocats à l'extérieur de la pièce. Maintenant seul à seul, les deux hommes s'étudièrent un instant. Puis, Turan prit place sur son grand fauteuil.

— Ce que je m'apprête à vous révéler ne doit pas sortir d'ici.

Soler l'imita en s'asseyant, plus qu'intrigué d'entendre ce qui allait sortir de la bouche de son interlocuteur.

— Maintenant que vous avez signé, nous sommes liés par le secret professionnel et en aucun cas vous ne pouvez divulguer le contenu de cette conversation, même à vos supérieurs.

Soler hocha la tête, bien que l'existence d'une telle clause lui semblât complètement irrégulière. À vrai dire, il n'avait lu que les grandes lignes du long et fastidieux contrat auquel il venait d'apposer sa griffe.

— Je vous écoute, lui assura Soler.

— Bien. J'imagine que vous avez entendu entre les branches le nom de Stuart Onslow.

— Un peu. Pas vraiment, en fait.

— Onslow était affecté à un poste important relié au développement des technologies si chères à Babel, dont vous devez commencer à saisir la

nature...

Il manqua d'acquiescer de nouveau, presque par habitude. Or, il avait peut-être là l'opportunité d'enfin percer l'épaisse carapace du mystère qui entourait les nouvelles visées scientifiques de la société.

— C'est-à-dire que... vu l'effort que vous semblez mettre à camoufler les pièces du puzzle, je dois avouer que ça m'échappe encore.

Turan afficha une moue de déception, comme s'il était attendu à ce que Soler ait été en mesure de déchiffrer ses déclarations cryptiques depuis le début.

— Je me contenterai de dire que ce secret est justifié. Dès que nous en ferons l'annonce, Babel lancera un tout nouveau business pour lequel la Marduk aura le monopole pour les décennies à venir.

— Mmm, vous avez peur que des compétiteurs ne vous piquent l'idée ?

— Absolument *tout le monde* voudra piquer l'idée, comme vous dites. C'est pourquoi nous devons demeurer propriétaires uniques de ces innovations qu'Onslow a aidé à mettre au point.

Soler vit là l'occasion de montrer à Turan qu'il n'était plus qu'un simple plouc qui se baladait en vestons sur mesure. Il voyait bien qu'en parlant de l'employé, le président avait tendance à s'ouvrir un peu plus. Laisser paraître qu'il avait quelques informations privilégiées lui semblait un risque calculé, dans la situation.

— J'imagine qu'il a dû faire quelque chose de contrariant pour mériter son congédiement. Vous avez l'air de le tenir en estime.

Turan opina de la tête sans étonnement. Soler pouvait se rassurer de ne pas avoir mis Varin en danger par mégarde.

— Au début, c'était un employé modèle, l'assura le président, absolument passionné par ce que nous tentions de faire ici, mais il a dérapé. Onslow a changé son fusil d'épaule et a volontairement fuité des

informations confidentielles au groupe terroriste Radiant. Cette fuite a mené à la perte d'une pièce d'équipement extrêmement sensible. Le fait que nos précédents partenaires en matière de sécurité n'aient pas empêché cette fâcheuse conséquence explique que vous vous retrouvez devant moi aujourd'hui.

— Je vois...

Enfin, Soler avait des réponses. Il tentait de rester le plus coi possible, une manière d'encourager Turan à continuer de déballer son sac.

— Jusqu'à maintenant, nous croyions que cet employé ne pouvait plus causer davantage de dégâts à l'entreprise, mais une connexion récente à son compte me porte à penser qu'il a copié, voire vendu d'autres informations susceptibles de nous nuire. J'imagine que vous voyez où je veux en venir ?

Le président laissa planer le silence tout en se calant dans son siège. Même si Soler savait pertinemment que Clément était derrière cette nouvelle fuite, mener une enquête parallèle sur Onslow pouvait certainement l'aider à faire la lumière sur les raisons de son changement d'allégeance.

— Vous voulez que je m'assure que ce qui doit rester secret le reste.

— Voilà. Vous êtes quelqu'un de capable, amplement qualifié pour récupérer les informations qu'il a dérobées et fermer cette nouvelle faille de façon définitive...

— Je n'ai pas vraiment l'habitude de mener ce genre de recherche, mais je vais voir ce que je peux faire.

— Je n'en attends pas moins de vous.

Et ils trinquèrent une dernière fois, mettant bientôt fin à cette soirée de réjouissances douce-amère.

IX

La conférence de presse de la Marduk, prévue à quinze heures dans le grand salon du Gilgamesh, était précédée d'un grand cocktail auquel était convié tout le gratin de Babylone. Parmi les invités, on retrouvait plusieurs membres du gouvernement dont le vice-chancelier, toujours bon vivant, attablé avec son entourage autour d'une bonne bouteille de champagne. Des journalistes de plusieurs organes de presse d'Europe y assistaient également, ainsi que toute une panoplie d'employés de la Marduk. Et entre les plateaux de hors-d'œuvre et les flûtes de kir royal qui s'enchaînaient, une diva entonnait généreusement le classique *How High the Moon* ?, accompagnée de son *jazz-band* personnel. Chaque note, précise et chaleureuse, était appuyée par une musique des plus envoûtantes.

Somewhere there's music, it's where you are. Somewhere there's heaven, how near, how far ?

Un choix musical parfaitement adéquat pour une ville qui tentait de faire naître le paradis au beau milieu de nulle part.

Soler avala les dernières gouttes de crème de cassis logées dans le creux de son verre en cristal, balayant la pièce du regard à la recherche de nouvelles têtes. Qui sait, peut-être que Radiant se déciderait à envoyer un second assassin pour finir le boulot ?

Seul au bar, Clément semblait s'en inquiéter. Il ne cessait de jeter des coups d'œil nerveux autour de lui. Soler vint près lui, posant sa coupe vide sur le comptoir avant d'appeler le barman.

— Deux scotchs soda, je vous prie.

Le serveur acquiesça avec d'autant d'empressement qu'il reconnut aussitôt Soler, devenu un habitué depuis le début de son séjour à l'hôtel.

— Je n'aime pas vraiment le whisky, dit Clément.

— Aucun problème, je prendrai les deux, conclut le représentant.

Il prit place sur le tabouret adjacent à son collègue, attendant patiemment qu'on apporte les verres *old-fashioned* sur le comptoir.

— Par rapport à tes recherches sur Onslow, lança-t-il à voix basse. Malette a fait une demande de renseignements et il se trouve que nous avons réussi à obtenir son adresse à Babylone.

Varin sourcilla.

— Vraiment ? À sa place, j'aurais quitté la ville.

— Peut-être. Mais je compte tenter ma chance. J'irai lui rendre une petite visite dès que nous aurons une minute.

L'ingénieur avait raison. Devant tous les messages compromettants sur lesquels il était tombé sans même les chercher, il y avait fort à parier que la Marduk avait pris des mesures plus drastiques que de simplement congédier Onslow. Et quiconque d'assez téméraire pour s'en prendre au conglomerat avait sans doute également l'intelligence de se faire la malle après avoir porté ses coups.

Soler vida son premier verre à coup de généreuses gorgées, pressé de s'engourdir suffisamment pour supporter l'imminent discours de Turan lors de la conférence. Et puis, quel mal y avait-il à laisser tomber légèrement sa garde dans un endroit aussi public ? Il aurait été assez surprenant que Radiant vienne tenter quoi que ce soit dans un événement aussi achalandé dans lequel la sécurité était omniprésente.

Dans la tête de Varin, les questions tournaient toujours. Il avait besoin de les poser, de se confier.

— Combien de temps pensez-vous qu'ils nous garderont ici, nous deux, lorsque « notre » entreprise commencera les travaux et enverra sur place un flot grandissant d'employés ? Je vois mal comment nous serons utiles à ce moment-là.

— Nous resterons le temps nécessaire pour... éclaircir tout ça, dit-il en s'assurant qu'aucune oreille indiscrete n'épiait leur conversation. Je trouverai bien un prétexte pour prolonger notre séjour si nous en avons besoin.

— Espérons que ce ne sera pas nécessaire.

Clément baissa les yeux, étouffant un soupir. Soler voyait une fois de plus à quel point le poids de la tâche continuait de l'accabler, à quel point surtout il était inquiet, voire traumatisé depuis l'attentat manqué dont ils avaient été victime, mais il ne pouvait soulager sa peine. Au moins, rien de tout cela ne semblait affecter la rigueur avec laquelle l'ingénieur accomplissait son travail.

— Allons, reprit Soler beaucoup plus fort et avec beaucoup plus d'entrain, tu devrais sourire. Qu'y a-t-il de si déprimant dans une ville où on peut tout avoir ?

Soler vint prendre le deuxième verre de scotch avant de le frapper légèrement contre celui qu'il venait de terminer, comme pour trinquer avec lui-même. Le pire semblait derrière eux maintenant qu'ils étaient lancés sur une piste potable et que l'accord était conclu. Pourquoi ne pas célébrer un peu ?

Clément aurait aimé voir les choses avec autant de légèreté que son collègue. Soler aurait sans doute désiré changer d'air lui aussi s'il avait eu à travailler tous les jours dans les couloirs froids et insipides qu'occupait l'équipe du projet Babel.

Lorsque Sophie Malette apparut au milieu de la foule dans son tailleur anthracite, Soler lui lança un regard l'invitant à les rejoindre. La diplomate ne se fit pas prier, et s'approcha du bar dès qu'elle eut l'occasion de se faufiler jusqu'à eux.

— C'est drôle de vous voir ici, dit Soler. Je ne savais pas qu'ils invitaient les diplomates de seconde zone.

— Très drôle. Vous apprendrez que mon pays a des relations de plus en plus étroites avec le gratin babylonien.

— Oui, j'ai cru suivre la situation de près, ironisa-t-il.

— D'ailleurs, félicitations pour votre contrat. J'imagine que ça veut dire qu'on devra vous supporter un moment encore.

— J'en ai bien peur, admit le représentant. Notre travail ne fait que commencer.

Malette hocha la tête. Au même instant, une femme aux traits asiatiques s'approcha et fit signe à Soler de la main. La conférence était sur le point de débiter.

— Je suis attendu de l'autre côté, s'excusa-t-il. On se voit tout à l'heure.

Il se dirigea au fond de la pièce, vers la salle de presse aménagée en vue de la conférence. Étant désormais seul avec Malette, Clément crut bon profiter de l'absence de Soler pour interroger la diplomate.

— Vous pensez qu'il sait ce qu'il fait ?

— Vous seriez déjà mort si ce n'était pas le cas, l'assura-t-elle en sirotant son verre.

Clément déglutit, traversé par d'horribles souvenirs. Même si Soler pouvait se montrer parfois incroyablement imprudent, il devait remercier le sang-froid, l'habileté et la force dont il avait fait preuve pour les débarrasser de l'assassin lancé à leurs trousses.

Voyant que le visage de son interlocuteur s'était soudainement figé, Sophie vint s'asseoir sur le tabouret qu'occupait Soler avant de commander un verre. D'un ton empreint d'empathie, elle décida de jouer franc jeu.

— Écoutez, je ne vous connais pas et je ne sais pas exactement ce que vous venez faire ici, mais sachez que tant que la Marduk n'aura pas de

preuve concrète de ce que vous faites, vous êtes en sécurité. Les sociétés du genre ne prennent pas de risques sur de simples suppositions. Elles ont trop à perdre.

— Comment pouvez-vous en être si certaine ?

— Je ne serais plus là depuis longtemps si c'était le cas, faites-moi confiance. Comme beaucoup de choses ici, la crainte qu'inspire la Marduk n'est pas toujours fondée. Elle comporte, elle aussi, sa part d'illusions.

Clément sourcilla, désarçonné par l'aplomb de la diplomate.

— Je... Merci.

— Y'a pas de quoi.

Un silence se fit brusquement dans la salle autour. On sentait l'excitation dans l'air, l'impatience aussi. Puis, un tintement de cloche invita l'ensemble des convives à passer à la pièce adjacente, où le personnel de la Marduk avait pris le soin de préparer là une scène, un lutrin et un écran de présentation. Seul le batteur du quartet jazz accompagnait l'entrée du flot d'individus dans la pièce tandis que, de l'autre côté, la salle de réception se vidait petit à petit.

Sans se presser, Clément et Sophie regardèrent à gauche, à droite, échangeant des banalités pour finalement se diriger vers un siège quand, soudain, les lumières de la salle se tamisèrent graduellement pour laisser entrer une présentatrice. L'écran derrière elle s'alluma alors, prêt à traduire ses paroles dans les deux autres langues de la cité-État, soit l'anglais et l'arabe.

Un long silence précéda le début de la présentation, créant une atmosphère de mystère et de fébrilité dans la salle.

— Voilà maintenant trois ans, nous avons entamé un projet qui a donné naissance à l'un des plus grands chantiers architecturaux de l'Histoire de l'humanité. Un joyau d'ingénierie qui s'invite dans les conversations à

travers la planète, et dont la beauté est digne de la célèbre Babylone antique.

Une première vague d'applaudissements la força à s'arrêter tandis que défilaient sur l'écran des images promotionnelles de la tour, telle qu'elle serait lorsqu'achevée.

— Mais ce que nous proposons aujourd'hui est beaucoup plus qu'un bâtiment, beaucoup plus qu'un accès vers les cieux, mais bien une invention qui redéfinira la destinée de notre espèce tout entière. Pour vous en faire la démonstration, je vous prie d'accueillir le président de notre chère Marduk, monsieur Karim Turan.

Un tonnerre d'acclamations retentit. Rien de moins qu'un triomphe pour celui qu'on imaginait déjà sacré personnalité publique de l'année. Le président leva légèrement la main pour cueillir une petite tablette des mains de la présentatrice, obtenant aussitôt le silence total des auditeurs. Une fois qu'il eut repositionné son minuscule micro-cravate, Turan se lança. Sa voix chaude résonna bientôt dans toute la salle, dans un effet des plus dramatiques.

— Mes amis, merci de votre présence. Avant de commencer, je tiens à souligner que rien de ce que je vous présente aujourd'hui n'aurait été possible sans la contribution, voire la dévotion de la directrice du projet Babel, madame Anna Evrard. Malheureusement, elle ne pouvait être des nôtres ce soir puisque toute son attention est tournée vers la finition du bâtiment, dont vous avez pu admirer la splendeur à votre arrivée ici. Comme vous pouvez le constater, oui, nous sommes près du but...

Il prit une pause presque solennelle, levant même les yeux au ciel comme pour communiquer avec Evrard, quelque part tout là-haut, sur un autre étage. L'assemblée parut émue.

— Tout le monde ici s’est sans doute demandé ce qu’est le projet Babel, mis à part le moyen d’atteindre les cieux. Mes amis, répéta-t-il d’un ton familier, je suis heureux d’enfin pouvoir répondre à cette question...

Aussi fébrile fût-il, Turan s’efforça de demeurer le plus humble possible.

— Babel, c’est une réponse franche et directe à la menace qui pèse sur l’humanité depuis des décennies, dit-il. Vous le savez tous : la catastrophe climatique entraîne son lot de problèmes. Nous manquons d’eau, l’agriculture devient impossible dans plusieurs régions... Et ici plus qu’ailleurs, l’expansion des déserts et les saisons de plus en plus arides rendent astronomiques les coûts nécessaires pour assurer notre mode de vie, mais aussi notre survie à long terme. Mes amis, aujourd’hui marque le moment où nous prenons les moyens pour renverser cette tendance.

D’une simple pression sur sa tablette, Turan déploya sur l’écran une représentation en trois dimensions de la tour qui vint s’animer. Zoomant rapidement sur les étages au sommet du bâtiment, il révéla la présence d’un important appareil sphérique duquel jaillissaient plusieurs antennes ainsi que toute une floraison d’instruments d’apparence tout à fait baroque. Flashs de caméras, réactions audibles de stupeur : enfin la nature du projet se dévoilait au grand jour.

— Mesdames et messieurs, je vous présente la raison d’être de Babel : notre système de régulation atmosphérique. Par une série d’aérosols vaporisés dans l’atmosphère et dont le fonctionnement m’échappe complètement – vous aurez l’occasion de questionner nos scientifiques à ce sujet –, nous projetons de redéfinir le paysage de notre État jusqu’aux confins de ses frontières, et bien plus loin encore... Je vous parle ici de création de nuages, de régulation de température à l’aide d’acide sulfurique

liquide qui permettront d'ici quelques années à peine de rendre notre sol cultivable, nos chaleurs moins éprouvantes et nos sécheresses plus rares.

L'animation virtuelle projetée à l'écran montra alors chaque détail mentionné par le président : le paysage stérile du désert du territoire de l'ancien Soudan sur lequel était bâtie Babylone s'humidifiait peu à peu ; des serres, des arbres, et même quelques points d'eau visibles au loin apparaissaient. Dans une atmosphère fiévreuse, plusieurs étaient déjà conquis, une sorte de vertige gagnait petit à petit la pièce, où de discrets chuchotements trahissaient l'enthousiasme de l'assemblée. Ce n'était pas qu'une tour.

— Et ce n'est pas tout. Nous autres Babyloniens sommes beaucoup plus altruistes que les mauvaises langues ne se plaisent à le dire. Dès que la preuve sera faite que nos appareils fonctionnent et améliorent les conditions de vie au sein de notre pays, nous offrirons notre technologie aux États qui en feront la demande...

Même Soler, qui observait la présentation depuis l'arrière-scène, dut mettre son cynisme de côté un instant pour réfléchir à la faisabilité d'un tel fantasme. Si la moitié de ce que Turan promettait s'avérait réalisable, la face du monde s'en verrait transformée, et pas seulement à coups de *buzzwords* tendance et de plans de communication. Non, ce qui était vendu sur cette tribune était la promesse d'un avenir meilleur, une véritable lueur au milieu des ténèbres d'un futur incertain. Restait toutefois à savoir pourquoi des terroristes mettaient autant d'énergie à saboter les efforts de la Marduk.

Une journaliste leva alors la main, tirant Soler de ses pensées. Les sourcils froncés, la présentatrice semblait déjà prête à remettre à leur place les éléments perturbateurs.

— Monsieur Turan répondra à toutes les questions une fois la présentation term...

— Allons, l'interrompit-il, prenons le temps de balayer les interrogations qui planent. Allez-y, madame.

La femme aux cheveux courts et grisonnants se leva pour prendre la parole, s'éclaircissant la voix pour s'assurer qu'elle porte jusqu'à la scène.

— Maria Trench de l'AFP. Quand vous dites « aux États qui en feront la demande », j'imagine que vous n'offrez pas de bâtir des tours d'une telle magnitude gratuitement.

Turan sourit, nullement dérouté par le caractère abrupt de la question.

— Non, en effet. Mais nous croyons que nos tarifs seront accessibles, raisonnables. Chaque année, la mitigation des dégâts causés par les changements climatiques occupe une partie de plus en plus importante dans le budget des gouvernements. Je pense ici aux coûts en santé, en relocalisation, et bien sûr en capture carbone : une technologie qui jusqu'à maintenant ne semble pas porter ses fruits. À long terme, nous croyons que l'utilisation de solutions similaires à Babel représentera même une économie pour les contribuables.

Un peu facile comme réponse, pensa Clément. À entendre Turan, profiter de la panique des États frappés de plein fouet par la crise climatique était un business comme un autre. Une façon de plus d'obtenir la soumission des politiques et de redéfinir les règles du jeu à leur avantage. Justement, la journaliste n'avait pas fini d'en découdre. Elle se relança à l'assaut.

— Si, disons, les pays fortunés disposent de moyens pour vous acheter cette technologie, qu'en est-il des pays en développement qui continuent de se désertifier, qui se vident de leurs habitants, mais qui manquent de

moyens pour endiguer la crise... ? Vous allez acheter leurs hectares au rabais comme vous l'avez fait pour construire cette ville ?

— Miss Trench, votre imagination est indéniablement plus impressionnante que votre intégrité journalistique, j'en ai bien peur. Vous savez comme moi que nous n'avons tordu le bras de personne pour faire l'acquisition de ces terres. Nous les avons généreusement achetées à un moment où le marché estimait qu'elles ne valaient pas un clou. Maintenant, si vous me permettez, j'aimerais poursuivre...

D'autres voix l'en empêchèrent. Plus graves, plus fortes, ces voix n'étaient pas celles de journalistes à l'opinion tranchante, mais bien celles d'un groupe d'hommes criant des ordres, s'approchant de la pièce à grands pas. D'un seul coup, trois d'entre eux firent irruption dans la salle de presse. Vêtus d'uniformes paramilitaires à l'effigie de la Marduk, armés de fusil d'assaut, ils se frayèrent un chemin jusqu'à la scène, tandis que tout le monde se taisait, effrayé.

— Veuillez nous suivre, monsieur. Nous évacuons le bâtiment.

— Qu'est-ce que c'est ? Je suis persuadé que cela peut attendre la fin de la... Lâchez-moi !

Trop tard. Le plus baraqué des trois s'était déjà saisi du bras du président, n'écoutant déjà plus ses protestations alors qu'il le traînât hors de la salle de presse. Soler crut entendre le nom d'Hardman dans le brouhaha et le chaos qui suivirent. Absent depuis le début de la journée, le colosse qui s'occupait d'ordinaire de la sécurité de Turan était probablement avec Evrard. Et pour qu'on interrompe une annonce de cette importance, il ne s'agissait évidemment pas d'un quelconque exercice. Quelque chose de grave était sur le point de se produire.

Malgré toutes ses protestations, Turan fut rapidement inaudible alors qu'on l'emmena, tandis que l'un des membres de la sécurité demeura à

l'arrière pour s'adresser à l'assemblée.

— Maintenant, j'ai besoin que vous restiez tous calmes, dit-il en levant la voix. Localisez la sortie la plus proche et partez sans faire de vague, sans panique. Allez !

Pendant ce temps, Soler avait jailli de l'arrière-scène pour trouver Clément et Sophie au plus vite.

— Faites ce qu'il dit, je vais suivre Turan, dit-il.

Malette acquiesça, comprenant que la sécurité du milliardaire était primordiale. Au pas de course, Soler jaillit hors de la salle de conférence, se détachant de la foule qui reflétait, débouchant sur la même salle de réception dans laquelle il s'était enfilé plusieurs verres. Et Turan était tout au fond, forcé de s'engager dans l'ascenseur sous les poussées de son personnel.

Alors que Soler se rua en direction de Turan, l'une des fenêtres du grand mur de verre éclata en morceaux, brisée par un petit objet qui roula au sol. Il ne fallut qu'un coup d'œil pour que Soler reconnaisse le type exact de grenade qui se trouvait devant lui. D'autres suivirent, visiblement projetées depuis plusieurs étages en dessous, non pas à la main, mais à l'aide de lance-grenades. Certaines roulèrent même jusque dans la salle de conférence.

Ces projectiles emplirent les cœurs des invités d'effroi et de stupeur. Partout, la panique gagna la foule qui se bousculait, hurlait, se battait par endroits pour fuir au plus vite la salle.

D'instinct, Soler donna un coup de pied sur le plus rapproché des projectiles avant de courir à toutes jambes, faisant de son mieux pour garder son sang-froid, oubliant Sophie, oubliant Clément, courant seulement pour sauver sa peau, au milieu de la cohue et des cris. Il ne pourrait pas échapper à la détonation, sachant pertinemment que le rayon d'explosion de toutes

ces grenades balayerait toute la pièce, aussi immense soit-elle. Il devait se préparer aux explosions, trouver un couvert au plus vite...

BANG ! Un énorme fracas. Des ondes de chaleur, devant, derrière. Des souffles violents, à gauche, à droite.

Soler eut à peine le temps de se sentir projeté contre le mur qu'il perdit tout repère.

Aurait-il seulement la chance de rouvrir les yeux ?

OceanofPDF.com

X

QUELQUES SEMAINES PLUS TÔT,
CENTRE-VILLE, MONTRÉAL, QUÉBEC

Les célébrations de Noël battaient déjà leur plein. Pourtant, le dernier mois de l'année venait tout juste de s'amorcer. Le bureau central du service de renseignement avait réservé une salle assez spacieuse pour recevoir les quelques certaines d'employés qui y travaillaient. Chic sans excès, consommations raisonnables et musique sans audace ; travailler aux frais des contribuables imposait un effort de simplicité pour éviter le scandale. Rien n'était plus vulgaire qu'une bande de fonctionnaires gaspillant l'argent des impôts dans un party opulent.

Comme toutes les années depuis son départ de l'organisation, Soler venait surtout y faire acte de présence ; les rares relations qu'il entretenait avec ses anciens collègues étant demeurées parfaitement professionnelles, malgré la distance qui s'était creusée entre eux. À vrai dire, il ne regrettait pas son choix. Il avait vu l'action de suffisamment près et trop souvent pour savoir qu'il préférerait de loin le confort de sa salle de classe climatisée et dépourvue de risques mortels.

Or, contrairement à ses précédentes apparitions, quelque chose d'exceptionnel l'avait convaincu de rester plus longtemps, de ne pas s'éclipser à la première occasion. Le carton d'invitation qu'il avait reçu à l'académie lui était parvenu directement du bureau de Landry, à la demande personnelle de la directrice. Et l'instructeur était assez intelligent pour savoir qu'on ne refusait rien à la grande patronne. Pas que ses années sous son commandement n'eurent été déplaisantes, mais l'habitude de lui obéir était difficile à désapprendre.

Déjà ennuyé par le buffet fade et les navrantes décorations de Noël qui tentaient d'égayer l'endroit, Soler s'était décidé à trouver Landry. Jusqu'ici,

elle ne s'était contentée que d'un malhabile geste de la main en guise de salutation, au loin. S'il avait réussi à l'entraîner à l'écart de la foule quelques instants, la directrice avait insisté sur le fait qu'elle viendrait le voir plus tard pour discuter seul à seul.

Ils s'étaient retrouvés près de deux heures suivant cet échange, au moment où la soirée touchait à sa fin. D'un rire gras, Landry termina une énième conversation avec les derniers occupants de la salle, puis s'approcha de la table à laquelle on pouvait trouver Soler depuis un moment. Avec ses escarpins et ses longues jambes à peine couvertes d'une jupe, la grande dame aux cheveux blonds semblait invulnérable aux assauts du temps, malgré sa quarantaine déjà bien entamée.

— Vous vous amusez ? entama-t-elle, le ton imbibé de sarcasme.

— Oh, follement.

Elle étouffa un rire entre deux gorgées de punch avant de prendre place sur la chaise située juste aux côtés de l'ex-agent.

— Je me suis toujours demandé pourquoi vous continuiez de venir, presque quatre ans après votre départ... Vous avez toujours eu l'air de vous faire royalement chier dans ce genre d'événement, même quand vous étiez en service.

— C'est donc pour ça que vous m'avez invité ? Pour me torturer ? Charmant...

— Je vous ai invité parce que vous ne me refusez jamais rien. Et si vous avez poireauté quatre heures en endurant cette musique atroce et le buffet froid, c'en est bien la preuve.

Soler soupira, un brin désarçonné par les talents d'observation toujours affûtés de son ex-patronne. Il se ressaisit toutefois vite, maintenant qu'il la voyait venir à des kilomètres à la ronde : elle cherchait à lui faire reprendre du service.

— Je sais ce que vous avez en tête et la réponse est non. Et ce n'est pas la peine d'insister.

— Voyons, je n'ai encore rien demandé ! se défendit-elle.

Sa réponse avait été lancée sur un ton de défi exempt de regret. Elle appréciait d'avance le challenge que lui offriraient les résistances de Soler.

— Vous avez su pour Thivierge et Boyer ? enchaîna-t-elle à brûle-pourpoint.

— Entre les branches, oui. Tragique.

Un simple courriel expliquant leur disparition. Avec toute la froideur qui faisait la réputation de l'organisme gouvernemental.

— Boyer avait fait votre classe, n'est-ce pas ? demanda Landry.

Soler acquiesça. Évidemment que oui. Elle s'était avérée être l'une des plus brillantes recrues de l'académie et avait même eu le temps d'effectuer un court mandat au JTF2 avant de rejoindre le NOV-4.

— Si vous comptiez me ramener dans vos équipes de terrain par les sentiments, je vous conseille tout de suite de trouver une autre carte à jouer.

Landry déposa son verre sur la table et s'approcha plus près, balayant du regard les alentours pour assurer qu'ils étaient bien seuls, loin de toutes oreilles indiscrètes. L'information qu'elle s'apprêtait à lui révéler était des plus confidentielles.

— Un satellite s'est écrasé quelque part dans la brousse, dans le Nord. On a reçu un avertissement à l'avance pour le recouvrer, au départ anonyme. Thivierge et Boyer devaient s'y rendre avant que la moindre organisation mal intentionnée ne puisse mettre la main dessus, mais ils sont tombés dans un guet-apens. Ça ne devait être qu'une opération de routine, on ne savait même pas quel genre de matériel et d'information on trouverait dans ce truc.

— Horrible, dit Soler avant de prendre une longue pause pour se remémorer ses collègues. C'est... le même satellite que Radiant se vante d'avoir détourné ?

Elle hocha la tête.

— Avant qu'on perde son signal, Boyer a réussi à nous transmettre les données de vol du satellite. Et tout semble indiquer qu'il provient d'une base de lancement près de Babylone.

Soler semblait soudain plus intéressé. Il savait qu'elle gardait les informations les plus cruciales pour la fin.

— Je sais à quel point vous êtes capable de me faire languir longtemps. Sautez directement à la partie qui me concerne, je vous en prie.

— D'accord. Il n'y a qu'une entreprise assez fortunée dans cette partie du monde pour se payer ce genre de jouet. Et son lancement coïncide étrangement avec les progrès monstres observés sur le projet Babel, que nos analystes surveillent de près malgré le secret dont l'entreprise enveloppe ses opérations. D'ordinaire, la Marduk n'aime pas trop se cacher. Elle est beaucoup plus encline à se gonfler la poitrine et à montrer aux gouvernements qu'elle les tient par le bas du paquet... En gros, j'ai besoin de quelqu'un pour infiltrer la Marduk et pour savoir ce qui se cache réellement derrière tout ce brouillard. Pourquoi a-t-on tué deux de nos agents pour nous empêcher de consulter les données du satellite ? Pourquoi Radiant en a-t-il autant après la Marduk ? Et que vient faire le projet Babel dans toute cette histoire ? C'est ce que je veux savoir.

Landry s'arrêta, donnant un moment à Soler pour intégrer le flot d'informations offert par le *briefing*. N'importe quel agent aurait sauté sur ce genre d'opportunité pour faire avancer sa carrière, mais celui-ci était usé, désabusé même. Il savait trop bien ce que ce genre de mission entraînait comme risques. Il ne mordrait pas à l'hameçon si facilement.

— Wow, c'est tout un *pitch*, dit-il calmement. Si seulement j'avais envie de risquer ma vie pour faire de l'espionnage industriel, vous m'auriez convaincu tout de suite.

Elle tapota sur le côté de son verre. L'attitude de l'instructeur commençait à l'agacer. Il était évident qu'il était la personne tout indiquée pour le job. Jusqu'à quel point voulait-il que Landry le supplie ?

— Écoutez, nous savons tous les deux que ce n'est pas pour vos prouesses au stand de tir que je vous demande de revenir. J'ai besoin de quelqu'un de fiable, de discret et assez d'équerre pour ne pas brûler les deux, trois ponts que notre pays a bâtis avec les Babyloniens. Si nous avons besoin de crisser une bombe sur le chantier de cette tour, je ne serais pas en train de vous parler.

Soler pouffa. Ses performances étaient loin d'être celles d'un tireur d'élite. Il s'était même attiré les railleries de plusieurs de ses collègues mieux entraînés, lui qui n'avait passé que quelques années dans l'armée avant d'opter pour le renseignement. Une époque qui lui paraissait si lointaine déjà.

— J'imagine que vous avez prévu une couverture béton à me présenter comme cerise sur le *sundae* ?

— La Marduk n'a pas digéré la manière dont Radiant l'a *hackée*. Elle s'est récemment débarrassée de la firme qui s'occupait de leur sécurité, autant informatique que physique. Ils vont s'assurer que ça ne se reproduise pas avec leurs ressources internes, mais ils cherchent toujours un nouveau partenaire en sécurité pour leur projet le plus pressant.

— Babel.

— Exact.

— Et à qui allez-vous tordre le bras pour faire partie de ce projet de débiles ?

— La division française de Murakami-Sato. Nous avons accepté de camoufler les quelques raccourcis légaux qu'ils ont pris ici en échange de leur « collaboration ». Vous seriez leur représentant à Babylone, tout ce qu'il y a de plus officiel.

— Je serais seul ?

— Vous auriez quelqu'un pour vous assister pour ce qui touche le côté technique. Un ingénieur, idéalement de l'externe, mais que nous pouvons contrôler. J'ai quelqu'un en tête, un gars à qui nous avons déjà confié un petit mandat par le passé. Il ferait l'affaire.

Soler prit un instant pour réfléchir. D'un côté, l'idée de découvrir ce qui était arrivé à ses collègues, voire de peut-être même les venger le tracassait. Suivre toute cette troublante lutte de pouvoirs entre Babylone et Radiant à distance, sans capacité d'en changer le cours, avait quelque chose de légèrement frustrant. S'il s'engageait, s'il acceptait la mission, peut-être pourrait-il faire une différence ? Mais encore une fois, malgré tous les arguments que Landry pouvait dénicher pour tenter de faire chavirer son cœur, Soler n'était tout simplement pas prêt à sauter dans le vide.

— C'est presque tentant tout ça. Et si vous me permettez de parler franchement, je trouve même ça *cute* que vous déployiez tous ces efforts pour me ramener. Seulement, je peux pas abandonner mon poste comme ça à l'académie. Mon cours est populaire et...

— Ah oui, « Étude des relations interdiplomatiques avancées », c'est bien ça ? J'ai peine à croire que ce soit si populaire que ça. Et puis de toute manière, j'ai déjà eu l'occasion de parler à votre supérieur. Il vous a même trouvé un remplaçant qui sera en poste dès le retour des Fêtes. Ce qui vous donnera amplement le temps de conclure je ne sais quel chapitre de matière soporifique encore. Allez, vous n'avez qu'à dire oui.

Un simple hochement de tête suffit à communiquer ce que Landry savait déjà : elle avait fini par l'avoir. Une mission d'une telle importance ne pouvait pas être refusée aussi simplement, surtout dans le contexte actuel. La Marduk était vue comme une pionnière des nouvelles technologies et la pression de plus en plus forte qu'elle exerçait sur les politiques bousculait l'ordre mondial. Hors de question de la laisser faire impunément.

Satisfaite d'enfin pouvoir compter sur Soler, la directrice du NOV-4 se leva de son siège avant de terminer son verre d'une dernière gorgée.

— Prenez ces quelques semaines pour travailler votre accent international, voulez-vous ? Je ne veux pas d'un représentant parisien qui se pointe avec une ceinture fléchée et qui chante du Félix Leclerc à tout vent.

— Vous avez remarqué ?

Il la regarda s'éloigner, retourner auprès des derniers fêtards tandis que l'instructeur resta seul à sa table, plongé dans ses pensées. Il ne regrettait pas encore sa réponse, ce qui était d'ordinaire bon signe lorsque venait le temps de prendre d'importantes décisions. Et puis Landry avait raison. Il n'y avait aucune raison pour que cette mission dégénère en violences s'il jouait ses cartes correctement...

XI

Le bourdonnement et les sifflements aigus qui traversaient le crâne de Soler ne laissaient place à aucun autre son ni aucun autre stimulus. C'était le noir complet.

Soler tentait de trouver la force d'ouvrir les yeux, sans trop de succès. Le peu d'images qui filtrait à travers ses paupières à moitié relevées était composé d'épaisses fumées sombres qui tourbillonnaient dans la salle de réception, s'échappant par les ouvertures béantes formées par l'éclatement des fenêtres. Alors que ses sens lui revenaient peu à peu, il sentit un poids énorme pousser sur sa poitrine : un pan de mur entier s'était écrasé sur lui.

L'acouphène qui lui vrillait les tympans laissa graduellement place aux cris de détresse, aux sirènes, au milieu des trombes d'eau jetées par les gicleurs automatiques qui s'efforçaient tant bien que mal de maîtriser le brasier.

Parmi le flot de silhouettes qui se ruaient en panique vers les sorties, l'une d'entre elles brillait tel un phare dans la nuit. Sophie Malette.

— Soler ! s'écria-t-elle.

Désarçonnée mais visiblement en meilleure forme que lui, la diplomate s'approcha du mur en ruine pour examiner dans quel état il se trouvait.

— Vous arrivez à respirer ?

— Disons que ça a déjà été plus facile...

Même à moitié écrasé, il toussa à plusieurs reprises, soulevant un nuage de poussière à chaque occasion.

— Ne bougez pas, on va vous tirer de là.

S'il avait été moins étourdi, Soler aurait sans doute tenu à souligner d'un trait d'ironie les maigres chances qu'il avait de se mouvoir dans cette position. Or, il n'en était pas là ; il ignorait s'il arriverait à rester conscient dans la prochaine minute.

— Il... Il y a une poutre de bois en dessous de tout ça, dit-il faiblement. Si vous pouviez l'écarter...

— Très bien, dit-elle pour l'arrêter. Maintenant, gardez vos forces, ne dites plus rien, voulez-vous ?

Malette déblaya de ses bras nus le plâtre morcelé à la recherche de la poutre en question. Elle mit finalement la main sur la source de son mal. Ayant d'abord servi de soutien aux balcons au-dessus d'eux, la pièce de bois était massive. Nonobstant ses chances de la faire bouger, la diplomate tenta tout de même d'agripper la poutre à deux mains puis de tirer dessus de toutes ses forces.

Non loin de là, Clément titubait à contre-courant dans l'assemblée. L'air visiblement perdu, il reconnut Malette penchée au-dessus du tas de gravats juste avant de croiser le regard de Soler. Il mit quelques instants à le reconnaître tant son collègue hébété semblait maquillé, le visage et la chevelure couverts de plâtre.

— C'est... C'est lui ?

Malette se retourna aussitôt en direction de la voix de l'ingénieur sans relâcher son emprise sur la poutre.

— Oui, dépêchez-vous de venir me donner un coup de main !

Ressaisi par le ton impérieux de la diplomate, Clément se rua auprès du tas de décombres pour se planter face à Sophie. Après s'être concertés du regard, ils soulevèrent l'énorme morceau de bois enseveli sous les gravats, devant y mettre toute leur volonté pour arriver à le faire bouger de quelques centimètres à peine. Soler poussa un cri de douleur, lorsqu'il sentit le poids de la poutre se déplacer sur son corps sans jamais le libérer pour autant.

— Tenez bon, dit la diplomate. Nous y sommes presque.

Ils prirent un moment pour souffler puis tentèrent un autre essai, avec cette fois davantage d'ardeur. Il leur fallut un effort colossal, accompagné

de hurlements de toutes sortes, pour arriver à écarter ne serait-ce que d'un pas l'immense fardeau. Juste assez pour que Soler rampe de côté et ne soit pas écrasé par l'inévitable chute de la poutre qui leur glisserait incessamment des doigts. L'agent avait ressenti un soulagement immense dès que le poids avait été soulevé de sa poitrine.

Tandis que Sophie l'aida à se remettre sur pied, Soler se cramponna un instant à Clément pour retrouver l'équilibre. Il était mal en point, mais avait suffisamment été blessé dans sa vie pour savoir qu'il s'en sortirait. Presque sûr d'avoir quelques côtes cassées, il lui était difficile d'estimer avec certitude combien de temps il devrait passer sur le carreau après une telle épreuve. La décharge d'adrénaline qui coulait dans ses veines masquait en partie la douleur. Assez pour soumettre son corps à plusieurs minutes d'effort soutenu. Une liberté de mouvement dont il devrait tôt ou tard payer les frais.

Le grondement de plusieurs moteurs parvint à leurs oreilles à travers les glapissements stridents des sirènes. Pour mieux entendre, ils durent s'éloigner des cris de la foule. Ils s'approchèrent des fenêtres fracassées, depuis lesquelles ils s'aperçurent rapidement de ce qui se déroulait au sol.

Soler déglutit, anxieux, tandis que Varin reculait vivement, repris par son vertige.

— On a de la visite... commenta l'agent.

Tout en bas de l'hôtel freinèrent brutalement plusieurs *humvees*, desquels sortirent une dizaine d'individus armés jusqu'aux dents, en treillis et équipement tactique de combat. Soler avait déjà remarqué le type de fusil d'assaut qu'ils portaient sur eux, en plus des quelques lance-roquettes dont ils venaient également déverser la fureur sur la façade du bâtiment. Récentes, visiblement en bon état, ces armes n'avaient rien des AK-47 vétustes des guérillas traditionnelles. Leur pouvoir d'arrêt, leur cadence de

tir, enfin tout ce qui constituait leur puissance de feu compenserait assurément le manque d'entraînement ou autres lacunes techniques de leurs porteurs. Aussi bien formé soit-il, le personnel de la Marduk ne pourrait rien contre ce genre d'escouade aussi lourdement armée.

Vite, Soler questionna Sophie devant un Varin dépassé, muet.

— Où est Turan ? Il faut qu'on le sorte d'ici.

— Il avait une longueur d'avance sur vous, non ? Il est probablement déjà en sécurité.

— Pas s'il croise le comité d'accueil qui l'attend en bas, il faut qu'on le trouve.

— Vous êtes un grand malade, c'est pas possible... Commençons par vous sortir, vous, pour commencer... Soler, vous venez probablement de subir une commotion cérébrale et vous avez peut-être une dizaine d'os en miettes. Vous devez voir un médecin de toute urgence.

— Ils le tueront s'ils lui mettent le grappin dessus. Nous avons besoin de lui vivant.

Malette sourcilla, tandis que Clément regardait les agents de sécurité terminer d'évacuer des blessés dans la cage d'escalier, probablement pour les barricader dans un endroit plus sécurisé.

La diplomate eut une idée.

— Le flingue que vous avez pris sur votre assaillant, où est-il ?

— Dans... ma chambre, répondit Soler. Le coffret de sécurité. Mais c'est inutile... Contre ce genre d'arme longue, on n'a que la fuite comme option.

— Ce sera toujours mieux que rien, dit Clément en se retournant vers eux. Occupez-vous de trouver Turan, je vais aller chercher le pistolet.

— Je viens avec vous, décida Malette.

D'abord désireux de refréner l'élan d'initiative de Varin, Soler n'en fit rien. L'heure n'était plus aux tergiversations, leur temps était compté ; si, comme il le croyait, ces terroristes étaient bel et bien associés à Radiant d'une manière ou d'une autre, leur sinistre réputation planait comme une menace : ils n'hésiteraient pas à refroidir quiconque se mettrait sur leur passage.

— 2-0-1-5, s'écria Soler entre deux coups de sirène

— Quoi ? lui lança Varin, les yeux ronds de stupeur.

— Le code du coffret. 2015.

Clément sourcilla.

— Votre année de naissance ?

— Très drôle. Dépêche-toi.

Alors que l'ingénieur s'élançait vers l'escalier de secours, il sentit la main de son collègue se poser sur son épaule pour l'arrêter.

— S'il te plaît, sois prudent.

Clément hocha la tête, puis s'élança.

— Vous aussi, Soler, ajouta Sophie avant d'emboîter le pas du jeune homme.

Priant pour qu'il ne soit pas hors d'usage, Soler tituba jusqu'à l'ascenseur, martelant le bouton d'appel jusqu'à ce qu'il s'éclaire. Lorsqu'il entendit le mécanisme se mettre en marche, il remercia Dieu ou une quelconque entité là-haut, soulagé, heureux même que le système d'arrêt d'urgence ait fait défaut à la suite des explosions répétées. Se coltiner dix étages d'escaliers dans cet état lui aurait demandé un effort surhumain.

L'agent pénétra dans la cabine dès que les portes s'ouvrirent, croyant percevoir un grincement métallique au moment où son poids se transféra à l'intérieur. Ce devait être son imagination.

Il hésita avant d'appuyer sur le panneau. Après quelques instants de doute, il estima que les assassins auraient déjà pris le contrôle du hall de l'hôtel au moment où il l'atteindrait. Il opta donc plutôt pour le premier étage.

Les quelques secondes qui le séparaient de sa destination parurent durer une éternité. Soler dut lutter pour rester en contrôle de ses moyens tandis qu'il découvrait de nouvelles régions de son corps, toutes capables de ressentir la douleur. Il devait rester en mouvement. Combattre l'inertie, penser à autre chose.

Les portes de la cabine s'ouvrirent enfin sur le couloir des chambres du premier étage. L'agent du NOV-4 se souvenait l'avoir emprunté, dans un état d'ivresse plus ou moins avancé. Il savait toutefois que l'embranchement devant lui menait au balcon qui surplombait le hall, soit l'endroit idéal pour obtenir un aperçu de la situation. Soler s'engouffra dans le long passage, voyant déjà la lumière abondante issue des fenêtres du hall. À mesure qu'il approchait des garde-corps du balcon, il ralentit le pas, se courba enfin. Il entendit une voix s'élever dans un mélange d'anglais et d'arabe depuis le rez-de-chaussée.

— *Restez ici, l'équipe B est en chemin pour bloquer les autres sorties. Je vous appelle dès que je suis en haut. On a très peu de temps.*

Probablement ce terroriste se dirigeait-il vers la salle de conférence pour constater ou non le décès de Turan. Soler ne comptait pas leur donner cette chance. S'accroupissant derrière la rambarde dans un petit grognement de douleur, Soler s'avança le long des barreaux, faisant de son mieux pour taire le son de ses pas. Puis, lorsqu'il jugea qu'il était assez bien caché, il se risqua à passer la tête au-dessus du garde-corps.

Il compta quatre gaillards, tous munis d'oreillettes, de vestes tactiques en kevlar et surtout de fusils d'assaut. Pas de cadavre ou d'effusion de sang

au sol. Sans doute avaient-ils eu quelques scrupules à éliminer le personnel de l'accueil. L'homme duquel semblait provenir l'ordre de tout à l'heure attendait près des ascenseurs, accompagné de deux autres soldats. Loin de vouloir s'éterniser là, Soler se détacha de la rambarde et bondit à croupetons hors de vue. Une question demeurait : où diable était Turan ?

L'agent se souvint alors du stationnement souterrain de l'hôtel, dans lequel Nadir l'y attendait parfois au matin. Il y avait fort à parier qu'une voiture de la Marduk y était garée, et que les gardes du corps y verraient là l'option la plus rapide de sortir le milliardaire de là. Du moins, c'était son meilleur calcul. Il fallait aussi parier que c'était là que s'élancerait la fameuse « équipe B » dont leur officier ou leur chef venait de faire mention.

Soler rebroussa chemin jusqu'à croiser l'escalier de secours. Il descendit doucement, avec le désir une fois de plus d'étouffer le son de chacun de ses pas ; hélas, la cage d'escalier en métal menaçait d'en propager l'écho sur plusieurs étages.

Le stationnement était situé à deux étages sous le rez-de-chaussée, juste en dessous du niveau réservé à la buanderie et aux machines. Comme l'endroit était rempli de toutes parts, avec notamment de nombreuses fourgonnettes à l'effigie des grands réseaux de nouvelles présents pour la conférence, le champ de vision de Soler était limité. Il s'y faufila, glissant dans l'espace étroit entre deux voitures, s'avançant à couvert le long d'une rangée de voitures. Pour l'instant, il avait toutes les raisons de croire qu'il était seul ; les autres victimes de l'attentat s'étaient probablement barricadées dans une salle en attendant l'arrivée des secours.

Puis, un cri. Une plainte de douleur qui dura juste assez longtemps pour que Soler en détecte la provenance. À mesure qu'il s'approchait de sa source, il vit se dessiner au mur plusieurs ombres entremêlées, agitées de mouvements brusques. Là, tout près, des hommes s'affrontaient dans un

corps à corps brutal. L'agent s'arrêta, tentant d'estimer le danger auquel il s'exposait s'il décidait d'intervenir. Aucun coup de feu n'avait éclaté. Jusqu'à maintenant. Le risque lui semblait donc faible.

Rapidement, Soler s'adossa à une voiture d'où il pourrait voir l'empoignade. Un garde du corps de la Marduk s'effondra au sol, mort, tandis qu'un autre essayait tant bien que mal de désarmer un des terroristes aux côtés duquel un camarade achevait de se vider de son sang, la gorge trouée.

Pas une seconde à perdre. Soler jaillit hors de son couvert, chargeant sur la quinzaine de mètres qui le séparait des deux hommes. Dès qu'il vit l'agent se ruer sur lui, le terroriste fut animé par l'énergie du désespoir. Il asséna un violent coup de coude à son adversaire avant de reprendre le contrôle de son arme. Le doigt enfoncé sur la détente, il tira à l'aveugle une salve. Quelques balles criblèrent les jambes du garde du corps qui s'effondra dans un cri. Puis, l'homme se releva en chancelant, et brandit le fusil d'assaut sur Soler. Trop tard. Maintenant face à lui, l'agent parvint à faire dévier le canon duquel giclèrent de nouvelles balles perdues dans le stationnement. Il enchaîna d'un croche-pied précédé d'un coup de poing au visage.

Le terroriste chuta. Sonné mais toujours combatif, il roula au sol et tenta de dégager assez d'espace pour tirer une salve mortelle. Soler n'hésita pas une seconde. Il lui envoya son pied en pleine mâchoire. Le coup, plus violent que les précédents, l'assomma net.

Un moment pour souffler et reprendre ses esprits, puis l'agent attrapa les fusils d'assaut et les passa en bandoulière. Il jeta au loin les pistolets, enfin empocha un second chargeur sur le corps du terroriste avant de vérifier le pouls de sa victime pour s'assurer qu'elle vivait toujours. Il espérait l'interroger plus tard, bien qu'il se doutât des informations qu'il en

tirerait, confirmant ce qu'il savait déjà : ces terroristes travaillaient pour Radiant.

Une faible voix plaintive, tout près, attira son attention.

— J... Je...

Le garde du corps gisait près de son collègue décédé. La main tremblotante, il pressait les trous béants le long de sa jambe. Essoufflé, Soler se pencha pour examiner ses blessures. Le sang du blessé s'écoulait abondamment, ruisselant sur le béton neuf et luisant du stationnement. L'agent retira son veston clair et le déchira du mieux qu'il put pour en faire un garrot.

— D'accord, je vais avoir besoin que vous vous concentriez un peu. Dites-moi où est Turan.

— Il est... Il est parti devant.

Le garde du corps pointa du doigt les grandes portes de garage tout au fond du stationnement. Devant l'une d'entre elles, Soler put distinguer la longue limousine noire de la compagnie dans laquelle Turan avait l'habitude de se déplacer.

— Tenez bon, dit-il avant d'abandonner l'homme à son sort en laissant à ses côtés l'une des armes qu'il avait recueillies.

Un fusil d'assaut aux poings, Soler se rua dans la direction indiquée, avançant aussi rapidement que son corps blessé l'autorisait. Un nouveau coup de feu, sorti de nulle part, fila juste à ses côtés avant de percuter une colonne de béton quelques mètres plus loin. Soler choisit d'ignorer la menace et poursuivit son chemin en zigzag, en quête d'un couvert. En pleine course, il tourna rapidement la tête pour voir que deux autres terroristes venaient de faire leur entrée dans le stationnement, se ruant de couvert en couvert dans sa direction. Soler leur envoya une longue rafale

pour leur faire baisser la tête, puis il reprit sa course à croupetons, bondissant de voiture en voiture.

Devant lui, la voiture de Turan devint de plus en plus visible. Soler aperçut alors une silhouette tenter d'y pénétrer. C'était lui. Turan ! Le complet en sang, en lambeaux.

Aussitôt, l'agent se jeta derrière une colonne de béton, dressée à peut-être vingt mètres du véhicule.

— À couvert ! hurla Soler tandis que les balles sifflaient de plus belle.

Le président sembla reconnaître la voix du représentant de la Murakami-Sato malgré le crépitement sourd des armes automatiques. Obéissant, il se jeta derrière la voiture sans se poser de questions. Soler s'arrêta, la tête baissée en quête d'une autre protection pour rejoindre Turan sans y laisser sa peau.

— Ça va, rien de cassé ? Vous êtes blessé ? cria Soler, haletant, cherchant son souffle pour prononcer chaque mot.

— Non, mais... Je ne crois pas qu'ils comptent abandonner de sitôt.

— Je pensais que vous dépensiez une fortune pour votre sécurité. Hardman est pas avec vous ?

— Hardman était... Evrard avait besoin de... enfin... voulez-vous bien tuer ces gens, pour l'amour du ciel ?

Tout à coup, une rafale vint s'abattre très près ; elle ricocha contre la carrosserie blindée de la limousine. Soler s'écarta alors de la colonne, tira à l'aveuglette quelques coups qui ne firent rien pour stopper la progression des assaillants, qui semblaient avoir reçu des renforts. À bien écouter tous ces coups de feu, Soler devina qu'ils devaient maintenant être quatre, voire cinq ou six. Plus ils attendaient, plus leurs ennemis avanceraient sur eux. Alors, leurs tirs gagneraient en précision. Un instant, l'agent pensa faire diversion en tentant d'atteindre un autre véhicule, mais la distance était trop

grande ; il était cloué là, derrière la colonne de béton, à seulement quelques mètres de Turan. Hélas, le président demeurait inatteignable.

— Au moins, j’aurai eu une vie bien remplie, philosophait le président d’un air résigné.

Soler sentait qu’il devait tenter quelque chose, sans quoi ils étaient perdus. D’une main tremblante, il rechargea son arme. Puis, dans un rugissement terrible, il bondit hors de son couvert. Le fusil d’assaut à la hanche, il tira rafale sur rafale, tandis qu’il multipliait les pas latéraux jusqu’au véhicule derrière le coffre duquel il s’écrasa au sol, aux côtés de Turan. Quelques balles sifflèrent à ses oreilles, mais sans plus. Manifestement, son audace avait médusé ses ennemis. Mieux, une balle perdue avait touché et neutralisé un terroriste qui s’était dangereusement approché et exposé.

Une fois l’effet de surprise passée, ses adversaires se ressaisirent vite. D’autant qu’ils avaient compris qu’ils n’avaient affaire qu’à un seul ennemi. Sous un tir nourri de couverture, crépitant tout autour de Soler et Turan, frappant la voiture, arrachant le béton, deux terroristes foncèrent sur leur position.

Soler réalisa avec douleur que, dans sa précipitation, il n’avait pris qu’un chargeur. Vite, il l’empoigna pour regarder à l’intérieur. Plus que quelques coups. Dérouté, il hurla de rage et de désespoir.

Il osa regarder de l’autre côté du véhicule. Là, à peut-être trente mètres, deux terroristes, protégés par leur veste de kevlar, fonçaient le long du mur. Comment arriverait-il à les sortir de ce mauvais pas ? En désespoir de cause, Soler se coucha sous le véhicule pour faire feu à deux reprises avant d’entendre le funeste son qu’il redoutait tant. *Clic*.

Il venait d’épuiser sa dernière balle.

Par chance, son tir avait atteint la jambe d'un des hommes. L'autre s'était écrasé à genoux, en alerte. Hurlant, titubant tout en gardant l'équilibre, le blessé continuait son inexorable avancée. Il était maintenant plus qu'à quelques pas de sa cible. Derrière, son camarade s'était redressé, bondissant en avant à son tour.

Et soudain, le temps sembla ralentir. Alors que tout espoir était perdu, un tir traversa le crâne du terroriste, dans une effusion de sang qui éclaboussa le flanc de la limousine de Turan. L'homme s'effondra au sol, raide mort. Puis, ce fut au tour de son camarade de tomber, criblé de balles.

À quelques dizaines de mètres de là, Clément tremblait affreusement, encadré dans une porte du stationnement, les doigts crispés sur son pistolet. Malette observait la scène, tout près, tandis que la porte recrachait Hardman et d'autres hommes de la Marduk se jetant dans le stationnement en ouvrant le feu.

Ils furent bientôt une dizaine d'hommes à s'installer, à gauche, à droite, sous les ordres criés de Hardman. Chaque recoin du stationnement était balayé, menacé. Tous s'assuraient de sécuriser le président avant de s'occuper des blessés, alors que là-bas, les derniers terroristes fuyaient et vidaient les lieux.

Hardman se pencha sur Turan, l'aida à se relever de sa poigne puissante.

— Monsieur Turan, rassurez-vous, l'endroit est sauf. Nous venons de chasser les terroristes de l'hôtel.

Époussetant son veston parsemé de plâtre, le président pensait déjà à sa vengeance.

— Faites-les payer, vous m'entendez ?

— Oui, monsieur. J'envoie des hommes à leur poursuite immédiatement. Ils ne nous échapperont pas.

Soler souffla. Maintenant que tout danger était écarté, l'adrénaline tomba, la douleur l'envahit, l'épuisement également. Lentement, il sentit ses paupières se fermer, tandis que Clément et Sophie se jetaient sur lui et l'entouraient de questions.

Tout s'était passé si vite.

OceanofPDF.com

XII

Difficile de penser qu'un seul événement puisse changer le visage d'une ville tout entière en l'espace de quelques jours à peine. L'attentat du Gilgamesh avait fait les manchettes partout sur la planète, au point d'occulter l'annonce de la nouvelle technologie de Babel, si prometteuse soit-elle, au profit d'une publicité gratuite pour Radiant et leurs sbires. Encore une fois, leurs motifs demeuraient nébuleux, d'autant que cette attaque semblait en rupture avec leurs racines écoterroristes.

Néanmoins, il n'en fallut pas moins pour que la Marduk fasse rapidement appel à d'autres firmes de sécurité en toute urgence. Le type de firme qui se spécialisait davantage dans les armoires à glace et le kevlar plutôt que dans l'ingénierie. Et il suffisait d'une petite visite dans le quartier des affaires de la ville pour y constater la multiplication des points de contrôle, avec en prime l'ajout de drones optiques qui patrouillaient désormais les hauteurs de la cité-État. Plus les jours passaient, plus Babylone ressemblait à une zone militarisée plutôt qu'à l'oasis de paix et de stabilité qu'elle prétendait être.

Confiné à l'infirmerie du C7 depuis le soir l'attentat, Soler avait reçu toute l'attention médicale qu'il pouvait obtenir dans cette partie du monde. Le visage parsemé de petites entailles rougies et le corps couvert d'ecchymoses, il avait reçu assez d'oxycodone dans les derniers jours pour pouvoir revivre Woodstock en haute définition.

L'équipe médicale qui s'était occupée de son cas à la demande de Turan était confiante : il se rétablirait bien et vite. Il fallut un peu plus de six jours avant que le médecin responsable, Dr Gallant, vienne annoncer à Soler qu'il considérerait lui donner son congé. Quelques tests encore et il pourrait retourner au boulot, certes avec une capacité moindre, mais tout de même il pourrait quitter l'infirmerie. L'esprit légèrement embrouillé à cause des

nombreuses doses d'opioïdes, Soler n'avait presque aucun souvenir des deux visites de Clément, qui était venu essayer de lui parler des avancées de la construction en plus de s'enquérir sur son état. Selon ses dires, des renforts de la Murakami venaient d'arriver depuis Paris pour lui donner un coup de main et commencer l'installation de leurs produits. De quoi occuper tout le monde en attendant que Soler récupère de ses blessures. Il osait espérer que Malette serait également venue à son chevet, n'eût été le risque d'éveiller des soupçons sur les liens qui les unissaient.

Gallant était entré dans la petite chambre immaculée vers midi. Muni de son éternelle tablette vieillot de l'épaisseur d'un presse-papier, le médecin d'âge vénérable afficha un franc sourire en voyant son patient assis et bien réveillé.

— Je vois que votre état s'améliore de jour en jour. Je le vois entre autres à votre teint, c'est très bien.

Après un simple coup d'œil sur Soler, il fixa de nouveau son écran, lequel semblait l'intéresser autant sinon plus que son patient.

— C'est très, très bien, répéta-t-il à lui-même en s'avançant.

Il tira la chaise placée contre le mur et l'approcha du lit avant de s'y asseoir.

— J'ai remarqué à votre arrivée ici les autres cicatrices sur votre corps, dans la poitrine et dans le dos. Pour avoir fait de l'humanitaire dans le passé, j'ai vu beaucoup de blessures par balle dans ma carrière, mais rarement sur des cadres de multinationales...

Soler sourcilla.

— Vous l'avez indiqué dans votre rapport ?

— Non, seulement... j'ai trouvé ça curieux, c'est tout.

— Disons que j'ai le don de me retrouver au mauvais endroit au mauvais moment. Je suis sûr que vous pouvez comprendre ça.

— Je... Absolument, désolé d'avoir abordé la question.

— Y'a pas de mal.

Le docteur détourna le regard et le braqua sur sa tablette électronique, presque gêné de s'être immiscé ainsi dans le détail de la vie privée de son patient.

— Je crois que vous êtes apte à retourner travailler, à condition de vous ménager un peu et de mettre en pause vos imitations de Rambo, bien entendu.

Soler pouffa. Lui le premier espérait ne pas avoir à revivre ce genre de situation d'ici la fin de sa mission.

— Je vous prescris quelque chose pour la douleur, c'est un...

— Plus d'oxycodone, j'imagine ?

— Euh... Exactement oui, à faible dose, fit Gallant d'un air surpris. Je vois que vous êtes un abonné.

Il envoya la prescription d'un simple toucher sur son écran et se leva dans une pénible flexion des genoux. Sur le point de quitter la pièce, il interrompit son mouvement.

— Ah, j'oubliais, une dernière chose...

Plongeant sa main dans la poche de son sarrau, Gallant en retira une petite enveloppe qu'il déposa sur la table de chevet du lit de Soler.

— Je ne sais pas ce que ça contient, poursuivit-il, je sais seulement que ça vient d'en haut.

— Merci.

L'agent du NOV-4 attendit que le médecin quitte la pièce pour décacheter l'enveloppe, faisant glisser son contenu dans sa main. Il y trouva une carte magnétique ainsi qu'une note sur laquelle était inscrite une adresse avec un nom : *Onslow*. Le numéro d'appartement indiquait qu'il s'agissait évidemment de sa résidence de travail à Babylone. Soler sourit

lorsqu'il reconnut la même information qu'avait également réussi à obtenir Malette au terme de son enquête. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne prenne l'initiative de fouiller cet appartement de son propre chef, mais Turan venait de sensiblement lui faciliter la tâche. Chose certaine, le président était sérieux lorsqu'il lui avait demandé d'enquêter sur les origines de la fuite des données. Et il fallait croire que la manière dont on avait attenté à sa vie n'avait rien fait pour apaiser sa volonté de découvrir ce qui s'était passé. Difficile de croire que cet ingénieur ait pu avoir un lien avec Radiant, mais faute d'autres pistes, il fallait explorer celle-ci.

Une fois qu'il eut mis la main sur les quelques vêtements que Varin avait récupérés dans sa suite du Gilgamesh pour lui, Soler se rendit en bas du C7 pour appeler un taxi plutôt que son chauffeur habituel. Si Turan souhaitait qu'il fasse réellement son boulot, il ne tolérerait pas qu'un de ses agents ait les yeux constamment rivés sur lui. D'autant que les ambitions de la Marduk semblaient maintenant plus nobles qu'il ne l'avait d'abord anticipé, il était prêt à se soumettre aux demandes du président.

*

Tel qu'indiqué sur la note, l'appartement d'Onslow était situé au sixième étage d'un bâtiment résidentiel privé, à quelques minutes à peine du centre-ville. Bien que plus modeste que la plupart des endroits auxquels Soler avait été habitué depuis son arrivée ici, l'entrée était tout de même surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre par un agent de sécurité. Soler n'eut qu'à lui montrer sa carte d'accès de la Marduk pour qu'on le laisse accéder aux étages supérieurs. Et ce, sans aucune question indiscrete.

Une fois en haut, il ne lui fallut qu'une minute avant de trouver le numéro de porte de l'ex-employé de la firme, dont la serrure sembla accepter la carte fournie par Turan. Soler pénétra alors dans le salon de l'appartement de fonction, dont les meubles n'occupaient qu'une fraction de l'espace disponible. En effet, la décoration et l'ameublement

extrêmement minimalistes jurèrent avec l'abondance de dorures et d'extravagances tant chères au style de Babylone. Une reproduction artistique sans intérêt apposée au mur et de faux arbres en plastique faisaient office d' uniques ornements dans un logis sobre et froid. Une vision un peu déprimante qui rappelait à Soler que les employés de la firme n'étaient pas traités avec autant de distinction que les collaborateurs étrangers. Ou alors qu'Onslow n'avait aucun intérêt ni talent dans l'art d'égayer son espace personnel.

La sobriété de l'endroit simplifierait grandement les fouilles de Soler, se dit-il au moment d'entrer dans un bureau tout aussi dépouillé que le reste. Le rangement était impeccable. Pas une feuille ne traînait. Seule une fine couche de poussière sur le dessus de la table de verre trahissait l'absence prolongée du locataire.

Quelques manipulations sur l'ordinateur personnel de l'ingénieur lui permirent d'accéder à ses fichiers ainsi qu'à ses courriels liés au réseau de la Marduk. Rien de nouveau sous le soleil, pensa l'agent. Chacun des messages de l'homme avait été épluché par Clément et lui-même bien longtemps avant l'attentat. Même avec ses connaissances techniques plus limitées, Soler put déterminer en fouillant un peu que l'appareil n'avait été trafiqué d'aucune façon et que les fichiers s'y trouvant ressemblaient à peu de choses près à ce qu'il convenait de trouver sur l'ordinateur d'une personne possédant un appartement aussi déprimant.

Il abandonna rapidement sa fouille informatique pour retourner tous les tiroirs du bureau, encore une fois sans trop de succès. Mis à part une collection de stylos-plumes et une dérangeante manie du rangement, Soler ne trouva rien qui pouvait être interprété comme une quelconque trace de son travail passé. Soler croisa les bras, faisant pivoter la chaise rotative sur elle-même jusqu'à en être étourdi. Il devait forcément y avoir quelque

chose de compromettant, quelque part : un calepin, un quelconque appareil ne s'étant jamais connecté au réseau, bref n'importe quoi témoignant de ses doutes quant à la validité de la technologie de Babel au point de trahir son employeur.

L'agent longea même les murs en les cognant comme pour y découvrir un panneau dissimulé. Mais encore une fois, il se buta à l'échec face à sa propre théorie. Si Onslow était revenu ici depuis son congédiement, même pour y passer en coup de vent, rien ne le laissait paraître. Pourtant, la sécurité de la Marduk était à ses trousses, l'appartement avait forcément été surveillé. Non, quelque chose ne collait pas.

Soler passa à la chambre après avoir mis le bureau sens dessus dessous, trouvant assez peu pertinent d'aller tâter les oreillers et de soulever le matelas. Néanmoins, il ne fallait jamais surestimer l'intelligence d'une cible. C'était même là un de ses préceptes personnels enseignés dès le premier jour dans son programme de formation. Et vérification faite, Onslow n'était pas un abruti fini. Si vraiment il avait quelque chose à cacher, il serait difficile de le trouver. À moins qu'il n'y ait rien d'autre que des échanges acrimonieux avec ses supérieurs ? Se pouvait-il que Turan se fût trompé à son sujet ?

L'agent inspecta la commode, passant au peigne fin chaque tiroir, chaque bouquin et chaque paire de chaussettes. Encore rien. Soler soupira, s'asseyant au sol, tête contre le lit, pour tenter de réfléchir un instant. Le constat semblait assez clair : Onslow n'était jamais revenu ici, sans quoi il aurait emporté davantage d'effets personnels. Si lui-même avait eu à fuir le pays sous peine de représailles de la part d'une société aussi puissante que la Marduk, son réflexe aurait été de foncer droit vers l'aéroport ou vers un moyen de transport plus clandestin.

Lorsque Soler ouvrit les yeux, son regard s'attarda sur une petite bande noire, sous le pied de la commode face à lui, qui contrastait avec la clarté du mur. À bien regarder, il s'agissait d'un léger défaut de menuiserie, où l'une des lattes de la moulure était légèrement espacée par rapport à l'autre, laissant un tout petit interstice dans lequel on aurait eu du mal à faire passer un doigt. Intrigué mais surtout désespéré de n'avoir fait aucune trouvaille, l'agent poussa la commode et vint s'agenouiller devant ce curieux défaut, puis sortit la carte d'accès de l'appartement de la poche de son veston. Il fit passer la fine membrane de plastique à l'intérieur de la cavité, et s'en servit comme levier pour faire sauter la latte.

Crac.

Celle-ci céda aussitôt, ayant visiblement été déplacée plus d'une fois auparavant. Soler retira le morceau de bois, découvrant un trou profond qui s'apparentait à un compartiment secret.

— Ah... nous y voilà, dit-il en soupirant de soulagement.

Onslow n'était donc pas si dépassé que ça, se dit-il. Soler vint tâter l'intérieur du bout des doigts, tirant, en plus d'un amas de poussière, une carte en papier et un appareil qui ressemblait à un vieux GPS. Même la carte, qui représentait la région autour de la mer Rouge, semblait dater de plusieurs décennies. À l'époque où le territoire babylonien était toujours la propriété du Soudan.

Enfin, dans l'un des plis de la carte se trouvait un bout de papier sur lequel quelqu'un, probablement Onslow, avait gribouillé des coordonnées géographiques. Soler put rapidement deviner que l'endroit en question se trouvait au beau milieu du désert, probablement même de l'autre côté de la frontière de Babylone. Rien d'autre. Pas un mot, ou même une vague mention de ce qui s'y trouvait. Soler n'avait d'autre choix que de se rendre sur place pour vérifier ce qu'il en était.

OceanofPDF.com

XIII

Le Gilgamesh avait été contraint de fermer ses portes le temps d'importantes rénovations qui auraient certainement provoqué l'agacement de ses clients les plus pointilleux. On projetait déjà de créer un lieu de recueillement en mémoire des victimes, tout en sollicitant la contribution financière de la clientèle pour lancer une fondation en coopération avec le gouvernement babylonien. Manifestement, l'équipe marketing de l'hôtel n'avait pas chômé pour venir au secours de leur réputation si chère.

Soler et Varin, eux, avaient été relocalisés dans de mini-appartements situés à même le bâtiment C8, où il était facile d'accéder à leurs postes de travail par le biais d'une rampe aérienne connectée au bâtiment adjacent. Normalement réservés aux consultants étrangers qui ne logeaient qu'une nuit ou deux, ces appartements de fonction, à peine plus grands qu'une chambre, bénéficiaient d'un niveau de sécurité supplémentaire jugé nécessaire par Evrard et Turan à la suite de l'attentat. Y logeaient donc Soler et lui-même, en plus des quelques nouveaux employés de Murakami-Sato Paris qui avait eu l'occasion de se joindre à eux dans les derniers jours.

Clément croisait donc de parfaits inconnus chaque jour, devant interagir avec eux pour coordonner l'installation des produits de sécurité à l'intérieur de la tour. Il avait bien fait de potasser en profondeur les protocoles de la firme avant son départ de Montréal. Et bien qu'il fût tout à fait commun de travailler avec de nouvelles personnes dans une entreprise aussi vaste que ne l'était la Murakami-Sato, Clément ressentait un certain malaise à devoir mentir à ceux qui étaient censés être ses collègues. Il devait se faire passer pour leur supérieur alors qu'il n'avait même jamais mis les pieds dans les bureaux de Paris. Ce séjour s'étirait sans cesse et il en avait assez de jouer la comédie.

Néanmoins, en tout et pour tout, ce nouveau milieu de vie lui convenait davantage que l'ancien. Après plusieurs expériences psychologiquement traumatisantes au Gilgamesh, Clément était heureux de ne plus vivre dans la paranoïa constante. Ici, il n'y avait aucune place pour la peur tant les caméras de sécurité et les gardes armés y étaient abondants.

Et alors que tous les logements avaient été comblés par le personnel de la Murakami-Sato, l'un d'eux dans le couloir semblait abriter d'autres activités. L'une des portes se révélait en effet toujours fermée, sauf aux heures de repas, et constamment gardée. Clément avait rapidement pensé à un poste de garde, mais rien ne prouvait sa théorie jusqu'à maintenant : il n'avait jamais vu de relève y entrer. Depuis le temps, il savait toutefois que tout était digne de méfiance dans cette ville.

Soudain, Soler apparut au détour d'un corridor, l'air pressé, le regard absent.

— Où est-ce que vous étiez ? lui lança Varin. On m'a dit que vous aviez obtenu votre congé ce matin.

— C'est le cas, j'avais une course à faire en ville.

Clément n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous êtes encore défoncé, c'est ça ?

— Comment ? se fâcha Soler. Peut-être, en effet, c'est mieux que la douleur en tout cas. Peu importe, y'a du nouveau.

Un soupir.

— Je confirme. Notre équipe est sur le chantier depuis trois jours déjà et je suis pris pour leur filer des ordres et à réarranger le plan selon...

— Je suis persuadé que tu fais un excellent travail, maintenant il faut vraiment que j'y aille.

— Déjà ? Vous venez à peine d'arriver. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne peux rien te dire pour l’instant, mais ça concerne Onslow et c’est urgent. Je devrais être revenu demain, si tout se passe bien.

L’ingénieur ragea, mais savait qu’il était inutile d’insister. Il n’aurait sans doute aucun détail sur ce que Soler comptait faire avant que cela ne soit accompli. Il espérait seulement que cela ne viendrait pas compliquer encore davantage la situation.

— Dernière chose, reprit Soler, je te confie mon *comm*.

— Pourquoi faire ?

— Il est traçable. Et là où je vais, je préfère que Turan n’envoie personne pour me suivre.

— Et si j’ai besoin de vous contacter ?

— Espérons que ça n’arrivera pas. En cas d’urgence, appelle Malette, elle saura quoi faire.

Et Soler disparut aussitôt, l’abandonnant en plein milieu du couloir.

Clément se retint d’exprimer davantage sa colère, se demandant comment il réussirait à gérer toute cette équipe seul alors qu’Evrard était déjà sur son dos. Il avait beau avoir épluché d’avance les cahiers de procédures de la Murakami, les questions qu’on lui posait depuis quelques jours l’embêtaient de plus en plus. Pourtant, on comptait sur lui pour superviser la construction des installations de sécurité.

L’ingénieur estimait que sa meilleure chance de s’en tirer consistait à continuer de feindre de posséder une grande compétence sur le sujet, en espérant que personne ne regarde de trop près les erreurs qu’il multiplierait inmanquablement. Chose certaine : il ne pouvait laisser transparaître le peu de confiance avec lequel il distribuait ses ordres à sa nouvelle équipe.

Passant par la passerelle de verre pour atteindre le C7, Clément regagna son bureau, sur lequel on avait déjà déposé plusieurs notes attendant des réponses de sa part. Lui qui avait cru que son cauchemar prendrait fin au

moment où il remettrait le dossier d'estimation, il réalisait que la suite des choses semblait bien pire encore. Et presque à la seconde où il vint s'asseoir sur sa chaise à roulettes, Evrard passait évidemment par là. D'ordinaire toujours occupée, elle ne manquait maintenant plus une occasion de s'entretenir avec lui.

— Ah, vous êtes là ! dit-elle en le pointant d'un stylo métallique.

— Où voulez-vous que je sois ?

— J'en sais rien, on vous croise parfois dans des salles aux étages du dessus, n'est-ce pas ?

En moins d'une seconde, Clément regretta d'avoir posé cette question qu'il imaginait rhétorique. Avec la forte envie de changer de sujet au plus vite, il enchaîna :

— Il y a quelque chose que je peux faire pour vous ?

— Pour moi, non, dit-elle en s'asseyant directement sur le bureau. Par contre, notre chef scientifique, le professeur Kraus, aimerait bien savoir quand vous comptez terminer les travaux au cent trente-deux.

— Hum, un instant.

Varin se tourna aussitôt vers son écran duquel il retira quelques Post-it pour y voir plus clair. Il accéda à sa planification de travail, où il avait détaillé le genre d'équipements restants à installer sur chacun des étages.

— Je vois ici qu'il reste encore deux bonnes journées. On aura du retard, mais...

— J'ai bien peur que ce ne soit pas possible, enchaîna Evrard sans condescendance. Nos chercheurs viennent de me confirmer que le matos du labo commence à être fonctionnel, alors j'aimerais planifier une démonstration dès demain pour que nous puissions voir ce que Babel a dans le ventre.

— Je peux... déplacer certains de nos ouvriers pour essayer d'accélérer la cadence, mais il y aura des lacunes, c'est certain.

La directrice soupira, visiblement déçue. Elle étendit le bras pour tapoter sur la surface du meuble de la pointe de son stylo. De son geste désinvolte, elle envahissait complètement l'espace personnel de Varin.

— Bon, si nous n'avons pas le choix, j'imagine que nous pouvons vivre avec quelques fonctions manquantes... Voyez-vous, j'ai des investisseurs... et clients potentiels qui n'attendent que ça et je ne veux pas les faire languir, vous comprenez ?

L'ingénieur acquiesça. Il comprenait surtout qu'il n'avait aucun moyen de se soustraire aux attentes irréalistes de la directrice. Dès qu'elle eut l'ombre d'une confirmation, elle se releva.

— Excellent, reprit-elle. Assurez-vous que personne de chez vous ne soit présent sur l'étage à ce moment-là. À part vous, bien entendu. Ce serait dommage que vous ratiez ça.

— Je ne sais pas si...

— Bien sûr que vous pouvez. Ce sera un grand moment. Je confirme tout ça avec Turan et je vous envoie un courriel avec tous les détails. À plus tard.

La directrice s'éclipsa en un coup de vent en direction du grand cube de verre central à l'intérieur duquel se trouvait son bureau. Clément, lui, resta là, se résignant encore une fois à encaisser, à prendre les coups et à espérer que l'enquête de Soler avançait au mieux pendant que, lui, subissait les pressions de la direction et les répercussions de l'attaque contre le Gilgamesh. Car il n'y avait pas que la sécurité de la ville qui s'était resserrée, la finalisation de Babel voyait ses échéanciers constamment revus, les délais sans cesse abrégés.

C'était à se demander si ces deux éléments étaient liés tant l'attitude d'Evrard semblait avoir changé après l'attentat. Auparavant prudente avec tout ce qui touchait à son projet, elle semblait maintenant vouloir mettre les bouchées doubles en faisant fi des conséquences.

Clément tapa sur son clavier pour modifier l'affectation des employés de la Murakami. L'étage serait prêt à temps ; restait à savoir si tourner ainsi les coins ronds créerait d'autres fissures dans les fondations de cette Marduk au bord de l'effondrement. L'entreprise courait après sa queue et surcompensait pour effacer les contrecoups de l'agression dont elle avait été victime...

OceanofPDF.com

XIV

La route qu'empruntait Soler ne figurait sur aucune carte. Suivant à la lettre les indications du GPS, l'agent du NOV-4 avait fini par opter pour un trajet hors piste, qui de toute évidence le forcerait à traverser de longues étendues de désert, sans points d'arrêt. Il avait intérêt à ne pas se tromper.

La Jeep qu'il avait achetée dans l'un des bazars près de la frontière n'avait rien d'une voiture de luxe. Elle avait toutefois l'avantage d'être assez vieille pour ne pas être connectée au réseau, en plus d'offrir une suspension bancale qui l'empêcherait de s'endormir au volant. En négociant un peu, l'agent avait réussi à troquer sa montre contre le véhicule. Un marché qui pouvait sembler un peu baroque, mais qui tournerait à l'avantage du marchand une fois qu'il tenterait de revendre le bijou. Pour conclure la transaction, Soler avait également exigé un deuxième pneu de rechange et un bidon d'essence plein ; une ressource moins en vogue depuis que la plupart des véhicules de l'entreprise avaient troqué les énergies fossiles pour une alternative les faisant mieux paraître aux yeux du public. Dans tous les cas, il se doutait que les bornes de recharge étaient moins abondantes au beau milieu de nulle part.

Il était parti peu après le zénith, question d'éviter toute mauvaise rencontre à une heure où la touffeur de brasier devenait tout simplement invivable. Avec une température avoisinant les cinquante degrés Celsius, les indésirables se faisaient plus cois. Au moins, l'air sec rendait le voyage supportable, à condition d'avoir toujours une gourde à portée de main.

Ses réserves d'eau diminuaient d'ailleurs à vue d'œil au fil des heures, au point où il regrettait presque de ne pas avoir chargé tout l'arrière de la Jeep de gallons de flotte. Passé à l'intérieur du territoire soudanais depuis un moment déjà, Soler roulait presque à l'aveugle, ou plutôt, en se fiant seulement à sa lecture du GPS. La précision des coordonnées qu'il

fournissait n'était pas à remettre en doute, mais l'agent ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il avait dû opérer un véhicule sans ordinateur en guise d'assistance routière. Devant lui, aucun repère visuel n'indiquait qu'il progressait vers son objectif. Pas un tronc d'arbre, pas la moindre végétation, le paysage qu'il avait en face différait du pays qu'il avait vu dans des documentaires, où de nombreuses terres en bordure de la mer étaient encore couvertes de verdure et animées par une faune omniprésente. Les temps avaient changé, hélas.

À mesure que les rayons du soleil déclinaient et que la température baissait, Soler put enfin mieux respirer. Il réalisait que l'idée de soumettre son corps à une telle épreuve alors qu'il était encore en convalescence était téméraire. Il se prit également à redouter l'avenir : et se pouvait-il que l'attentat au Gilgamesh ne soit que la première pierre à l'édifice de terreur qui s'érigerait autour de Babel ? S'il parvenait à débusquer ceux qui voulaient du mal à l'entreprise, il pourrait peut-être l'aider à contenir la menace ou, au minimum, en comprendre la teneur pour la rapporter à Landry.

Soler avala l'un des cachets prescrits par le docteur du C7, puis se permit de se caler davantage dans son siège. Il avait presque atteint la bonne latitude et n'aurait bientôt qu'à rouler en ligne droite pour une ou deux heures encore. Il prévoyait arriver au point indiqué sur la note avant la tombée de la nuit, ce qui lui permettrait de rentrer à Babylone au matin, idéalement avant qu'on ne remarque son absence.

Alors qu'il agrippait la carte, quelque chose attira son œil sur le panneau de commande. Certains des indicateurs clignotaient, dont celui de la batterie, qui devait s'être allumé depuis un moment maintenant. Il tenta de rester calme, de prendre de grandes inspirations, réveillant ainsi une grande douleur au niveau de ses côtes endolories. L'œil fixé sur les voyants

lumineux, il les vit s'éteindre définitivement un à un. Sa batterie venait de lâcher, sans doute à cause d'un alternateur défectueux.

— Cric, pas maintenant.

Il fallait bien une situation aussi dramatique pour que son patois reprenne le dessus sur des semaines à travailler son français d'Europe, policé, lissé.

Malgré la panne imminente, il poursuivit son chemin, les mains vissées au volant, les mâchoires serrées, sachant qu'il pouvait encore parcourir quelques mètres avant que le véhicule ne s'immobilise complètement. L'agent se mit à réfléchir à toutes les causes possibles du problème, se demandant s'il ne pouvait faire lui-même des réparations sommaires. Mais c'était inutile. Un kilomètre plus tard, la vitesse du véhicule réduit progressivement, jusqu'à ce que le moteur s'arrête complètement de lui-même.

Le soleil venait de se coucher, quelques étoiles commençant à apparaître dans le ciel assombri. Soler frappa sur son volant à plusieurs reprises, tout un chapelet de mots d'église sortant de sa bouche. Enfin, il se passa les mains sur le visage puis, ressaisi, se mit à fouiller la boîte à gants. Il en tira une lampe de poche encore fonctionnelle, mais ne parvint pas à mettre la main sur le manuel d'entretien qui aurait pu l'aider à se dépatouiller. Résigné, Soler déverrouilla le capot de la Jeep et sortit de l'habitacle, logeant la petite torche entre ses lèvres avant de rouler les manches de sa chemise autrefois parfaitement blanche.

À peine eut-il soulevé la plaque de tôle qu'une légère fumée en émanait, accompagnée d'une odeur de soufre. Furieux contre lui-même, Soler regretta d'avoir acheté un véhicule aussi vieux. En même temps, l'ancien propriétaire lui avait vanté les mérites du véhicule. Lui avait-il menti ? S'était-il imaginé arnaquer un étranger aux poches profondes ? Mais une

inspection plus méticuleuse lui rappela ses torts. La mécanique montrait des signes de surchauffe plutôt clairs autour des câbles de l'alternateur. À l'évidence, sortir un véhicule aussi vétuste dans une chaleur pareille n'avait rien fait pour en préserver l'intégrité.

Il referma le capot, se demandant comment il rentrerait à Babylone à pied. Peut-être réussirait-il à atteindre un village frontalier où il pourrait demander l'hospitalité, appeler la Marduk ? Il finit par rapidement chasser cette pensée. Il avait parcouru des centaines de kilomètres et la prochaine ville encore habitée se trouvait à une distance beaucoup trop ambitieuse pour être rejointe à pied. Il n'avait d'autre choix que de continuer vers sa destination et d'espérer y trouver des humains. Avec un peu de chance, ceux-ci auraient des projets on ne peut plus constructifs que celui de lui mettre une balle entre les deux yeux. Il était seul, sans arme, au beau milieu d'un territoire non concerné par sa mission. Pire, il n'avait averti personne de sa destination, pas même son collègue Varin. Si on décidait de l'éliminer, les chances qu'on apprenne pourquoi et qu'on retrouve son corps étaient quasi nulles. Il devait continuer.

Soler passa à l'arrière du véhicule, remplissant sa gourde à même le bidon presque vide qu'il trimbait et l'attacha pour la porter en bandoulière. Il prit avec lui la vieille carte et le GPS, puis se remit en chemin.

Il perdit rapidement de vue la Jeep alors qu'il avançait d'un pas distrait, se concentrant uniquement sur le fait d'avancer. Soler avait eu la présence d'esprit de fermer sa lampe et de laisser ses yeux s'habituer à l'obscurité, avec comme seul guide la lumière de la voûte céleste réfléchiée par les sables du désert. Et bien sûr, les coordonnées du GPS qu'il consultait constamment pour s'assurer de ne pas dévier de sa trajectoire. Le nouveau rythme auquel les chiffres se bouscuaient sur l'écran de l'appareil avait de

quoi semer d'autres craintes dans l'esprit de l'agent du NOV-4. Mais surtout, il s'inquiétait du froid grandissant contre lequel il n'était pas préparé. Si la chaleur avait été son principal problème jusqu'à maintenant, l'hypothermie serait assurément sa prochaine hantise s'il devait marcher plusieurs heures encore.

Malgré une angoisse qui s'installait petit à petit, Soler devait s'avouer n'avoir jamais contemplé de ciel aussi magnifique. L'immensité plurielle des galaxies au-dessus de sa tête le fascinait, bien qu'elle fût constamment dérangée par le passage de satellites qui tournoyaient sans cesse, troublant la beauté naturelle du vide séparant chaque scintillement. Presque imperceptible à cette heure, le sirocco s'était tu. Ce silence le plongea dans une introspection qui fit naître de nombreux questionnements dans son esprit.

Qu'advierait-il de Clément si jamais il devait ne jamais revenir de ce périple ? Trouverait-il le moyen de contacter Landry pour organiser une exfiltration, ou bien réussirait-il à se défilier seulement à la conclusion de son mandat factice ? Chose certaine, Malette ne le laisserait pas tomber. Cette perspective le rassurait. Comme elle avait été d'un soutien indéfectible depuis le début de leur mission, Soler lui aurait confié la vie de Varin, et même la sienne, les yeux fermés. D'autres sujets le préoccupaient. Cet attentat auquel ils avaient échappé de peine et de misère serait-il le premier d'une longue liste ? Difficile d'estimer le niveau de violence auquel serait exposée la cité-État maintenant que les hostilités avaient été déclenchées. Après tout, la puissance et les intentions réelles de leurs ennemis étaient encore à découvrir.

Dans son corps, raidi par le froid qui s'installait, la douleur de ses blessures ressurgit peu à peu ; elle irradiait autour de l'abdomen dès qu'il mettait le pied au sol, s'enfonçant et s'épuisant chaque fois dans le sable

meuble. Soler voulut avaler un autre analgésique pour engourdir son malaise, mais il avait besoin de garder l'esprit clair. Au bout d'une trop longue heure de marche qui lui parut durer toute la nuit, ses yeux se tournèrent une fois de plus sur l'écran. Il fut soulagé de voir qu'il avait tout de même parcouru plus de la moitié de la distance estimée entre le véhicule en panne et son objectif et sentit un léger regain d'énergie traverser son corps et son esprit. Ses pas s'en trouvèrent plus légers. Bien que Soler commençât à frissonner et à greloter légèrement, il voyait la lumière au bout du tunnel.

Il fallut un encore une heure avant d'enfin se trouver aux abords des coordonnées inscrites sur la note. Nul besoin de dire que l'agent n'avait alors plus la tête à l'observation des phénomènes célestes, toute son attention était entièrement concentrée à localiser un quelconque indice pouvant lui confirmer qu'il se trouvait au bon endroit. Encore qu'il ne savait même pas ce qu'il cherchait et que la nuit, aussi étoilée soit-elle, nuisait considérablement à ses recherches. Rien à l'horizon ne laissait croire qu'il approchait de quoi que ce soit de notable. Que du sable à perte de vue, encore et encore. Soler sortit la carte de son pantalon puis ralluma sa lampe-torche pour discerner les détails. Les yeux plissés, il arriva à localiser sa position approximative, constatant qu'il était bel et bien dans la zone encerclée par Onslow.

Une panique instinctive germa à nouveau en lui, éclipsant toute autre émotion pendant un moment. Le souffle court, le cœur emballé, il se remémora d'autres situations où il avait cru y laisser sa peau, mais auxquelles il avait toujours échappé, comme en témoignait sa présence aujourd'hui ici même. Et petit à petit, son entraînement lui permit de renouer avec son calme habituel, tant et si bien qu'il s'imaginait déjà

utiliser l'anecdote dans sa salle de classe pour reconquérir l'attention de ses étudiants, le rictus aux lèvres.

Il avait suivi les instructions à la lettre. Impossible que cette carte désigne un lieu qui n'existait pas. Seulement, il se doutait que la destination était camouflée de manière méthodique. Il scruta à nouveau l'horizon, cette fois avec plus d'insistance. Il n'avait pas la berlue, quelque chose avait changé. Soler vit cette fois une lumière blanche, au loin, qui semblait grandir à vue d'œil. Les phares d'une voiture dont le moteur pouvait maintenant être entendu, vrombissant alors que le véhicule accélérât. Devait-il s'écarter, se cacher quelque part ? L'idée de se retrouver à nouveau seul l'en dissuada rapidement. Non, Soler jugea que ses meilleures chances de survie consistaient à établir un contact avec ces gens, peu importe la nature de leurs intentions.

Il attendit patiemment qu'on vienne à lui, levant les bras pour s'assurer d'être vu, mais surtout pour éviter d'être perçu comme une menace. La lumière des phares parvint bientôt jusqu'à lui où, même aveuglé, Soler reconnut la silhouette d'un *humvee*. Surtout, il reconnut le son caractéristique de leurs moteurs... Les mêmes véhicules qu'en face du Gilgamesh pendant l'attentat. À ses yeux, c'était là une autre preuve que l'ingénieur déchu était lié à Radiant.

Rapidement, le véhicule tout-terrain s'immobilisa. Là-haut, un homme braqua la mitrailleuse installée sur la coupole du *humvee* sur l'agent. D'une voix énervée, il aboya des ordres en anglais.

— *Ne bougez pas ! Je répète, ne bougez pas, sinon je vous jure que je tire...*

— *Je n'ai pas d'arme !* s'écria Soler en espérant calmer le jeu.

Tandis que ce type hargneux gardait les deux mains crispées sur la mitrailleuse, les portes du *humvee* s'ouvrirent pour laisser sortir des

camarades qui vinrent à la rencontre de l'agent. L'un d'eux agrippa ses mains pour les menotter derrière son dos, l'intimant à avancer après avoir collé le canon de son fusil d'assaut contre lui. Sans crier gare, un ravisseur engouffra la tête de Soler dans un sac en tissu opaque, puis d'autres le poussèrent l'intérieur du véhicule.

L'*humvee* se remit en marche, traversant pendant près d'un quart d'heure le désert avant de passer la porte d'un campement. Du moins, c'est l'interprétation que Soler fit en entendant un lourd grincement métallique s'apparentant à celui produit par un portail glissant sur ses gonds.

Le véhicule s'immobilisa à nouveau quelques minutes plus tard. On fit ensuite sortir le prisonnier pour le guider à l'intérieur d'un bâtiment. Soler fut rapidement conduit dans une pièce, puis mené sur une chaise où on le laissa macérer dans ses doutes, seul face à lui-même et sa peur. Il entendit une porte claquer, puis quelques bribes d'arabe et d'anglais qui se mélangeaient dans une conversation fluide, dont il ne put toutefois saisir la signification.

Aveugle sous le sac, souffrant, assoiffé, seul au cœur de l'endroit le plus hostile qu'il pouvait imaginer à cet instant, Soler était tout de même soulagé de toujours respirer.

XV

Clément avait reçu une invitation particulière le soir suivant le départ de son collègue. Un message sur son *comm*, simple et direct, contenant une heure et un emplacement à l'angle de deux rues, avec la simple mention qu'il s'agissait d'une demande de Turan. Autant dire qu'il était fortement conseillé de s'y présenter.

Nadir avait reconduit l'ingénieur sur le coin d'un square urbain entouré d'un parc, avant de lui indiquer où aller : un bâtiment entouré d'arbres et de fontaines, qui luisait au beau milieu de la nuit. Placé au beau milieu d'un bassin d'eau parfaitement géométrique, c'était un grand cube parfaitement sombre, auquel seul un petit pont de verre donnait accès. Un design inusité, contrastant avec l'exubérance architecturale du reste de la ville. Lisse comme le marbre, le cube n'était pas sans rappeler les gigantesques monolithes extraterrestres d'un certain film de Kubrick. Sur l'un des côtés, la façade sombre s'animait, faisant parfois clignoter le nom de l'établissement, baptisé sobrement *The Box*.

Clément s'avança sur la passerelle, croisant au passage une dizaine d'invités, tous en costume ou en robe de soirée. Il était le seul ayant osé le t-shirt sous son veston. Les basses de la musique lounge résonnaient à travers les murs, mêlées à une batterie au rythme assez lent.

À l'intérieur, l'entrée se résumait à un long couloir balayé de rayons lumineux qui coupaient à travers une fumée presque opaque. À mesure que Clément s'engouffrait dans ce couloir, la musique s'intensifiait. La retenue dont faisaient preuve les murs extérieurs laissait maintenant place à une grande pièce aux longs lustres cylindriques et au plancher luisant noir de jais. Tamisé par les tapis de fumée, l'éclairage mettait en évidence des méridiennes bleu arctique occupées par d'autres convives au visage rieur ;

la musique assourdissante les obligeait à tendre l'oreille près de leurs interlocuteurs pour converser.

Dès qu'un serveur portant un plateau aperçut Clément, il se rua vers lui pour lui offrir un amuse-gueule pour le moins éclectique. L'ingénieur regarda d'un air dédaigneux les verrines aux couleurs étagées, sur lesquelles une sorte de croûte blanchâtre venait recouvrir ces aberrations de cuisine moléculaire.

— Coulis de concombre et melon, présenta le serveur, avec sa meringue préparée à l'azote liquide.

Clément refusa poliment et tenta de poursuivre son chemin avant d'être de nouveau intercepté par l'employé.

— Monsieur Turan vous attend. Au fond, à droite.

En un sourire, le serveur s'éclipsa, laissant l'ingénieur seul au milieu du brouillard et des néons. Clément nagea dans la foule jusqu'à la direction indiquée, plissant les yeux pour distinguer correctement les formes devant lui. Effectivement, on l'avait bien renseigné. Près du mur du fond, le président de la Marduk se délectait des mêmes hors-d'œuvre étranges que l'on venait de lui proposer, et discutait en riant avec un cortège de jolies jeunes femmes à l'allure distinguée. L'ingénieur avait beau tenter de les reconnaître, il était certain de n'avoir croisé aucune d'entre elles à la Marduk. Du moins, elles ne travaillaient pas au C7.

Au premier coup d'œil, l'une d'entre elles ensorcela Clément. Teint rosé, cheveux coupés courts en frange, et yeux gris clair dans lesquels il aurait rêvé se perdre. En s'avançant, il crut à un moment entendre Turan l'appeler Rose. Un nom que l'ingénieur trouva aussitôt charmant.

— Bonjour, dit Clément en s'adressant au président.

Karim Turan leva la tête en devisageant l'ingénieur. Se rappelait-il seulement qu'il l'avait invité ici ? Il n'eut qu'à regarder Rose pour que

celle-ci s'avance vers Clément pour lui caresser l'épaule avant de lui susurrer à l'oreille une phrase lubrique. Puis, après un clin d'œil aguicheur, elle s'éclipssa dans un petit passage gardé par un videur en costard noir. Longtemps après son départ, Clément resta figé. Turan avait observé toute la scène d'un sourire qui se changea bientôt en un rire gras, détonnant complètement avec la retenue habituelle du magnat. Il n'en était certainement pas à son premier verre.

— Allons, détendez-vous un peu, monsieur Varin, vous avez le visage tout crispé. Vous avez travaillé d'arrache-pied depuis l'arrivée de vos collègues et en plus vous m'avez sauvé la vie ! Vous avez bien le droit de prendre un peu de bon temps. Cette soirée est pour vous !

Clément essaya de camoufler son malaise. Comme il était habitué à être constamment dans l'ombre, recevoir autant d'attention le déstabilisa. Aussi, il ne reconnaissait pas Turan, même s'il pouvait comprendre que frôler la mort avait sans doute réveillé certains appétits chez le président de la Marduk.

— C'est ma façon à moi de récompenser l'effort, poursuivit-il. Le bon travail se monnaie plus que par un salaire.

— Je suis un simple ingénieur. Je n'ai pas de mérite...

— Et humble en plus ! J'ai rarement vu un ingénieur avec un tel talent pour les flingues. Ça, je peux vous le confirmer.

Turan tapota alors la place qui venait de se libérer sur le divan, invitant Clément à venir s'asseoir près de lui. Déglutissant, le jeune homme s'exécuta alors que le président posait sa main sur l'épaule du jeune homme en s'esclaffant de plus belle.

— Ce soir, dit-il, je vous offre une spécialité babylonienne dont vous me donnerez des nouvelles.

Comme la musique masquait ses paroles aux oreilles indiscrètes, il s'approcha de Clément pour continuer à voix basse.

— Vous avez vu le couloir par lequel la p'tite est partie ?

Il acquiesça.

— Très bien. Vous allez vous y rendre. Vous descendez les escaliers, et vous dites que vous venez de ma part. Compris ?

— Je ne suis pas sûr que...

— Allez-y, répéta-t-il d'un ton plus ferme. Faites-moi confiance.

Une fois de plus, Clément hocha bêtement la tête. Avait-il réellement le choix ? Il remercia Turan sans savoir exactement pourquoi, et se leva de son siège pour se diriger vers le chemin que Rose venait d'emprunter.

Le videur près du couloir toucha son oreillette, révélant sous les plis de son veston un holster attaché à sa ceinture, garni d'un pistolet massif. Clément serra les dents. Peut-être était-il en train de se jeter dans la gueule du loup de plein gré sans s'en rendre compte ? Peut-être qu'un technicien C7 avait réussi à retracer l'IP du poste de la salle de conférence, révélant ses véritables motifs ? Sortirait-il vivant de cet endroit ? Il eut envie de déguerpir de la boîte de nuit à toutes jambes, de pousser tous les invités qui se seraient trouvés sur son chemin, et de prendre le premier avion à destination d'un pays nordique. N'importe lequel, d'ailleurs. Mais il se souvint alors du conseil de Malette. Même avec de forts soupçons, la Marduk ne tenterait probablement rien qui risquerait d'entacher sa réputation à l'international, surtout si peu de temps après l'attentat du Gilgamesh.

Plutôt que de lui offrir un regard menaçant, le videur lui fit signe d'avancer, avec un sourire des plus invitants que Clément n'eut pas de mal à interpréter. Le genre de « cadeau » que Turan souhaitait lui offrir laissant de moins en moins de place à l'ambiguïté.

Il suivit le passage jusqu'à ce qu'il tombe sur l'escalier évoqué plus tôt, illuminé seulement par une rampe luminescente. Aucune trace de la femme disparue ici à peine quelques minutes plus tôt. Clément descendit jusqu'à l'étage inférieur, où une allée à la décoration parfaitement symétrique se divisait en six portes identifiées d'un numéro. Sur les côtés du couloir, d'étroites pièces d'eau reflétaient des arabesques dansantes sur la surface métallique des murs. Au fond, au comptoir, Rose discutait avec une autre splendide demoiselle, vêtue exactement du même vêtement blanc. Lorsqu'elle vit Clément approcher, elle évita de croiser son regard, et disparut derrière sa collègue dans une pièce dérobée à la vue du nouvel arrivant.

D'un pas lent, Clément s'avança jusqu'au comptoir.

— Je... Je viens de la part de monsieur Turan.

— Un instant, ne bougez pas, je vérifie...

Elle pianota sur la vitrine interactive posée à plat devant elle, et lut ce qui semblait être une grande quantité d'informations.

— Je vois, oui. Suivez-moi, je vous prie.

La jeune femme se pencha sous son bureau pour recueillir une carte magnétique, et remonta le couloir jusqu'à la porte estampillée du numéro quatre. Elle passa la carte devant le lecteur, et ouvrit la porte avant d'inviter Clément à y pénétrer.

— Vous pouvez vous installer, ce ne sera pas très long.

L'ingénieur s'avança à l'intérieur, découvrant un lit double en métal, garni de draps aussi gris que les murs. À droite, une salle de bain. Après une courte attente, on frappa à la porte. Un frisson parcourut violemment l'échine du jeune homme. Une partie de lui voulait l'ouvrir, explorer, voir, tandis que l'autre bouillonnait sur place, presque insulté par ce cadeau tout à fait obscène qu'il n'avait jamais demandé. Enfin, le désir poussa Clément

à tourner la poignée de la porte. Se dévoilèrent devant lui deux individus en blanc : Rose, ainsi qu'un grand aux cheveux bruns et à la fine barbe. Ses yeux vert forêt étaient presque aussi perçants que ceux de sa collègue. Aussitôt, Clément hocha la tête, ahuri, déstabilisé même.

Ils avancèrent dans la pièce, obligeant presque Clément à reculer de quelques pas avant de refermer la porte. Pendant un moment, tous trois échangèrent un regard, sans qu'un mot soit prononcé. Bouche bée, l'ingénieur ignorait comment réagir.

Rose fit les premiers pas, s'avancant vers lui pour poser sa main sur sa nuque avant de l'embrasser. Un baiser d'abord inattendu qui devint une expérience sensorielle des plus délectables, par laquelle Clément se laissa aspirer. Elle ferma les yeux alors qu'il fit de même. Alors, Clément se sentit enlacé par les bras de la femme. Une seconde paire de mains lui retira son veston, et l'emmena délicatement à se pencher vers l'arrière pour tomber sur le lit derrière lui. Rose vint le rejoindre, lui arrachant son t-shirt.

— Je... protestat-il, dépassé.

— *Silence.*

Elle colla à nouveau ses lèvres contre les siennes, ce qui empêcha Clément d'entendre son accent espagnol qu'il trouvait tout à fait irrésistible. Le grand brun se joignit à eux, échangeant un baiser avec Rose avant de caresser sensuellement le torse de Clément. Bientôt, ils se retrouvèrent complètement nus, les draps défaits, à essayer une multitude de positions susceptibles de satisfaire chacun d'entre eux. Et malgré des interactions parfois exclusives entre les deux « employés », Clément put sentir que chaque geste, chaque proposition était destinée à lui plaire. Ces ébats emplis de volupté gagnèrent progressivement en intensité jusqu'à ce que l'extase s'en suive. Il n'y avait aucune attache, aucune entrave, rien que de

l'endorphine sécrétée dans sa forme la plus simpliste. Chose certaine, c'était une soirée dont Clément n'oublierait pas la couleur de sitôt...

*

Plus tard dans la nuit, le temps de se nettoyer et de souhaiter la bonne nuit à ses partenaires, Clément s'était retrouvé sur la terrasse du *Box*, un verre à la main. Au sommet de la grande boîte, cet espace aménagé pour les clients accueillait de nombreuses tables depuis lesquelles les clients pouvaient apprécier les jardins environnants.

Penché sur la rambarde, observant le bassin qui s'étendait à ses pieds, il dégustait son cocktail avec délectation, repensant à la folle soirée qu'il venait de vivre. Si on lui avait dit avant d'accepter cette mission qu'il se retrouverait dans un riche bordel babylonien aux frais du président de l'une des entreprises les plus puissantes du monde, il aurait ri de bon cœur. Peut-être que ce genre de divertissement faisait partie des coutumes locales, mais cela n'excusait en rien le fait qu'il avait eu recours à ce genre de service pour la première fois de sa vie.

— Alors ? C'était à votre goût ?

Cette voix, il l'avait aussitôt reconnue. Karim Turan, la chemise à moitié déboutonnée, se tenait derrière lui, les bras grands ouverts et le sourire aux lèvres. Clément ne répondit pas.

— Ah, je le vois à votre expression. Vous avez été bien servi.

L'ingénieur ressentit un profond malaise. Soudain, ses impressions positives de tout à l'heure étaient chassées par la grossièreté du président. L'ivresse l'expliquait probablement à en juger par l'élocution légèrement vaporeuse de Turan. Mais ce que Clément trouvait encore plus étrange que le cadeau en soi, c'était comment le personnel de cet endroit avait réussi à créer une expérience autant sur mesure.

— Comment... comment avez-vous fait pour savoir...

Turan continua de sourire avant de l'interrompre, visiblement enchanté de se faire poser la question.

— Moi ? Je n'ai absolument rien fait, dit-il en riant. Dès que vous entrez ici, le *Box* crée un profil à partir d'images captées sur ses caméras de surveillance, mais aussi celles de la ville. L'algorithme fait le reste grâce à une analyse comparative avec sa banque de données. Il y a évidemment une part d'interprétation dans tout ça, mais ses systèmes sont plutôt avancés, je dois l'admettre.

Le président prit une pause, essayant de jauger la stupéfaction qui s'affichait dans le regard du jeune ingénieur.

— Et Rose ? Elle était avec vous avant mon arrivée.

— Oh, c'est une des favorites. Je lui ai simplement demandé de se joindre à moi pour vous intriguer un peu, à vrai dire je ne savais pas que vous tomberiez sur elle par la suite... mais la magie du *Box* fait bien les choses, n'est-ce pas ? Ils ont dû voir qu'elle vous convenait. Elle s'est bien occupée de vous, j'imagine...

— Tout était... parfait.

— Oui, c'est bien le problème avec cet endroit, dit-il avec nostalgie, la première fois reste à jamais gravée dans notre mémoire. Son souvenir nous hante et, stupides créatures de chair que nous sommes, nous aspirons sans cesse à le revivre...

Clément avait presque du mal à y croire. De vulgaires chiffres, une stupide intelligence artificielle, voilà ce qui avait capté et révélé ses préférences sexuelles au personnel du *Box*. Et pourtant, il devait se rendre à l'évidence que la formule avait vu juste.

— J'imagine que des remerciements sont en ordre. Je crois cependant que je vais rentrer au C8, le travail m'attend demain.

Turan lui sourit.

— De rien. À vrai dire, ce n'était pas l'unique raison pour laquelle je vous ai convié ici, j'avais besoin de vous parler dans un contexte un peu plus privé.

— Je... Je vous écoute.

Clément retomba alors sur ses gardes, soudainement craintif que le président, renseigné par les algorithmes, n'ait développé un quelconque béguin pour lui. Même si tout son non verbal ne laissa planer aucune proposition indécente. La phrase que Turan allait prononcer semblait toutefois choisie avec beaucoup de minutie.

— Je sais que c'est vous qui avez consulté les documents d'Onslow à l'aide d'un poste au C7.

Clément sentit son visage tout entier se réchauffer, s'empourprer même en l'espace de quelques secondes à peine. Son cerveau roulait à vive allure malgré les effets de l'alcool, cherchant désespérément une formule pouvant lui permettre d'amoindrir les conséquences de son geste.

Turan reprit la parole avant qu'il n'ait eu le temps de trouver un quelconque mensonge pour se défendre.

— Je ne sais pas comment ni pourquoi vous vous êtes donné tout ce mal, mais vous nous avez permis de colmater quelques fuites dans notre système et je vous en suis reconnaissant.

Son ton était calme, posé. Rien dans son propos ne semblait accusateur, permettant à l'ingénieur de tempérer légèrement l'immense angoisse qui s'était emparée de lui.

— Co... comment ou plutôt... quand l'avez-vous su ?

— Evrard est venue me trouver juste avant la conférence. Elle a pris la peine de vérifier la connexion quelques jours après vous avoir pincé dans la salle de conférence, et elle m'a tout raconté.

— Et... vous n'avez rien fait ?

— Oh, Evrard était furieuse. Si ce n'était que d'elle, vous et Soler auriez été renvoyés sur le prochain vol vers Paris le temps de le dire... Mais j'ai voulu croire que vous aviez agi seul et que vous aviez de bonnes raisons de contourner nos protocoles. J'ai conservé certains doutes, mais il faut croire que mon intuition me fait rarement défaut... Je serais sans doute mort à l'heure qu'il est si j'avais pris la peine de l'écouter.

Clément le sentit sincère, bien que tous ses sens eussent scruté chaque recoin du visage de Turan, à la recherche d'un quelconque signe de tromperie. Il n'en était rien. L'homme qu'il avait devant lui était vulnérable et cherchait visiblement à se rapprocher de lui d'une certaine manière. Clément voulut le tester. Il fit attention à chaque mot qu'il prononça, de peur de griller Soler par la même occasion.

— Vous ne me demandez pas d'explications ?

— Non. À vrai dire, j'ai du mal moi-même à comprendre pourquoi Onslow s'est retourné si rapidement contre nous. C'est en partie grâce à ses recherches que nous avons tant progressé avec Babel, je m'explique difficilement sa trahison.

L'occasion était parfaite pour préserver et même augmenter la confiance que Turan semblait lui accorder. Plus habile à sonder les ordinateurs que les individus, Clément piocha dans les bribes d'entraînement qu'il avait reçues de la part de Soler lui-même. Il s'agissait de doser adéquatement un soupçon de véritables informations avec une part de subterfuge.

— Je ne comprends pas non plus, j'avoue avoir regardé parce que j'ai cru que son congédiement était peut-être dû à une découverte qui remettrait en question certains aspects du projet, mais c'était avant que je ne découvre la nature exacte de la technologie que vous développez ici.

— Mmm, vous comprenez maintenant pourquoi nous voulions taire la portée de cette révolution. Il y a toujours des opposants au progrès dès que

le statu quo est perturbé. Je ne pensais simplement pas qu'Onslow en faisait partie...

— Oui, ça doit être excitant de sauver le monde avec ce genre d'avancée.

— Ce l'est, en effet, répondit Turan d'une voix piteuse. J'espère seulement que le plus gros du travail est derrière nous.

— Je vous assure que nos équipes s'assureront que rien ne vienne perturber le bon fonctionnement du projet, répondit Clément en reprenant son ton plus professionnel.

Turan esquissa un sourire presque attristé. Alors seulement, l'ingénieur constata à quel point le statut du magnat l'isolait de ses semblables. Pour quelqu'un avec autant de vision, se méfier des gens les plus proches de lui devait être un cauchemar dans lequel il était plongé jour après jour, heure après heure.

XVI

Difficile d'estimer combien d'heures Soler avait poireauté dans le noir total, un sac sur la tête, mais il espérait qu'on daignerait l'interroger avant l'arrivée du matin. Dans tous les cas, plus ils tardaient, plus l'effet des analgésiques diminuerait. Les côtes endolories de par sa position et les poignets entaillés par ses liens risquaient fort d'amoindrir toute trace d'amabilité à l'égard de ses ravisseurs, surtout lorsqu'ils comprendraient qu'il n'était pas nécessairement leur ennemi.

Lorsque la porte de la pièce s'ouvrit enfin, Soler entendit plusieurs individus y pénétrer. On lui retira finalement cet horrible sac, avant de lui braquer une lampe en plein visage. Ébloui, Soler ne vit qu'un grand flash blanc. Il soupira longuement, puis prit la parole le premier.

— Vous savez que si vous continuez comme ça, je pourrais vraiment finir par me vexer.

Soler ressentit aussitôt une vive douleur au visage. Sans avertissement, l'un des gardes venait de lui asséner une solide gifle. L'agent encaissa, ne pouvant s'empêcher d'accrocher un petit rictus moqueur à ses lèvres. Il ne connaissait qu'une échappatoire à la peur : bluffer, badiner pour repousser son angoisse et désarçonner ses ennemis. Ses traits d'esprit dont il avait le secret lui avaient toujours permis d'apprivoiser l'inconnu, de le rendre moins glauque.

— Là d'où je viens, rétorqua-t-il, on dit souvent que ces affaires-là, ça vient en paquet de...

Le garde ne lui donna pas l'occasion de terminer sa phrase qu'il récidiva avec une autre claque, plus violente que la première.

— ... en paquet de deux, conclut Soler d'un ton moins enthousiaste.

Quelques secondes de silence passèrent tandis que les yeux du prisonnier s'habituaient à l'éclairage éblouissant, au milieu duquel des

formes se dessinèrent dans la pièce exigüe. Entra alors dans la pièce une femme aux cheveux bouclés, vêtue d'un uniforme à manches courtes couleur sable. Une chaise grinça contre le plancher de béton alors qu'elle prit place en face de lui.

— Parlez, dit-elle en français.

— Vous faites toujours un aussi bon accueil aux gens perdus au milieu du désert ? continua d'ironiser l'agent.

— Un drone a détecté votre intrusion dans notre territoire. Personne ne se retrouve là par hasard.

— Et pourtant, je n'avais aucune idée que cela faisait partie du tracé touristique.

Elle lança un regard au garde derrière Soler, déjà prêt à distribuer une nouvelle baffe. Mais cette fois, l'agent décida de protester, essayant toutes les avenues possibles pour détendre l'atmosphère.

— Écoutez, il n'y a aucune raison de se mettre en colère juste pour ça. Calmons-nous, d'accord ?

Cette femme à la merci de laquelle il se trouvait réduit avança davantage sa chaise pour s'approcher d'une table que Soler venait seulement de remarquer. Puis, elle plaqua ses mains contre la surface métallique.

— Dites-moi qui vous êtes ou alors je vous assure que vous allez trouver mon collègue Kamal beaucoup moins sympathique dans les minutes qui suivent.

Soler hocha la tête, avec un air qui se voulait encore une fois plus confiant qu'il l'était en réalité. Jusqu'où pouvait-il pousser le bouchon ? Jusqu'où son ironie mordante pouvait-elle l'aider à faire baisser la tension d'un cran ?

— Vous allez me dire que c'est peu commun de vouloir passer ses vacances dans un pays déchiré par les attentats, c'est vrai, mais il faut savoir que je suis un grand amateur de sensations fortes. Après le bungee, votre pays m'a semblé être la suite logique, alors...

— Je n'ai vraiment pas envie de jouer, encore moins de rire, monsieur Soler.

— Moi non plus, alors si vous pouviez arrêter de me poser des questions auxquelles vous pensez connaître la réponse, on pourrait avancer.

Elle croisa les bras, intriguée sans paraître décontenancée pour autant.

— Vous allez me faire croire que vous n'êtes pas Alban Soler, représentant de la Murakami-Sato à Babylone, chargé de sécuriser le projet Babel ?

— Ça dépend de votre réponse. Si vous prétendez que vous n'êtes pas la cheffe d'une cellule de combattants affiliée au groupe terroriste Radiant, il se pourrait que je décide de vous mener en bateau.

Il pouvait jouer au con longtemps de cette façon.

Elle, de son côté, commençait à perdre patience.

— Je suis Farah, et... nous sommes Radiant. Nous agissons partout là où les démocraties sont en déclin au profit des entreprises sans scrupules comme la vôtre. Si nous qualifier de terroristes peut vous permettre d'apprivoiser votre peur, tant pis pour vous. Mais notre cause est noble. L'Histoire nous donnera raison.

— C'est pour ça que vous choisissiez de vous associer à des groupes d'insurgés sanguinaires pour obtenir des armes, j'imagine ? C'est vrai que ça vous donne une sacrée crédibilité dans la lutte pour sauver le monde...

Le regard de la femme devint encore plus sombre. Elle semblait insultée par sa remarque ; il était clair que de traiter avec ces partenaires aussi violents n'était pas une fierté.

Quant à Soler, il réalisa brusquement que diaboliser ses ennemis n'était peut-être pas l'avenue la plus prudente dans sa situation d'otage, mais l'agent souhaitait sonder la moralité de leur organisation. Comme eux-mêmes chercheraient fort probablement à lui soutirer les informations qu'il possédait par rapport à la sécurité de la Marduk, il était de bon ton d'amener ses ennemis sur le terrain qu'il voulait emprunter, de brouiller les pistes, enfin de savoir qui il avait en face de lui.

Peu importe le niveau de violence de sa propagande, les messages belliqueux qu'elle scandait haut et fort, Radiant avait toujours enveloppé ses politiques, ses alliances, ses buts d'un secret qu'elle espérait le plus complet possible. En dehors de la sanglante attaque du Gilgamesh, leurs méthodes avaient été jusqu'ici beaucoup plus subtiles et travaillées. Non, Soler croyait avoir affaire à des gens un peu plus raisonnables qu'on ne pourrait le penser.

— Je vais vous dire qui je suis, finit par dire Soler en brisant le silence dans lequel il s'était enfermé depuis quelques secondes.

D'abord prise de surprise, Farah vit son intérêt piqué par la déclaration. On l'entendait dans son ton : l'agent avait laissé tomber l'un de ses masques.

— Je suis bien Alban Soler, mais je ne suis pas ici pour les raisons que vous croyez. Mon gouvernement m'a envoyé pour faire la lumière sur le satellite que vous avez détourné et qui s'est écrasé sur notre territoire.

— Vous êtes un... espion ?

— Voilà. Donc quand vous avez envoyé un type armé me suivre jusque dans ma chambre d'hôtel, ce n'était pas pour intimider ou faire disparaître un cadre de multinationale.

Une nouvelle expression gagna le visage de la cheffe. Les traits soudainement moins raides, elle eut un mouvement de recul des épaules

presque imperceptible. Elle avait peur.

— Attendez, donc vous n’avez rien à voir avec la Murakami-Sato ni avec la Marduk ?

— Non, pas vraiment, dit Soler en secouant la tête. Je suis ici pour savoir pourquoi j’ai des collègues qui ont perdu la vie en tentant de récupérer ce satellite. Et si je vous le dis si ouvertement, c’est que je fais le pari que vous êtes moins impliqués dans cette affaire que ce qu’on raconte.

Farah ne répondit pas. Radiant avait bel et bien publiquement revendiqué le piratage et l’écrasement du satellite, sans pour autant faire mention du recouvrement chaotique qui avait suivi. En fait, l’organisation n’était peut-être même pas au courant de ce qui s’était produit après avec les agents du NOV-4.

— J’aimerais être désolée pour la mort de vos collègues, mais vous avez vous-même causé un tort irréparable à notre organisation en éliminant plusieurs de nos combattants émérites. Si cela peut atténuer votre rancœur, nous ne sommes pas responsables de ce cafouillage. Nous voulions que votre gouvernement mette la main sur le satellite pour l’analyser.

L’agent hocha la tête, il avait vu juste, ses intuitions ne l’avaient pas trompé. Sinon pourquoi Radiant se serait-elle donné tant de mal à faire tomber le satellite à l’autre bout du globe ?

— Qui est responsable de ce drame, alors ? demanda-t-il.

— Il y a quelqu’un ici que vous devriez rencontrer, dit-elle en s’éloignant de la table. Mes hommes vous diront où le trouver, pour ma part, on m’attend pour préparer la prochaine étape de notre opération.

Farah se dirigeait déjà vers la porte. Elle frappa afin que l’homme derrière vienne lui ouvrir tandis que Soler devait s’avouer légèrement confus.

— Vous... me laissez partir ?

La cheffe se retourna, affichant cette fois une moue amusée.

— Si vous acceptez de nous livrer quelques informations concernant la sécurité de Babel, je ne vois pas pourquoi je vous retiendrais ici plus longtemps.

Évidemment que cela était conditionnel.

— Du moment que vous me faites la démonstration que cette tour n'est pas aussi inoffensive que son président le prétend, je peux peut-être offrir mon humble collaboration.

— Je sais bien. Avant toute chose, vous devriez parler à notre autre invité. Je suis persuadée que notre ami commun, Stuart Onslow, en a beaucoup à vous dire. Nous rediscuterons de tout ça ensuite.

*

On lui avait donné accès à un dortoir, lequel était muni d'un lit de camp dur comme le roc et d'une salle de bain commune. Et même s'il ne comptait rester qu'une nuit ou deux tout au plus, il s'y sentait déjà plus chez lui qu'à l'hôtel du centre-ville.

C'est donc après une douche bien méritée que Soler se retrouva à vagabonder à l'intérieur des murs du campement, appréciant sa liberté retrouvée après avoir passé des heures dans le noir complet.

L'air était bon, frais, tandis que l'agent s'approchait des murs camouflés en dunes et rochers, au sommet desquels quelques postes de guet surveillaient l'étendue désertique qui s'étendait à perte de vue. L'un de ces postes, éclairé d'une petite lampe électrique, était gardé par un homme seul sur une chaise. Vêtu d'un simple t-shirt et d'une chemise turquoise, son accoutrement contrastait fortement avec les tenues de combat des autres occupants. Soler s'avança aux côtés du point d'observation, saluant l'étrange garde d'un geste de la main. Il avait longtemps attendu ce moment.

— Bonsoir. On m'a dit que je vous trouverais ici. Stuart Onslow ?

— Oui, c’est bien moi. Et vous, je présume que vous êtes Alban Soler. Farah m’a fait savoir que vous passeriez.

Onslow invita l’agent à s’asseoir sur l’autre chaise inoccupée, près d’un trépied accueillant une mitrailleuse.

— Je crois comprendre que vous êtes un agent de renseignement étranger. Ai-je des raisons de craindre pour ma vie ? dit-il sans paraître menacé pour autant.

— Non, en tout cas, vous n’avez rien à craindre de moi, le rassura Soler. Par contre, des gouvernements plus zélés que le mien chercheront peut-être à vous arrêter s’ils découvrent l’étendue de vos actions.

— Ce ne sera jamais pire que ce que la Marduk m’aurait fait si j’étais resté à son service, à Babylone...

— J’imagine que vous savez que vous n’êtes pas près de vous trouver une autre job.

Onslow s’efforça de sourire.

— Ça m’est égal. Je n’ai pas de famille ni d’attaches. On ne peut pas faire ce genre de métier tout en sachant qu’on échouera peut-être à garder nos enfants en vie. Je dis ça, ça doit être un peu la même chose dans votre milieu.

— Vous voulez dire ?

— Bah, qu’un agent de renseignement, c’est beaucoup plus qu’un simple pousse-crayon, j’imagine.

— Vous seriez surpris...

— N’empêche. Si par malchance vous avez une mauvaise journée de travail, des innocents peuvent mourir, la sécurité des gens que vous croisez tous les jours dans la rue est compromise. Moi, si j’échoue à faire fonctionner ces technologies, le sort de populations entières est joué ; elles seront déplacées, chassées de territoires inhabitables sans notre secours.

Soler voulut remettre en doute ce dernier point, se disant qu'il y avait sans doute d'autres chercheurs qui feraient progresser ces technologies avec ou sans lui, mais il craignait de freiner Onslow dans cet élan d'ouverture et de confidences. De vivre reclus au milieu de nulle part et d'étrangers sans contact avec l'extérieur semblait l'inciter à déballer son sac et Soler ne laisserait pas cette occasion lui filer entre les doigts. Il devait découvrir la véritable raison derrière la défection d'Onslow.

— Pourquoi avoir tenté de saboter le projet Babel si ce que vous faisiez était si important ? À votre place, si j'étais financé par l'une des plus grandes entreprises de la planète pour accomplir l'œuvre de ma vie, je ne voudrais pas passer à côté de ça.

— Vous savez sans doute que la méthode que j'ai proposée pour Babel présente certaines failles...

Soler sourcilla.

— C'est-à-dire que... Je dois admettre avoir coulé mon cours de biochimie au cégep, répondit-il avant de remarquer le regard médusé de son interlocuteur. C'est un genre d'école... enfin, qu'importe.

— C'est simple : Babel fonctionne, mais non sans un certain coût pour l'atmosphère. Dégradation localisée mais rapide de la couche d'ozone, entre autres. Je connaissais bien ce défaut, mais je voulais prouver au plus vite que ce concept était efficient. Je pouvais vivre avec ces risques pour revitaliser ici et là quelques régions touchées plus durement par les changements climatiques, dans l'espoir au moins d'obtenir du financement pour trouver une alternative viable à plus long terme... mais quand j'ai appris qu'Evrard voulait passer outre tout cela et mettre en marché le plus rapidement possible et surtout à grande échelle un produit facilement exportable partout ailleurs, je ne pouvais pas rester les bras croisés. Je devais l'arrêter.

— Turan est au courant qu’il est en train de vendre une véritable boîte de Pandore à ceux qui pensent sauver la planète ?

— J’en sais rien. Dans tous les cas, il est sûrement trop impliqué dans le projet pour faire marche arrière. Il voulait ériger Babel bien avant que nous y ajoutions cette composante de haute technologie, juste pour le symbole. Mais il est certain que plusieurs politiciens verront dans l’acquisition de cette technologie l’opportunité de montrer des signes de coopération climatique. Ils ne leur resteront plus qu’à cacher de tels dommages collatéraux. À court terme, et avant que pareils contrecoups ne s’ébruitent trop, ils auront gagné leurs élections.

Il prit une autre pause, cette fois plus émotive.

— Ce que vous devez savoir sur Turan, c’est qu’il est obsédé par l’idée de recréer la cité antique de Babylone et d’en faire l’endroit le plus merveilleux sur Terre. Il ne sait peut-être rien de ce qu’Evrard lui cache sur les dangers de cette technologie, mais il ne laissera pas un tel rayonnement pour sa ville s’éteindre sans combattre.

Lorsque Soler constata que son interlocuteur s’éloignait du sujet d’intérêt principal pour s’égarer dans des tergiversations sur sa relation avec ses supérieurs, il voulut recentrer la discussion. Il devait savoir ce qui était advenu du satellite.

— C’est quand vous avez appris la commercialisation de vos efforts que vous avez envoyé à Radiant les informations sur le satellite disparu ? Avant de les laisser le trafiquer à distance.

— Précisément. Je savais qu’un pays démocratique, à la tradition pacifique comme le vôtre et bien vu à l’étranger, pourrait convaincre la communauté internationale de ne pas acheter un tel système. Radiant était motivée et capable de détourner le satellite. Et en plus, collaborer avec eux me distanciat de l’acte.

Soler hoch la tête. Il était vrai que l'association entre un éminent géo-ingénieur tel que lui et un groupe écoterroriste paraissait trop contre nature pour être crédible.

— Sauf que la Marduk a flairé vos communications...

— Exactement. J'étais loin de me douter des moyens qu'ils déploieraient pour limiter nos progrès, étouffer notre technologie. Je... J'ai vu ce qu'ils ont fait à l'un de vos agents qui avaient été déployés pour récupérer le satellite... Horrible. Comme j'étais trop précieux pour la poursuite du projet, ils ont tenté de me garder, de me menacer même, mais c'était la goutte de trop, celle qui a fait déborder le vase. Je ne peux pas travailler avec des gens qui traitent la vie humaine comme de simples pions sur un échiquier.

Onslow marqua une pause pour reprendre son souffle tandis que Soler l'écoutait avec une attention décuplée depuis quelques secondes. Il ne pouvait plus tenir sa langue.

— Attendez, vous dites que vous savez ce qui est advenu d'un de mes collègues ?

— Nous y sommes. Je savais que vous étiez ici pour le découvrir. Pour sortir votre collègue de là...

Soler était décontenancé. Jusque-là, il était persuadé que Boyer et Thivierge avaient péri pendant l'opération, comment se faisait-il qu'on ait pu transporter l'un d'eux à Babylone ? La Marduk avait peut-être même en tête d'utiliser cet otage comme potentielle monnaie d'échange.

— Qu'est-ce que vous dites ? Décrivez-moi la personne que vous avez vue, c'était un homme ou une femme ?

— Un homme, d'abord mal en point, que Hardman – j'imagine que vous l'avez rencontré – a placé dans l'une des chambres d'un étage inoccupé. Au bâtiment C8.

Soler n'en croyait pas ses oreilles. Si Thivierge était encore en vie, il n'était qu'à quelques portes de son nouveau logis. À son retour, il aurait l'occasion de rendre un agent à sa famille et de neutraliser une menace qui s'étendait à l'échelle du globe. Radiant l'appuierait dans cet objectif et l'agent du NOV-4 se demandait s'il était sage de mettre ses espoirs dans un groupe si radical pour mettre fin aux desseins machiavéliques de la Marduk.

— Je vous remercie d'avoir accepté de me rencontrer, monsieur Onslow.

— Il semble que vous m'avez cherché un moment, c'est la moindre des choses.

Soler avait un plan. Mais avant de prendre toute décision, il devrait en parler à ses supérieurs.

XVII

Déjà presque au point au moment de la conférence de presse, l'étage cent-trente-deux de la tour de Babel avait été finalisé en un temps record. Ce fut l'arrivée de renforts de la Murakami-Sato qui permit d'accélérer les travaux pour en assurer l'achèvement. Notamment, en établissant un protocole de sécurité qui permettait de contrôler aisément les entrées sans gêner les avancées des travaux accomplis par les autres corps de métier. Ainsi, des numériseurs biométriques avaient été aménagés près de chaque ascenseur, assez similaires à ceux auxquels Clément avait dû se soumettre à son arrivée à la gare.

Invité à vérifier la conformité des installations de sa firme et à assister au déploiement des premiers engins climatiques, le jeune ingénieur s'était rendu une fois de plus sur le chantier de l'immense gratte-ciel. Devant une fois de plus braver sa peur des hauteurs en détournant le regard pendant la montée, il savait au moins cette fois que l'étage avait été vitré et qu'il ne risquait pas une chute mortelle de plus d'un kilomètre jusqu'au sol.

Il passa donc la barrière de sécurité sous le regard inquisiteur de nouveaux gardes équipés d'un arsenal toujours impressionnant, avant de découvrir l'endroit où était amassé tout l'appareillage scientifique. Le dôme de verre recouvrant le sommet de l'édifice s'élevait sur plusieurs étages, tous accessibles par le biais d'un escalier de métal montant en colimaçon jusqu'au faîte de la tour. Même si l'on continuait à l'extérieur d'installer de nouvelles antennes, plusieurs systèmes semblaient d'ores et déjà opérationnels à voir défiler les chercheurs en sarrau.

Ce fut Turan qui accueillit lui-même Clément, toujours presque trépignant d'enthousiasme à l'idée d'expliquer à quoi servait chaque bidule qu'ils croisaient sur leur chemin. Ce matin-là, il était prévu de ne tester qu'une seule des nombreuses fonctions de géo-ingénierie de Babel ;

l'occasion également d'ouvrir une énième bouteille de champagne comme il était coutume de le faire chaque fois que la Marduk bougeait le petit doigt.

— Et celui-là sert à... ? commença Clément, en pointant un module.

— Vérifier l'indice humidex qui est calculé par nos capteurs et nos satellites à basse altitude, répondit Turan. C'est plutôt ennuyeux, je vous l'accorde.

S'engageant dans le dernier segment du grand escalier, le président se trouva à court d'explications nébuleuses pendant quelques secondes lorsqu'il atteignit la plateforme qui trônait tout au-dessus de la construction. Un groupe de scientifiques y attendait sagement l'arrivée du magnat, lequel se débarrassa rapidement des salutations d'usage avant d'en venir au motif de sa visite. Le plus loquace d'entre eux, qui venait de se présenter comme le professeur Kraus, semblait être le chef de l'équipe sur place.

— Nous venons de faire les tests préparatoires, dit-il. Tout semble en ordre pour la démonstration.

— Fort bien ! se réjouit Turan. Il est toujours question de créer une averse, n'est-ce pas ? Je suis impatient de voir le résultat.

— Absolument, monsieur. Le ciel semble déjà légèrement couvert cet après-midi, ce qui devrait nous faciliter la tâche.

Aux côtés de l'homme d'affaires, Clément se surprenait à réussir à vaincre son vertige. Tant et si bien qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder tout autour, découvrant ici et là les grandes bombes identifiées du symbole chimique de l'acide sulfurique, mais aussi la pléthore de consoles qui s'illuminaient de diodes et de leurs écrans de verre. Le tout donnant un look plutôt rétro à l'ensemble.

— À quand remonte la dernière pluie naturelle ? demanda l'ingénieur mû par une curiosité authentique.

— J'en sais rien, dit Turan. Quelques mois ?

— Novembre dernier, l'assura Kraus.

— Et les nuages d'aujourd'hui, aucune chance qu'ils causent une averse d'eux-mêmes ? creusa le président.

— Nous avons nous-mêmes en partieensemencé ces nuages dans les dernières heures. Mais au mieux de nos prédictions, ce serait très improbable dans leur état actuel, répondit l'homme sans s'aventurer davantage.

— Bon, eh bien, qu'est-ce qu'on attend ?

Résolument flegmatique, Kraus hocha la tête sobrement avant de s'avancer près d'un terminal dans lequel il inséra une carte d'accès. Il pianota sur le clavier qui venait d'apparaître sur la surface vitrée, puis entra son authentifiant et accéda ainsi à une représentation visuelle du type de nuages qu'ils tenteraient de créer.

— Le fait que nous provoquions nous-mêmes ces événements météo à l'aide de particules nouvelles en isolant chaque fois une des variables de nos opérations nous permet de contrôler avec plus de confiance les effets relatifs à la combinaison de nos différentes méthodes de gestion du climat.

— D'accord, fit Turan. Et en français ?

— Nous voulons éviter que le refroidissement que nous créons en parallèle vienne acidifier nos pluies, précisa-t-il comme s'il s'agissait d'une évidence.

— Mmm. Ce serait dommage, en effet. Et qu'est-ce qu'on balance dans l'atmosphère cette fois ?

— Du sel, tout simplement.

— Bien sûr, approuva de nouveau le président en feignant déjà connaître la réponse.

Et alors que de nouvelles manipulations au clavier nécessitaient toute l'attention du professeur Kraus, un nouveau groupe fit irruption dans l'installation. Tout juste sortie des portes après la vérification biométrique d'usage, une femme accompagnée de trois gardes du corps entama l'ascension de l'escalier. Turan l'aperçut aussitôt.

— Madame Evrard ! Vous nous faites l'honneur de votre présence.

Suivie de près par Hardman, la directrice du projet sourit en entendant la voix emplie d'enthousiasme du président. Ils poursuivirent leur montée, tandis que Clément sentait déjà une pointe d'anxiété se manifester dans son estomac.

— Je croyais que vous n'alliez pas venir, reprit Turan dès qu'Evrard eut atteint le palier supérieur. Vous êtes toujours occupée !

— Allons, vous pensiez vraiment que je raterais le lancement d'un projet qui a pris plus de la moitié d'une décennie à accomplir ? Vous me sous-estimez, mon cher Karim.

Turan répondit d'un rictus avant de jeter un coup d'œil impatient en direction de la console sur laquelle travaillait le chercheur. Evrard, elle, braqua plutôt son attention sur l'ingénieur qui se tenait aux côtés de son patron.

— Quel bonheur de vous revoir également, monsieur Varin. C'est un peu grâce à vous si nous avons pu respecter notre échéancier malgré toutes les embûches.

— Je... Je n'ai fait que mon travail.

— Un jour, il faudra que vous cessiez d'être aussi humble. Vous en faites beaucoup plus ici que vous n'osez l'avouer, dit-elle d'un ton plaisantin, en appuyant le plus possible la fin de sa phrase pour en souligner le sous-entendu.

Evrard continua de fixer le jeune homme.

Varin se mordit la lèvre inférieure. Il savait pertinemment qu'elle faisait référence au vol d'informations de la salle de conférence. Turan l'avait averti. Et bien que nerveux, il commençait toutefois à s'habituer à l'approche corrosive et implacable de la directrice. Chose certaine, il ne lui donnerait pas le plaisir de se montrer déstabilisé ou atteint par cette simple allusion qui paraîtrait anodine pour tout le monde assemblé autour.

— Il m'est arrivé d'avoir outrepassé certaines de mes fonctions, c'est vrai, dit-il en lui renvoyant un sourire d'apparence niaise.

Varin sentit sa jambe trembler légèrement, même s'il était fier d'avoir fait preuve d'une telle maîtrise de soi dont il s'ignorait même capable. Il tenta de contrôler ce mouvement involontaire du mieux qu'il put, soutenant le regard d'Evrard jusqu'à ce qu'elle se désintéresse de sa personne pour se tourner elle aussi vers la console. Cette mince victoire s'avérait savoureuse. Pas de doute, Soler devait déteindre sur lui. Ou alors les dernières semaines lui avaient appris à se mouvoir dans ce repaire de vipères. Dans les deux cas, la frustration devant cette remarque l'aidait à garder contenance.

— Nous sommes prêts à lancer les émetteurs, annonça le scientifique avec toujours aussi peu d'entrain.

— Allons-y ! s'excita Turan, de plus en plus intenable à chaque seconde qui passait.

On distribua à chacun une paire de lunettes fumées, tandis que la teinte des immenses panneaux de vitre s'atténuait pour davantage laisser entrer la lumière. Le paysage devint plus clair alors qu'une trentaine de drones quittèrent le sommet de la tour pour se disperser dans le ciel. Déployés à grande vitesse, les petits appareils filaient, certains jusqu'à disparaître complètement et se fondre dans l'horizon, tandis que d'autres semblaient s'immobiliser plus près de la tour.

Enfilant ses lunettes, s'approchant de l'aire d'observation, Evrard apostropha Clément de nouveau.

— Vous repassez au C7 tout à l'heure ?

— Euh, pas vraiment... mais... bon, c'est-à-dire que j'habite à côté, donc...

— J'aimerais vous voir dans mon bureau lorsqu'on rentrera. Comme les travaux sont presque achevés, il faut que nous discussions de la transmission de vos tâches avant que Soler et vous ne repreniez la route pour Paris. J'espérais en parler avec lui, mais il semble introuvable depuis un moment.

Comme il écoutait d'une oreille leur conversation qui se tenait à quelques pas seulement de lui, Turan se sentit interpellé.

— Monsieur Soler est actuellement en affaires pour moi dans la ville. Nous devrions le revoir bientôt.

— Je vois. Nous verrons cela. En attendant, c'est vous que je veux voir, réitéra-t-elle à l'attention de Clément. Il y a plusieurs questions en suspens que je souhaite éclaircir...

— Cer... Certainement.

Cette fois, l'ingénieur ne put faire preuve d'autant de flegme que tout à l'heure. Désarçonné, il dut fermer les yeux un instant pour éviter de réagir avec stupeur. Seulement, Varin avait décidé de ne rien lui laisser paraître, pas même une impression de faiblesse. Les desseins de la directrice se révéleraient bien assez tôt, bien qu'il se doutât que cette rencontre n'ait rien à voir avec la répartition des tâches suivant leur départ.

Soudain, du mouvement à l'extérieur de la baie vitrée attira aussitôt l'attention des participants. De petits jets de poussière blanche fusaient de l'armada de drones. Ainsi, chacun d'entre eux libérait de petites quantités de sels dans l'atmosphère. Des jets visibles un moment, mais dont les

particules se fondirent rapidement et sans autre effet aux nuages déjà présents dans une résolution des plus décevantes pour l'auditoire.

Les participants attendirent quelques minutes, redoutant que le clou du spectacle ne vienne jamais. Au bout d'un moment, on commença à se regarder avec inquiétude. La technologie était-elle réellement au point ?

— Il ne se passe rien, remarqua la directrice.

— Madame est très attentive, rétorqua le scientifique, non sans une pointe de sarcasme. Il faut normalement des heures pour que les nuages se forment complètement. Il s'agissait surtout de vous montrer le procédé que nous avons utilisé plus tôt aujourd'hui pour arriver à ce résultat.

— Vous parlez d'une démonstration !

— Ce n'est peut-être pas très visible, mais l'opération à laquelle vous venez d'assister a assurément aidé à renforcer les noyaux de condensation des nuages. Avec le climat actuel, il nous faut fonctionner de façon séquentielle pour arriver à un résultat probant...

— Et séquentiellement, ça peut marcher avant qu'on aille se coucher ou bien il faut que je me fâche ?

Piqué au vif par les critiques constantes de la directrice, le scientifique l'invita d'un mouvement de doigt à faire preuve de patience. Ce n'était pas terminé.

S'éloignant légèrement de son terminal, Kraus hocha la tête pour faire signe à ses comparses de passer à l'étape suivante. Après plusieurs manipulations de l'équipe sur différentes consoles, vinrent se mouvoir de larges panneaux au dernier étage de la tour, qui révélèrent bientôt un autre appareil caché derrière jusque-là. Dans un mouvement circulaire et coulissant, ces immenses panneaux cuivrés s'ouvrirent telle une fleur venant d'éclore, laissant trôner en son sein un pistil métallique et sphérique formé de plusieurs antennes.

Une vibration sourde traversa la pièce alors que l'un des assistants de labo fit tourner un grand bouton. Il continua d'augmenter la puissance de l'appareil, au point où on put bientôt entendre un son continu, rappelant celui des câbles électriques haute tension.

Tout comme Clément, Evrard remarqua que l'écran de son *comm* se mit à papilloter, sans toutefois s'éteindre complètement. Elle secoua l'appareil comme si cela rétablirait son fonctionnement, en vain.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Il n'y a rien à craindre, dit Kraus. Cela arrive seulement quand le champ magnétique se forme. Nous avons des écrans à partir du cent-vingt-cinq pour nous en protéger. Même chose pour chaque équipement du labo relié à une mise à la terre à cette fin.

— Un champ magnétique ? s'étonna Clément.

— Oui, assez fort pour que les gouttes présentes à l'intérieur des nuages se coalescent et s'alourdissent. Avec un peu de chance, elles seront assez lourdes pour...

Une première gouttelette frappa la vitre, puis une deuxième. Si d'ordinaire les gouttes se faisaient plus rares en haute altitude, elles étaient de plus en plus nombreuses à travers les trouées de nuages alors que le phénomène atmosphérique mêlé au soleil plombant formait un balayage d'aberrations chromatiques.

L'émotion semblait forte chez tous les participants. Très tôt, la moue de déception des quelques membres de l'assistance se changea en étonnement, voire en émerveillement. Clément crut même voir une forme d'humidité sur les pupilles de Turan. Seule Evrard restait toujours de marbre.

— Le résultat est-il à la satisfaction de madame ? demanda Kraus.

Elle hésita, laissant s'écouler quelques secondes avant qu'elle commence à applaudir de manière sèche, mais soutenue, sans dévier le

regard de l'horizon. Le scientifique s'inclina légèrement, comme s'il était lauréat par les bravos remplis de dédain de la directrice. Clément s'expliquait cela par le fait que cette espèce de pouce en l'air impérial auquel l'équipe venait d'avoir droit signifiait sans doute qu'elle ne risquait plus d'être remplacée, ou pire encore, de voir s'abattre sur elle le courroux d'Evrard.

La bouteille de champagne n'était jamais bien loin dès que le succès était au rendez-vous. On entendit le son distinctif du bouchon qui sautait tandis que Turan se plaisait à remplir les flûtes des scientifiques. C'était à se demander pourquoi personne ne demandait à Hardman de traîner un sabre en permanence tant le liquide doré coulait à flots dans l'entreprise.

— Je vous félicite, je suis impressionnée que le premier essai soit aussi fructueux, dit Evrard en trinquant.

— Et moi donc, ajouta Turan en faisant tinter son verre contre le sien. La semaine prochaine : le refroidissement !

— À suivre... Tout dépendra de si nos premiers tests sont concluants, tempéra de nouveau Kraus sans toucher à sa flûte.

— Ils le seront, assura Evrard avec un sourire.

La femme but une lampée avant de donner son verre à Hardman, puis se réfugia sur l'écran de son *comm* pour se mettre à taper rapidement un message.

— Je préviens nos communications. Il faut que nous envoyions la vidéo de cet essai à nos pays cibles...

— Si tôt ?

— Bien sûr. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Puis, filant déjà dans l'escalier, elle lança un dernier regard à Clément pour lui rappeler leur rencontre de tout à l'heure. Il n'y échapperait pas.

*

Evrard referma la porte de la grande cage de verre qui lui servait de bureau. Elle prit place sur son fauteuil, laissant Clément debout au beau

milieu de la pièce, le visage hagard.

— Je ne vous offre pas de café, dit-elle. J'irai droit au but. Je veux savoir ce qui se passe.

L'ingénieur attendit un moment pour répondre, essayant de jauger le ton avec lequel elle venait de l'aborder. Aussi incisive qu'à l'habitude, Evrard ne laissait pourtant pas transparaître une quelconque forme d'agressivité. Du moins, pour l'instant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Je croyais que vous vouliez...

— Nous n'en sommes plus là. J'ai besoin de concret, monsieur Varin. Sans quoi, je n'aurai pas le choix de m'en remettre aux autorités compétentes.

D'abord irrité, Clément puisa dans ce qu'il lui restait de contenance pour se ressaisir. Elle tournait autour du pot sans nécessairement nommer ce qu'elle lui reprochait.

— Je ne vois toujours pas ce à quoi vous faites référence.

Elle hocha la tête longuement. Maintenant que la Marduk avait obtenu ce qu'elle voulait de la Murakami-Sato, déchirer l'entente qu'elle avait passé deux semaines à négocier devait se faire facilement si Evrard se risquait à le confronter de la sorte. La pénalité à payer en cas de résiliation de contrat devait même n'être qu'une broutille pour elle, tout comme pour l'entreprise.

— Je fais référence à votre cas, ainsi qu'à celui de votre Soler, là. Je crois qu'il est temps que vous déballiez votre sac.

Une déglutition, une coulisse de sueur froide, et Clément se rassura : Evrard ne semblait toujours pas avoir de grief précis à lui adresser. Elle allait à la pêche. Pourquoi la directrice était-elle si désespérée de connaître maintenant l'intention derrière la fuite de données ?

— Je crains bien que vous alliez devoir être plus précise, madame Evrard. Si j’ai pu faire quoi que ce soit qui a plus vous déplaire dans mon travail, j’en suis tout à fait désolé, je...

— Ah ! Jouer à l’imbécile, voilà une stratégie que votre collègue a aussi employée avec moi les rares fois où je l’ai rencontré. Juste une chose : vous êtes beaucoup moins habile que lui dans ce domaine.

Clément se figea, incapable de se déraïdir. Qu’attendait-elle de lui exactement ? Une confession ? Evrard avait les yeux rivés sur lui comme une chasseuse qui venait d’identifier sa proie après l’avoir traquée ; elle voulait des réponses ici et maintenant. Or, elle avait raison sur un point. Clément n’avait pas l’entraînement de son collègue pour ce genre d’interrogatoire, d’autant que les soupçons de la directrice étaient fondés. Il savait toutefois qu’il devait lui donner quelque chose, n’importe quoi qui puisse l’écarter de la bonne piste, au moins momentanément. Au beau milieu de toutes ses hésitations, Clément décida de lui révéler ce qu’elle savait déjà, l’air coopératif.

— La journée où vous m’avez surpris dans la salle de conférence, je n’étais pas vraiment en train de chercher un endroit tranquille pour étudier le projet.

Les yeux de la directrice s’illuminèrent.

— C’est très bien, on va quelque part, donc... Poursuivez.

Le *hack* de l’ordinateur d’Onslow étant devenu un secret de polichinelle dans les hautes sphères, le nier était maintenant inutile. L’ingénieur accepta d’enchaîner avec une part de vérité ; il savait qu’il avait là l’occasion de paraître repentant. Avant de se démasquer, Clément prit néanmoins la peine de réfléchir au moment où son histoire viendrait se détacher de la réalité.

— Nous... en fait la firme avait des doutes sur cet ancien employé, Stuart Onslow, dit-il du ton le plus convaincant qu’il put trouver. Comme il

était très impliqué dans les premières ébauches du projet, nous... mon supérieur à Paris désirait connaître le véritable motif de son départ. C'est lui qui m'a demandé de me connecter à son poste pour consulter ses courriels.

Et voilà. En quelques phrases seulement, il venait de se jeter dans la gueule du loup, entraînant sans doute la Murakami-Sato avec lui. Quel autre choix avait-il ?

Evrard se cala davantage dans son siège, faisant mine de ne pas avoir savouré chaque seconde de la performance de l'ingénieur. L'intimidation, la menace, voilà quelles étaient ses armes une fois qu'elle savait son adversaire acculé au pied du mur.

— J'imagine que vous allez prétendre que Soler n'a rien à voir là-dedans ?

— C'est sans doute plus facile pour vous de vous débarrasser de tout le monde en même temps, mais à part mon supérieur, il n'y avait que moi d'impliqué.

— Évidemment.

La vérité, c'est qu'elle n'avait peut-être même pas besoin de preuves additionnelles pour le coincer. Son simple témoignage aurait pu suffire et pourtant elle se donnait du mal à extraire ce qu'il restait de vérité cachée.

Clément se risqua à un dernier commentaire, espérant arriver à faire pencher la balance en sa faveur.

— Est-il vraiment nécessaire de punir toute une entreprise et ses employés pour les erreurs d'une seule personne ? Les travaux sont peut-être sur le point d'être achevés dans les étages clés, mais il reste une partie de la tour dans laquelle vous avez encore besoin de notre expertise.

— Écoutez, que vous ayez la larmichette à l'œil ou pas, vous avez agi au nom de votre entreprise pour le compte de laquelle vous vous êtes adonné à de l'espionnage industriel. Nos lois sont très strictes là-dessus,

comme vous le savez. J'ai averti la police babylonienne ce matin en leur promettant une confession d'ici demain. Et maintenant que vous êtes sur enregistrement, vous allez signer cette confession...

Sous le choc, Varin accusa la surprise : il était sous écoute tout ce temps. Encore une fois, elle avait un coup d'avance sur lui.

Evrard tira d'un tiroir une lettre qu'elle posa devant elle. Clément s'approcha, ne devant lire que quelques lignes pour en constater l'exactitude. L'ingénieur serra les poings, plus en colère que dépassé par les événements. Car dès que cette histoire parviendrait aux oreilles des véritables cadres de la Murakami-Sato, leurs supérieurs nieraient probablement que Soler et lui-même eurent déjà été à l'emploi de la compagnie tout court. Ou alors, ils accepteraient l'accusation d'espionnage plutôt que d'admettre qu'ils avaient travaillé main dans la main avec une puissance étrangère pour enquêter sur une multinationale rivale.

Dans les deux cas, Clément n'avait d'autre choix que de coopérer en attendant le retour de son collègue.

XVIII

Un café serré préparé au bord du feu et une pleine assiette de fowl avaient ponctué le second matin de Soler au campement de Radiant. Accueilli avec déférence parmi les combattants du groupe armé, Soler se fondait dans l'organisation sans que personne n'ose l'embêter. Même qu'il se vit offrir une deuxième portion, faveur que l'agent refusa poliment. Bien évidemment, il n'eut fallu qu'une poignée d'heures pour que la rumeur de sa présence se répande dans tout le camp.

Il assista en silence à la séance de badinage matinale des troupes, ne comprenant que quelques mots d'arabe mêlés aux rires et aux railleries typiques des guerriers. On semblait même avoir tourné Soler en sujet de moquerie à une occasion, juste avant que l'un d'entre eux ne prenne la peine de lui expliquer la blague en anglais. Une simple boutade comme quoi il avait l'air un peu frêle pour un super-espion international.

À peine quelques instants plus tard, Farah passa elle-même près du feu pour vérifier le percolateur à la recherche d'un remontant. Soler haussa les épaules tandis qu'il terminait sa propre tasse d'une traite.

— Désolé, vous venez de manquer le dernier service, dit-il.

Elle soupira, passant sa main dans ses cheveux en bataille, tournant déjà les talons en direction du bâtiment d'où elle venait.

— Au fait, reprit Soler pour l'arrêter, vous avez pensé à ce que je vous ai demandé ?

— Tout dépend. Vous avez pensé à mes conditions ?

— Absolument, lui assura Soler. C'est d'accord.

— Alors Reem vous attend au dépôt. Faites ça rapidement.

Et elle repartit aussi rapidement qu'elle était venue, Soler remarquant que toute la troupe s'était tue à l'arrivée de la commandante. Ils attendirent qu'elle soit hors de portée de voix avant de reprendre du même ton,

véritable attestation de l'autorité que Farah inspirait parmi ses hommes. Soler dut demander son chemin pour trouver le dépôt, après quoi il parvint rapidement devant le petit bâtiment de terre.

C'est là qu'était stocké tout l'équipement de combat accessible aux combattants de la cellule, mais également le matériel militaire désuet, treillis, cartouchières, brêlage, et cetera, sans doute acheté au rabais des puissances étrangères. Soler se présenta au comptoir, où un grand chauve semblait l'attendre de pied ferme. Derrière lui se dressait un mur rempli d'armes en tout genre, rangées et alignées avec minutie sur un long présentoir métallique de la taille de la pièce. Et même si toutes ces pièces de matériel ne semblaient pas fraîchement tirées de leur emballage, la quantité de moyens et l'organisation dont Radiant faisait preuve forçaient l'admiration.

— Reed, j'imagine ?

— *J'ai ce que vous voulez*, répondit-il sèchement dans un anglais cassé.

L'homme se pencha sous le comptoir pour en tirer une imposante valise de plastique noir qu'il posa devant lui. Et alors que Soler voulut s'en emparer, Reed leva subitement le doigt pour lui faire signe de patienter. Avec des gestes précis, l'armurier se tourna vers le mur et tira une autre mallette sombre, plus petite cette fois.

— *Elle m'a aussi dit de vous donner ça*, expliqua-t-il en la plaçant près de l'autre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— *Cadeau.*

Rien qu'à la forme, l'agent du NOV-4 crut reconnaître les petites mallettes servant à transporter et à protéger des armes de petit calibre. Tenant toujours son invité à distance, Reed tint à lui-même l'ouvrir pour lui présenter l'arme. Il s'agissait d'un pistolet semi-automatique, beaucoup

plus récent, muni d'un silencieux. Le genre de matériel utilisé par des forces spéciales, beaucoup plus fiable que les vieilleries portées par les autres membres de Radiant. Soler l'inspecta avec l'autorisation de l'armurier, vissant le tube de métal du silencieux au bout du canon pour en jauger le poids.

— *C'est... satisfaisant ?*

— *It is, very*, approuva Soler.

L'armurier acquiesça, reprenant le pistolet pour le ranger soigneusement dans sa mallette avant de le rendre à son nouveau propriétaire. Enfin, il souleva l'autre valise pour en présenter la poignée, et pointa une porte au fond du dépôt.

— *Là-dedans.*

Soler remercia l'armurier d'un hochement de tête, puis s'empara des deux valises avant de suivre la direction indiquée.

Seul face à une table dans une petite pièce similaire à celle où il avait été reçu plus tôt, Soler posa la valise plus massive contre la surface du meuble. Rapidement, il tira l'appareil de sa protection matelassée et plaça le téléphone satellitaire et son émetteur disproportionné devant lui. Soler se fit la réflexion qu'il n'était même pas né quand ce truc était utilisé. Il s'installa sur la chaise, allumant l'émetteur et testant plusieurs boutons pour assurer le fonctionnement de l'appareil. Il se souvenait avoir déjà vu ce genre de technologie dans un bouquin, des décennies plus tôt, mais devait s'avouer un peu dépassé par la quantité de fonctions offertes sur la boîte de métal. Bien que des versions beaucoup plus portables de ces engins aient existé depuis des lustres, Radiant devait trouver plus prudent de fonctionner sur des satellites désuets pour éviter le traçage de leurs communications, en plus de bénéficier de la sécurité d'un brouilleur militaire moderne, soudé sur le côté de l'appareil. Astucieux.

Les réglages complétés, Soler parvint finalement à se connecter à un réseau et à composer le numéro qu'il connaissait par cœur pour ce genre de situation. Il confirma la connexion, devant attendre plusieurs secondes au terme desquelles il obtint confirmation que la ligne sonnerait de l'autre côté de la planète. Quelqu'un décrocha, tandis qu'une voix masculine entama la discussion.

— Portes et fenêtres Gélinas, bonjour ?

— Bonjour. J'ai commandé des persiennes à vitraux azur la semaine dernière et je n'ai toujours pas de nouvelles.

— Votre numéro de commande, je vous prie.

— 22-31-79. Accès pour Soler, Alban. Vous savez chez qui.

— Un instant, je vous connecte.

Un bruit de friture sur la ligne accompagna la musique d'attente enclenchée par le commis, puis s'arrêta subitement pour laisser place au silence. Celui-ci dura un moment avant que quelqu'un ne décroche à l'autre bout de la ligne. Une femme.

— Soler, bon sang...

C'était Landry.

— Content de vous entendre aussi, madame.

— Je croyais que vous deviez... Enfin, heureuse de savoir que vous n'avez pas péri dans cet attentat au Gilgamesh. C'est déjà ça.

La voix de sa supérieure semblait surprise, voire nerveuse.

— J'ai passé à un cheveu d'y rester, mais je n'aurais pas brisé l'interdiction de contact pour si peu.

— Je vois. Vous semblez appeler depuis le Soudan, j'en déduis que vous avez réussi à fuir Babylone ?

— Fui ? Non, j'ai retracé le groupe qui a détourné le satellite, dit Soler en accélérant le rythme des révélations, ce sont eux qui sont responsables de

l'attaque sur l'hôtel. Le projet Babel n'est pas au point. Cette technologie nouvelle risque de causer plus de dommages que de bien si elle est vendue ailleurs. Radiant tente d'empêcher ça et ses représentants locaux planifient une seconde attaque, beaucoup plus violente, sur la tour elle-même. Demain.

Un moment de silence. C'était beaucoup d'informations à digérer, même pour une agente d'expérience comme Landry.

— C'est... du bon travail. Et vous croyez qu'ils sont équipés assez lourdement pour mener à bien cette attaque ?

— La Marduk a beaucoup de ressources, mais oui... Ils en seraient capables si nous leur donnons un coup de pouce pour détourner la sécurité de Babel.

Un autre silence, plus long cette fois.

— Je vois, donc vous proposez de...

— Les laisser crisser une bombe dans cette tour et regarder le feu d'artifice. Radiant n'a pas agi seule, précisa l'agent, ils ont eu l'information d'un ingénieur qui a voulu lancer l'alerte.

— Si vous estimez que ce « coup de pouce » ne laissera aucune trace pouvant mener jusqu'à nous et dévoiler ainsi notre implication dans l'attaque, vous avez mon autorisation pour procéder. Dans tous les cas, vous allez devoir regarder tout ça péter à distance, car je vous veux le plus loin possible de Babylone à l'heure qu'il est. Nous avons d'autres problèmes. Écoutez, vous ne semblez pas au courant alors je vais vous le dire directement : Varin a aussi établi le contact hier soir.

— Quoi ? Comment ça ?

C'était d'autant surprenant que Soler lui avait formellement interdit tout contact avec l'extérieur au cas où leurs *comms* seraient surveillés.

— Exact. C'était extrêmement bref comme message, mais de ce que j'ai cru comprendre, votre couverture est grillée.

Soler soupira. Turan ou Evrard avait peut-être fini par voir clair dans leur double jeu.

— Il suffit que je m'absente pour que...

— Ne mettez pas ça sur lui. J'ai déjà chargé mademoiselle Malette de préparer l'exfiltration de Varin, avec un nouveau passeport en règle qui n'alertera pas les autorités babyloniennes à son départ. Si nous agissons vite, bref avant l'attaque, tout devrait bien se passer.

— Je ne prendrai pas cette chance. Prévoyez d'autres documents à mon nom, je dois absolument me rendre sur place.

— Non, vous êtes déjà à l'extérieur de la ville. Vous n'avez qu'à trouver un transport local jusqu'à Karthoum et nous nous chargerons de vous tirer de là...

— Arrêtez. Il est hors de question que j'abandonne Varin là-bas ! Sans parler de Thivierge...

— Thivierge ? De quoi vous parlez ?

— J'ai appris que la Marduk le garderait prisonnier.

Landry accusa la surprise. Elle prit quelques instants avant de poursuivre d'une voix sévère, inébranlable.

— Vous m'en voyez navrée. Mais, hélas, nous n'avons plus le temps pour ça... Thivierge est peut-être compromis à l'heure qu'il est. Même si ce n'est pas le cas et qu'il est bien vivant, je n'ai aucune garantie que vous arriverez à le sortir de là. Qu'est-ce qui nous dit que Thivierge ne travaille pas maintenant pour notre ennemi ? Les familles de Boyer et Thivierge ont déjà fait leur deuil. La situation est assez catastrophique à mon goût pour risquer de vous perdre, vous aussi.

La froideur de sa patronne vint raidir l'échine de l'agent. Aurait-elle été aussi prompte à le laisser moisir à l'autre bout de la planète s'il avait été question de lui ? Sans doute.

Il n'avait toutefois pas envisagé l'option que Thivierge ait pu changer de camp. De ce que Soler savait de lui, cette théorie semblait hautement improbable, mais Landry avait raison de soulever ce doute sur la probité de leur agent. Personne n'était insensible à l'argent et au pouvoir. Pourtant, Soler ne pouvait se résigner à laisser Clément se dépatouiller avec la Marduk alors qu'il était dans l'eau chaude. Il y eut un flottement pendant lequel Soler dut prendre une décision. Et désobéir à sa patronne n'en était pas une légère.

— Je suis désolé, mais là d'où vous êtes, je ne crois pas que vous allez être en mesure de m'empêcher d'y retourner.

— Soler, c'est un ordre : n'y allez pas. Et s'il vous prenait l'envie folle de me désobéir, prenez garde : à l'heure qu'il est, ils vous attendent de pied ferme. Ils savent peut-être qui vous êtes et ce dont vous êtes capable.

— Si c'est le cas, ils éviteront de se mettre au travers de mon chemin.

*

Soler disposait d'une nuit pour agir. Parti en début d'après-midi à bord d'un tout-terrain civil gracieusement prêtée par Farah après lui avoir expliqué l'urgence, l'agent faisait route vers Babylone après avoir conclu un marché qui penchait fortement en faveur du groupe terroriste. Avec ce qu'il avait pu leur fournir, un véhicule de plus ou de moins dans leur campement ne ferait pas grande différence pour la suite des choses.

Soler filait à travers le désert avec le même GPS qui l'avait emmené là-bas. Les quelques heures de route qu'il fallut pour rentrer à la cité-État parurent beaucoup plus courtes qu'à l'allée alors qu'il esquivât le poste-frontière désorganisé qui gardait maladroitement la frontière récente. Le gouvernement babylonien devait juger bien peu profitable de garder

d'innombrables hectares vides de toute installation plutôt que de centraliser ses forces de sécurité près de la cité phare.

L'agent du NOV-4 entra dans la ville sans trop de problèmes, brandissant son insigne de la Murakami-Sato à quiconque osait le demander. Les postes de sécurité s'étaient multipliés depuis l'attentat du Gilgamesh, mais aucun des militaires rencontrés ne sembla s'attarder sur sa carte d'identité. S'il était grillé, l'information n'était pas connue de tous, ou alors le simple logo de sa compagnie était une couverture assez efficace pour ne pas attirer l'attention sur lui.

Presque vide à cette heure, le stationnement du complexe de la Marduk destiné au projet Babel n'était occupé que par quelques rares voitures. Soler se gara en face du bâtiment C8, pas le moins du monde embêté à l'idée qu'on lui demande où il avait pu dénicher le véhicule. On risquait de lui poser d'autres questions d'abord.

Retirant les clés du contact, l'agent prit soin de les mettre dans une pochette du coffre à gants et de dissimuler la mallette contenant son pistolet sous le siège conducteur. Qu'importe ce que Clément leur avait raconté, il aurait déjà été reçu avec plus d'hostilité si sa vie était en danger.

Soler passa sa carte d'accès à l'entrée du C8, surpris qu'elle soit toujours fonctionnelle. Il arpenta les corridors sombres de l'unité résidentielle, puis monta jusqu'à son étage avec l'ascenseur. Comme la trace de sa carte magnétique était enregistrée chaque fois qu'il l'utilisait, on le savait assurément déjà revenu.

S'il parvenait à atteindre la chambre de Clément et qu'il pouvait localiser rapidement celle de Thivierge en éliminant les hommes chargés de le garder enfermé, ils seraient hors d'ici en quelques minutes à peine. Ils n'auraient alors qu'à prendre le premier train dès les premières lueurs à la gare Centrale. Et comme la ville ne semblait pas en état d'alerte, les

nouveaux documents qu'aurait Malette en sa possession seraient sans doute suffisants pour quitter la ville avec la satisfaction du travail accompli. C'était jouable, à condition de se dépêcher.

Quelque chose attira toutefois l'attention de l'agent tandis qu'il s'approchait de sa chambre. Une lumière était restée allumée en provenance du C7. On pouvait voir par la fenêtre que quelques bureaux de l'aile adjacente à la passerelle vitrée demeuraient éclairés, ce qui demeurerait assez rare à cette heure. Curieux, Soler s'engagea dans le couloir menant à cette passerelle. Il constata aussitôt qu'il n'était pas seul : plusieurs bruits de pas faisaient écho derrière lui.

Trois individus approchèrent, surgis des bureaux de Babel. Rapidement, Soler identifia Turan au centre, avec à ses côtés Hardman et un autre homme bien charpenté.

Visiblement, on l'attendait.

— Ah, monsieur Turan, salua l'agent en s'engageant sur la passerelle. Je ne croyais pas vous voir ici si tard.

— Ménagez votre salive, Soler. Votre collègue vient de passer aux aveux : vous avez volé nos données. Tout ça, au nom de votre entreprise.

— Ah oui ? Comme ça ?

— Nous planifions le faire arrêter formellement demain matin et vous avec lui. Je ne sais pas exactement quel rôle vous avez joué dans cette histoire, mais la directrice du projet ne veut prendre aucun risque.

Soler sentit un sourire en coin s'installer sur les commissures de ses lèvres. Cette fois, sa confiance débordante en lui n'était pas une manière de tromper la peur. Turan en avait trop dit.

— Vous ne me demandez pas si j'ai trouvé Onslow ?

Le président dévisagea l'agent, inspectant ses vêtements sales et sa barbe de trois jours.

— Non, mais à voir votre dégain, j’imagine que vous avez dû le chercher aux quatre coins du Sahara.

— Pas loin. En tout cas, il n’a pas hésité à me raconter à quel point vos projets de recherche menacent de plonger le monde dans un état plus lamentable encore.

Turan sourcilla. Il avait déjà entendu cette histoire.

— Il ment. Il a pris peur au moment de voir son travail se concrétiser, voilà tout.

— C’est ce qu’Evrard vous a dit ? Ou alors c’est le mensonge que vous vous êtes raconté à vous-même pour dormir la nuit ?

Le président se garda cette fois de répondre, ordonnant plutôt, d’un mouvement de tête, à son garde du corps de s’avancer près de Soler. L’agent ne regarda même pas Hardman passer près de lui, plus intéressé à accuser le président.

— Écoutez, je ne sais pas ce que Varin vous a dit, mais la situation dans laquelle vous êtes est bien pire encore que ce que vous imaginez.

— Ah, donc vous avouez avoir participé au vol de données ? C’est un méfait grave ici. Vous le savez ?

— Vous êtes quelqu’un d’intelligent, Turan. J’ai déjà prévenu mes supérieurs de la dangerosité de vos appareils. À partir de maintenant, rien de ce que vous pourrez faire évitera l’effondrement de Babel. Votre réputation à l’international sera ternie durablement.

Pour la première fois depuis qu’il avait rencontré le président, Soler vit son visage prendre une expression de peur. Turan balbutia :

— Oui, je comprends... peut-être...

Il échappa un rire nerveux, presque soulagé, comme si un voile devant ses yeux venait de se déchirer et qu’il voyait enfin clair dans toute cette affaire. Ce n’était pas un hasard si sa recherche sur Soler et Varin dans les

données de la Murakami-Sato n'avait donné que des résultats sommaires. Sans parler du maniement des armes hors du commun dont avait fait preuve Soler pendant l'attentat du Gilgamesh.

— Et dire que c'est moi qui vous ai mis sur la piste d'Onslow. Quel abruti j'ai été...

Enfin, il laissa un long silence passer.

— Drôle de vie tout de même, où la seule chose qui subsistera de votre mémoire sera consultable dans un document presque entièrement caviardé dans les archives de votre employeur. Suffit que vous disparaissiez sans explication, et...

— Vous ne voulez pas faire ça... Si quelque chose devait arriver à moi ou à Varin, je vous jure que cela ne ferait que vous compliquer la vie.

Turan dut réfléchir un moment, comme s'il doutait de cette menace.

— C'est vrai, hélas... Il se fait tard, nous en discuterons. En attendant, monsieur Hardman va vous escorter jusqu'à vos quartiers. Bonsoir, monsieur Soler.

— Vous faites une grave erreur, Turan. Vous savez que vous risquez gros à nous garder ici. Il est encore temps d'arrêter Evrard avant qu'elle ne commette l'irréparable...

— C'est par là, grogna Hardman.

Soler n'eut pas le temps de finir sa phrase que son épaule fut empoignée avec force par le garde du corps. L'autre garde du corps se joignit rapidement à lui. Tous deux poussèrent Soler vers les chambres.

L'agent obéit puis avança, pensant d'abord à lutter pour s'enfuir. Or, il peinait à s'imaginer comment il tromperait toute la sécurité du complexe si jamais il parvenait à avoir le dessus sur Hardman, ce qui constituait déjà un exploit en soi. Il y aurait des occasions plus subtiles de se sortir de là.

Il n'avait d'autre choix que d'attendre le bon moment pour frapper.

XIX

Confiné dans sa chambre depuis plusieurs heures, Soler tournait en rond. Il avait déjà vérifié le loquet, la fenêtre ; tout était finement sécurisé pour empêcher quiconque d'entrer ou sortir. Dans un élan de détresse, il était même allé jusqu'à regarder s'il y avait un conduit d'aération quelque part, mais sans succès. Une solution désespérée qui de toute manière ne fonctionnait que dans les films, tant la plupart étaient malheureusement bien trop étroites pour qu'un adulte s'y glisse.

Assis sur le lit, en quête de solutions, l'agent du NOV-4 scrutait sans cesse le lecteur de carte magnétique fixé à sa porte dont le voyant rouge ne cessait de briller. Chaque heure perdue nuisait considérablement à ses chances de quitter la ville sain et sauf. Car, faute de sortir de cette maudite pièce, il risquait fort de subir, lui aussi, l'attentat de Radiant. Qu'importe la réussite de leur attaque, l'escalade de violence à Babylone compliquerait assurément sa sortie du pays.

Forcé de macérer ici encore un moment, Soler jugea bon de prendre une douche et de changer ses vêtements salis par la poussière du désert. Sous l'eau lui vinrent alors de nouvelles idées saugrenues d'évasion, comme celle d'inonder sa chambre en espérant que quelqu'un vienne vérifier. Ou encore le classique consistant à feindre un malaise. Non, aucune de ces pistes ne lui apparaissait préférable à l'attente. Le risque était trop grand, d'autant que son état ne lui permettrait peut-être pas de remporter l'affrontement qui découlerait de ses tentatives désespérées.

Soler se coucha sur le dos sans défaire le couvre-lit, avec comme seule occupation que celle de fixer le plafond en attendant qu'une nouvelle opportunité se profile à l'horizon. Il resta ainsi une autre heure, assez longtemps pour que l'aube semble poindre au travers des rideaux de son unique fenêtre. L'agent crut même s'être endormi un instant, la luminosité

ayant soudainement gagné en intensité à la suite d'un simple battement de paupières. Soler se leva, s'arrachant à son état méditatif pour regarder à l'extérieur. Le stationnement paraissait toujours vide, signe qu'il devait être encore très tôt. Or, d'ici deux heures, cet endroit grouillerait d'employés de la Marduk. Partir discrètement parmi ce flot de va-et-vient deviendrait un cauchemar.

L'agent du NOV-4 fit de nouveau les cent pas à la manière d'un lion en cage, sachant très bien qu'il ne trouverait pas le sommeil de toute manière. Un son vint rapidement interrompre ses ruminations. Des pas provenaient du couloir et se rapprochaient. Instinctivement, Soler se positionna derrière la porte, prêt à toute éventualité. La Marduk tenterait-elle de l'éliminer ?

Non, on venait plutôt glisser quelque chose sous sa porte. Soler se pencha rapidement pour coller son oreille contre le battant. Il écouta les pas qui se distançaient déjà, ceux d'une personne seule selon toute vraisemblance. Enfin, il baissa le regard pour voir ce qu'on venait d'insérer dans l'interstice : une enveloppe. Déjà décachetée, du même type que celle que Turan lui avait fait parvenir à l'infirmerie du C7. Tout comme la première, celle-ci contenait une note, assortie d'une carte de sécurité de la Marduk.

Vous m'infligez un mal de tête plus grand ici qu'ailleurs. Emmenez Varin, et partez.

Partez vite avant qu'Evrard ne l'apprenne.

Une décharge d'espoir coula dans ses veines.

La note n'était pas signée, mais sa provenance était claire. Soit le président de la Marduk était accablé de remords depuis tout à l'heure, soit Soler avait réussi à l'effrayer. De toute évidence, sa présence ici était devenue radioactive pour l'organisation et Turan semblait l'avoir compris. Il était à parier qu'en agissant dans le dos d'Evrard, il voulait faire croire à

une évasion et ainsi éviter toute apparence de responsabilité, voire de trahison. Mais même avec une clé, sortir d'ici à cette heure ne serait pas nécessairement une mince affaire.

Soler attendit quelques instants pour s'assurer que la personne derrière la porte était le plus loin possible. Il écouta plus attentivement. Rien, que du silence dans le corridor.

Il avait eu beaucoup de temps pour réfléchir à son plan d'action une fois qu'il sortirait de là. La première étape était de trouver Varin. Il devait espérer que la sécurité ne réagirait pas trop rapidement à les voir circuler dans le complexe. Plusieurs d'entre eux croiraient sans doute qu'ils étaient encore à l'emploi de la Marduk. Pas le choix de miser sur cette éventualité et de prier pour qu'Hardman soit loin ou trop occupé avec l'attaque imminente de Radiant.

Soler déverrouilla la porte et quitta la chambre pour se diriger d'un pas pressé vers celle d'en face. Il scanna la carte, visiblement programmée comme passepartout pour tout l'étage, puis poussa la porte de Clément sans avertissement. Sous les couvertures, l'ingénieur se réveilla d'un seul coup, paniqué.

— Qu'est-ce... ?

— Du calme, c'est moi. Alors, on va faire un tour ?

— Soler ! Comment vous avez fait pour... ?

— Habille-toi pendant que je t'explique, il faut qu'on file au plus vite.

Clément se leva aussitôt, perdant presque l'équilibre en bondissant hors du lit. Il enfila sans perdre une seconde un pantalon avant de ramasser la première chemise qui traînait sur sa commode. Il regrettait d'avoir dû se départir de l'arme trouvée au Gilgamesh après l'attentat, mais il n'avait eu d'autre choix que de la remettre à Hardman après qu'il l'eut vu l'utiliser dans le stationnement.

— J’ai parlé à Landry, lança Soler. Malette devrait nous avoir des passeports grâce à ton message. Si on la contacte et qu’on file rapidement à la gare, on a peut-être nos chances. Tu as encore mon comm ?

— Euh, bien sûr, je l’ai caché ici. Comme ils ont confisqué le mien, je m’en suis servi pour contacter le NOV-4.

Toujours en train de boutonner sa chemise, l’ingénieur souleva son matelas d’une main pour récupérer la microtablette et la rendre à son propriétaire.

— Parfait, reprit Soler. Maintenant, avant de partir, il y a quelqu’un d’autre que nous devons ramener. Comme nous, il semble confiné dans une chambre sur cet étage. Suffit d’éliminer celles qui sont utilisées par la Murakami et on devrait trouver la bonne.

Aussitôt, Clément pensa à la porte surveillée devant laquelle il était passé plusieurs jours plus tôt. Ce ne devait pas être un simple hasard.

— Je crois savoir où c’est. Je peux vous demander qui est censé être là ?

— Quelqu’un que je ne croyais jamais revoir. Vas-y, je te suis.

Soler laissa Clément partir le premier et lui emboîta le pas. Les deux collègues s’engouffrèrent dans le couloir, tentant d’être discrets tout en gardant un bon rythme. Comme la vingtaine de chambres spacieuses sur l’étage étaient toutes occupées ou presque par les nouvelles équipes de Paris, il fallait d’agir le plus subrepticement possible pour ne pas attirer l’attention de tout ce monde.

— Il y avait un homme d’Hardman qui gardait la porte, je ne sais pas si...

— Espérons que ce son *shift* commence pas trop tôt de bonne heure.

Clément bifurqua à l’intersection, se rappelant exactement le numéro de porte qu’ils cherchaient. Enfin, il ralentit le pas, indiquant du doigt à Soler que leur objectif était juste à l’angle du corridor. L’agent du NOV-4 hocha

la tête et se permit de passer devant Varin. Longeant le mur, Soler se plaça à son angle pour jeter un vif coup d'œil du côté indiqué par l'ingénieur.

Malheureusement, la porte était bel et bien toujours gardée. Au moins, un seul homme la protégeait.

Assis sur une chaise, l'agent de sécurité en poste était toutefois seul, muni d'un pistolet mitrailleur et visiblement au bout de son quart de travail tant il dodelinait de la tête et cognait des clous. Pas le choix, il faudrait l'éliminer rapidement pour éviter qu'il n'appelle qui que ce soit, et ce, sans bruit pour ne pas rameuter tout l'étage. Il leur fallait une diversion.

Grave, Soler se tourna vers Clément et pointa le garde en ouvrant et fermant lentement la mâchoire sans pourtant émettre le moindre son.

— Appelle. Le.

Clément haussa les épaules, ne comprenant pas où son collègue voulait en venir jusqu'à ce que Soler ne répète ses gestes avec plus d'insistance. Clément hésita, anxieux de la réaction du garde, mais finit par s'exécuter sous le regard de plus en plus insistant de Soler.

— Euh... Excusez-moi. J'aurais besoin d'un renseignement.

Clément s'avança suffisamment pour que le gardien le voie, tout en permettant à Soler de rester plaqué contre le mur, et donc caché aux regards de l'homme lourdement armé.

Interpellé par le son de la voix, le garde n'avait pas l'air d'avoir compris un mot de ce que l'ingénieur avait dit, mais il s'avança en direction du bruit. Ça avait fonctionné.

À peine le gardien apparut-il dans son champ de vision que Soler, d'un geste précis et expert, lui envoya un solide coup à la trachée. Il tira sur la veste kevlar du garde étourdi pour l'attirer vers lui et l'étouffer avec l'arme arrachée de ses mains jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Cherchant l'air et tentant de se débattre alors qu'il glissait au sol, l'agent de sécurité de la

Marduk somnait. En seulement une dizaine de secondes, Soler en était venu à bout. Non loin de là, Clément observa la scène, interdit, les traits de son visage témoignant de son dédain pour ce nouveau meurtre.

Pour sa part, Soler était trop concentré à sauver sa peau pour s'attendrir de cette autre vie qu'il prenait. Laissant le garde effondré là où il était, l'agent grimaça. La lutte avait éveillé la blessure à ses côtes. Les dents serrées, il tira la carte donnée par Turan de sa poche et tenta de la faire passer sur le loquet. Le voyant demeura rouge. Le président avait donc eu la présence d'esprit de ne pas lui donner accès à tout l'étage.

Soler se mit alors à fouiller le garde pour trouver une clé avec un accès de plus haut niveau accrochée à sa ceinture.

La serrure se déverrouilla enfin. Et avant que Soler ne se décide à tourner la poignée de porte pour entrer, il détourna son attention vers Varin.

— Reste là et assure-toi que personne n'arrive.

— Et... si quelqu'un arrive ?

— C'est simple, cogne, dit-il en pointant la porte.

L'agent du NOV-4 pénétra dans ce qui devait être l'endroit où était enfermé Thivierge, disparu depuis maintenant plus d'un mois. Identique aux autres chambres sur l'étage, muni de toutes les commodités normalement réservées aux employés en visite, l'endroit n'avait rien d'une prison, mais tout d'une suite très dispendieuse.

L'homme qui occupait la chambre était couché sur le lit, visiblement endormi. Soler s'approcha, essayant d'alourdir ses pas pour le réveiller, mais sans succès. Enfin, il reconnut les traits de son camarade, des ecchymoses plus ou moins importantes tapissant son visage. S'ils avaient tous deux fait équipe pour une mission assez particulière en Norvège, sept ou huit ans plus tôt, Soler l'avait surtout recroisé aux rébarbatives célébrations des fêtes du service.

— Thivierge ?

Aucune réaction. Soler se pencha davantage pour tenter de réveiller l'homme, mais au moment où il le toucha à l'épaule, Thivierge s'éveilla d'un seul coup. Sans crier gare, il empoigna à la gorge Soler qui était toujours penché au-dessus de lui.

Soler tenta de se défaire de son emprise, mais trop ahuri pour se défendre, il trébucha au sol sous la poussée de Thivierge qui, à cheval sur lui, continuait de l'étrangler.

— C'est... moi, parvint-il à bredouiller malgré son souffle coupé.

Les yeux hagards du prisonnier balayaient le visage de sa proie, comme si Thivierge était incapable de concevoir qu'il s'agissait bien de son collègue.

Thivierge relâcha soudain la pression.

— Ta-bar-nak. Alban. C'est toi ? Qu'est-ce que tu crisses ici ?

— François. Content de te voir. Je vois que t'as rien perdu de tes légendaires réflexes.

Thivierge n'en croyait pas encore ses yeux. L'adrénaline qui coulait dans ses veines continuait de le mettre dans tous ses états, ses pupilles étant complètement dilatées. Il était passé à deux doigts de tuer un collègue.

— J'ai vu ta face aux nouvelles pendant la conférence de presse de la semaine dernière, mais je pensais pas te voir débarquer de même à cinq heures du matin.

— Je suis plein de surprises, dit-il en se relevant. En fait, c'est un peu Onslow qui m'a appris que tu étais encore vivant.

Thivierge parut d'abord étonné.

— Tu l'as retrouvé ? Je pensais qu'il était parti de la ville, je... Évidemment que tu l'as retrouvé, qu'est-ce que je raconte ?

Même si Soler avait passé les dernières années dans une salle de classe, Thivierge n'avait pas à douter de la compétence et du sens d'analyse de son ancien partenaire. Encore agité, Thivierge enchaîna quelques profondes respirations pour se calmer davantage. Il devait trouver le moyen de se concentrer.

— Bon, comment on sort d'ici ?

— J'ai un véhicule à l'entrée, répondit Soler. Ça devrait pas être trop compliqué, mais faut qu'on se grouille.

— T'es grillé ?

— Bien cuit. Toute la compagnie est sur mon dos.

Tout en s'habillant promptement, Thivierge acquiesça, prêt à toute éventualité. Peu importe ce que Soler avait prévu, c'était sans doute préférable à moisir là-dedans des mois encore.

Soler se releva en s'appuyant contre le lit.

— T'es en forme ?

— Ils m'ont magané un peu, mais ça va. Ça fait un bout que Hardman est pas passé me rendre visite. Tu le connais ?

Soler hocha tristement la tête. Évidemment qu'ils l'avaient torturé.

— Un charmant personnage.

Soler ne creusa pas le sujet, sachant très bien que Thivierge aurait l'occasion de le faire avec Landry à son retour. La quantité d'informations qu'il avait pu leur révéler ne le concernait pas. Il avait toutefois une dernière chose à dire avant qu'ils ne retrouvent Varin de l'autre côté.

— Thiv... J'suis désolé pour Boyer.

L'agent ne répondit pas, se contentant de recevoir en silence les condoléances. Il n'était pas prêt à en discuter, la blessure était encore trop fraîche. Et au moment où Soler s'apprêtait à quitter la pièce, Thivierge décida d'ajouter une chose.

— Alban, c'est lui qui l'a eu. Hardman, c'est lui qu'Evrard a envoyé pour cueillir le satellite chez nous...

— Je suis sûr que t'as fait tout ce que tu pouvais.

— C'est moi qui aurais dû mourir. Pas elle.

Soler laissa planer un silence compatissant. Il comprenait sa douleur, mais il n'était pas question de laisser la colère et la soif de vengeance les aveugler alors que la ville était sur le point d'être assaillie de toutes parts. Ils devaient filer en ligne droite vers un transport rapide.

Dès qu'il eut retrouvé Varin faisant le guet à l'extérieur, Soler se dirigea aussitôt vers l'escalier de secours, suivi par ses deux comparses.

— Et lui c'est ? demanda Thivierge en pointant Clément.

— L'ingénieur que Landry a recruté pour qu'on ait l'air crédibles.

— Je vois que ça a bien marché.

Éberlué, Clément venait de reconnaître celui dont il avait vu le visage dans le dossier de *briefing* de mission, des semaines plus tôt.

— Agent Thivierge, je ne m'attendais pas à vous voir...

— Vivant ?

Arrivés au premier étage du C8, ils croisèrent les quelques employés plus matinaux de la Marduk qui se dirigeaient vers les bureaux. Soler baissa légèrement la tête, faisant son possible pour ne pas attirer l'attention sur eux alors que leur petit groupe rejoignait le stationnement extérieur. Par chance, le tout-terrain avec lequel il était arrivé était encore là, visiblement intouchée.

— Je peux conduire ? demanda Thivierge.

— Aucune chance. Assois-toi à l'arrière, dit Soler avant d'ensuite désigner le siège passager à Clément.

Soler récupéra les clés, dans le coffre, alors que Varin prenait place à ses côtés. À peine libéré depuis cinq minutes, dire que Thivierge semblait

galvanisé par cette évasion relevait de l'euphémisme. Il était instable, plus arrogant qu'à l'habitude, et Soler redoutait qu'il perturbe toute leur fuite. Pour une fois, la tranquillité de Clément lui apparaissait, au contraire, rassurante.

*

Le tout-terrain civil roulait depuis un moment dans les rues du centre-ville de Babylone. Soler évitait les points de contrôle alors qu'il cherchait un accès à la voie rapide qui s'élevait au-dessus du sol et qui les mènerait jusqu'à la gare. Cette exfiltration étant plus improvisée que d'habitude, il tentait de se souvenir du chemin que Nadir avait emprunté après les avoir cueillis à la gare. Au moins, la Marduk ne semblait pas pour l'instant être sur leurs traces.

— Tu as communiqué avec Malette ? demanda Soler.

— Elle sera là, répondit Clément en regardant le message reçu sur le comm de Soler. Enfin, je crois. Elle nous donne rendez-vous au terminal dans quinze minutes.

— Dis-lui aussi que... la ville est sur le point de recevoir une autre visite de Radiant, plus tard aujourd'hui.

— Quoi ? s'écrièrent presque à l'unisson les deux passagers.

— Disons que j'ai eu l'occasion de parler à la cheffe de leur cellule. L'ambassade n'a rien à craindre, la cible principale devrait être la Marduk, précisa Soler. Ça devrait les tenir occupés et les empêcher de nous suivre...

Et juste au moment où l'agent du NOV-4 eut cette réflexion, une voiture noire, clairement identifiée à la Marduk, fit son apparition dans le rétroviseur. Elle accéléra, s'approcha du véhicule pourtant assez banal qu'opérait Soler.

— Aïe, commenta Thivierge en se retournant, ironique. Je me demande bien ce qu'ils nous veulent.

Dès qu'il eut l'occasion de le faire, Soler vira à droite dans la première rue qu'il croisa, aussitôt suivi par la berline sombre. Il n'y avait plus de place au doute : on les suivait.

— Il y a une valise sous ton siège, lança-t-il à Clément. Sors-la, vite.

Le jeune homme s'exécuta, ouvrant le contenant pour découvrir l'arme. Il présenta la valise à Soler, qui secoua la tête en pointant du pouce la banquette arrière.

— Pas moi, pour lui.

Thivierge agrippa aussitôt le coffret, chargeant l'arme en un tour de main avant d'installer le cylindre métallique du silencieux sur le canon. Il la pointa vers le bas devant lui pour mieux l'examiner, satisfait de la qualité du matériel qu'il avait entre les mains.

Soler tint à l'avertir.

— Thiv. Discret, hein ? Il faut qu'on arrive à la gare sans mettre en alerte toute la cité.

Il acquiesça, presque déçu de ne pas pouvoir déverser toute sa colère sur les sbires de ses tortionnaires. Mais Soler avait raison. Mieux valait jouer de prudence s'ils comptaient fuir enfin cette cité maudite.

Thivierge se tourna vers l'arrière, prit un moment pour viser, puis fit feu à quelques reprises. Chacun des pneus avant de la voiture éclata aussitôt. La berline freina brusquement dans un nuage blanchâtre. Le conducteur tenta de continuer la poursuite un instant, puis abandonna bientôt : le véhicule qu'il suivait s'éloignait à vue d'œil. Thivierge lança un cri victorieux, à mesure que leurs poursuivants rapetissaient dans son champ de vision.

— Dans le mille ! Ça me rappelle Olso !

— C'est pas mal pire qu'Olso, Thiv, intervint calmement Soler. Concentre-toi.

Varin échangea un regard appréhensif avec Soler. Leur passager avait vraiment l'air d'avoir mal digéré son séjour dans les locaux du C8.

Soler trouva finalement la bretelle d'autoroute qu'il cherchait, empruntant la rampe qui les fit prendre de la hauteur jusqu'à atteindre la voie rapide surélevée. La limite de vitesse étant absente sur de telles routes, l'agent n'hésita pas à appuyer sur le champignon jusqu'à la limite du raisonnable. Les voitures filaient à leurs côtés tandis que le tout-terrain se frayait un chemin dans le trafic matinal très clairsemé.

Durant les quelques minutes qui suivirent, ils furent soulagés de constater que plus personne ne semblait les filer. Ils l'étaient d'autant qu'ils approchaient de leur objectif : la gare serait bientôt à portée de main.

Comme l'affluence était modérée à cette heure, Soler n'eut pas trop de mal à trouver un espace de stationnement dans l'une des tours situées à proximité des embarcadères. Soler remit les clés dans le coffre à gants, même s'il se doutait qu'ils ne pourraient emprunter ce véhicule de nouveau maintenant qu'il avait été identifié par la Marduk. De toute façon, si tout se déroulait comme prévu, ils n'auraient pas à revenir ici.

Fébrile, inquiet même, Thivierge prit avec lui le pistolet qu'il camoufla dans le dos de son pantalon. Soler le lui avait offert : il savait trop bien qu'il ne réussirait jamais à passer une arme à travers les différents contrôles de sécurité qui l'attendaient dans la gare.

Tandis qu'ils s'extrayaient tous du véhicule, Thivierge en profita pour exposer ses craintes à brûle-pourpoint.

— Quand tu auras le temps, tu m'expliqueras dans quelle mesure je fais partie de ce plan d'évasion, parce que je n'irai pas bien loin sans papiers. J'ai compris que votre amie avait de faux passeports pour vous, mais je me doute que j'étais pas au programme.

— Désolé, Thiv, je ne peux pas te promettre que tu vas sortir de Babylone aujourd’hui, mais j’ai un plan.

— C’est drôle, j’ai entendu ça souvent, se contenta de répliquer Thivierge sans une touche de sarcasme.

— Je commence à m’y faire, ajouta Clément alors qu’il descendait du véhicule.

Lorsqu’ils passèrent le portail principal de la gare, ils constatèrent vite que le terminal était heureusement relativement bondé. Se faufilant à travers les quelques passants transportant leurs valises, le trio d’espions se mit à la recherche de leur contact. Ils arpentèrent le terminal tout aussi achalandé où nombre d’écrans de verre leur transmettaient des tas d’information. Soler balayait du regard la foule, cherchant le visage de Malette, tout en restant à l’affût d’éventuels poursuivants. Puis, au bout d’une minute ou deux de recherches infructueuses, l’agent abandonna pour se tourner vers Clément.

— Tu sais où elle devait nous rencontrer ?

L’ingénieur regarda autour de lui, puis vérifia la conversation sur le *comm* de Soler.

— À peu près. Elle m’a parlé d’une fontaine près de l’entrée, mais on a dû la passer tout à l’heure...

— Je suis là, lança une voix familière derrière eux. Je vous suis depuis un moment, heureusement que je suis de votre côté, non ?

— Calvaire que tu m’as fait peur ! sursauta Soler.

L’agent expira bruyamment avant de laisser échapper un rire nerveux. Qu’il était content de la revoir. Cherchant visiblement à passer incognito, Sophie Malette avait attaché ses cheveux en une longue natte et revêtait un tailleur beaucoup plus sobre que ses élégantes tenues du Gilgamesh. Pas étonnant qu’ils ne l’avaient pas reconnue du premier coup d’œil.

— T’es absolument méconnaissable, avoua l’agent.

— Disons que comme vous êtes de moins en moins fréquentable, ça devient une précaution nécessaire... Maintenant, si vous pouviez me dire ce que c'est que cette histoire d'attaque imminente, j'aimerais bien savoir.

Tout aussi perdu, Clément haussa les épaules lorsque la diplomate l'interrogea du regard. Malette eut un autre coup d'œil bref et inquisiteur pour Thivierge, qui resta de glace.

Soler prit les devants, baissant le ton pour éviter que quiconque ne les entende parler de terrorisme en plein milieu de la gare.

— Nous avons quelques heures à peine. Ils comptent frapper en plein cœur de la journée, peut-être vers midi, pour s'assurer d'avoir un nombre élevé de témoins et ainsi frapper davantage l'imaginaire. En plus, à cette heure-là, il fait tellement chaud que la sécurité risque de s'endormir à son poste.

— Frapper où ? Turan est encore la cible ?

— Tu comprends pas, ça sera beaucoup plus gros que le Gilgamesh. Je te conseille de rester planquée dans l'ambassade et d'attendre que ça passe.

— Ouais, ça risque de péter de partout, ajouta Thivierge.

Malette sourcilla, dévisageant de nouveau l'agent.

— Rappelez-moi, vous êtes qui, déjà ?

— C'est un collègue du NOV-4 que nous pensions disparu, expliqua Soler. D'ailleurs, comme il ne peut pas repartir avec nous pour l'instant, j'espérais...

— Que je le ramène avec moi en attendant de pouvoir le faire sortir du pays lui aussi ?

Soler se gratta l'arrière de la tête.

— Eh bien... Il aurait l'immunité diplomatique et on pourrait planifier son exfiltration plus tard...

— Je ne serai pas dérangeant, voulut préciser Thivierge.

— Tout de même, tu te fais pas chier, lança-t-elle à Soler. C'est pas une petite demande...

Bouche bée, Soler ne sut quoi répondre, destabilisé par le presque refus de la diplomate. De son côté, Clément continuait de scruter la foule, nerveux que d'autres poursuivants soient à leurs trousses.

— Je... Je sais que c'est risqué, reprit Soler. Je suis désolé de devoir te demander ça.

— Je m'en fous du risque, j'aurais seulement aimé le savoir d'avance.

— Disons qu'on a fui les bureaux comme on a pu. Y'a encore une heure, j'étais enfermé dans ma chambre du complexe de la Marduk.

— Ça va, ça va !

Sophie hocha la tête, compréhensive. Elle tira de son sac à main deux documents cartonnés qu'elle remit aux fugitifs.

— Voici vos nouveaux passeports. J'ai reprogrammé vos données biométriques, vous devriez passer comme dans du beurre dans la plupart des aéroports avec ça.

— Je m'appelle Pierre Perrier ? s'étonna Soler en découvrant sa nouvelle identité.

— Ça te plaît pas ? J'ai pourtant eu du mal à trouver plus pétillant comme pseudonyme.

— Très drôle.

Derrière, Clément et Thivierge ne semblaient pas aussi amusés par le ton badin que venait de prendre la conversation. Leur vie était en jeu, après tout. L'ingénieur s'avança pour prendre son propre passeport, puis le feuilleta pour y voir une multitude de visas datés de plusieurs semaines, voire de quelques mois. Ingénieux. Leur nouvelle couverture paraissait minutieusement préparée malgré le temps limité dont avait disposé Malette.

— Merci beaucoup, dit le jeune homme d'une voix sincère.

— Pas de quoi. Maintenant, vous devriez vous grouiller. Il y a un train qui part pour Le Caire dans quinze minutes, vous pouvez encore l’attraper.

Soler acquiesça, tout en faisant signe à Clément de le suivre en direction du comptoir de la billetterie. Thivierge l’arrêta. Il sentait le besoin de montrer sa reconnaissance avant qu’ils ne se quittent définitivement.

— Alban, je te dois la vie.

— Tu ne me dois rien, répliqua Soler. Tu reverras ta famille, c’est tout ce qui compte.

Il regarda intensément d’abord son collègue, puis la diplomate.

— Ne prenez pas de risques et foncez vite vers l’ambassade, d’accord ?

— Bonne chance à vous deux, vraiment, dit Malette alors qu’elle se retourna en direction du stationnement.

Soler la salua d’un signe de tête, puis se rendit au guichet accompagné de Varin, à la recherche d’un billet. Il leur restait encore un peu de temps pour attraper le prochain départ. Varin passa à au comptoir juste à côté, également impatient de se retrouver loin d’ici le plus rapidement possible.

L’agent du NOV-4 interpella le commis qu’il avait face à lui, derrière la vitrine.

— Une allée simple pour Le Caire, j’veus prie.

— Pas de bagages ? sourcilla le commis.

— Pas de bagages, répéta stoïquement Soler.

Il lui tendit son nouveau passeport alors que le commis fouinait de nouveau sur son ordinateur.

— Fumeur ? demanda l’homme.

— Plus depuis longtemps.

— Le train n’est pas très bondé, je vous trouve une place. Donnez-moi quelques secondes.

Et alors que Soler se retournait pour jeter un coup d'œil derrière lui, il vit trois agents de la Marduk, tous habillés de noir, faisant leur entrée à l'intérieur de la gare. L'œil vif et le doigt sur leur oreillette, ceux-ci se séparèrent, fouillant la foule à la recherche des fugitifs. L'agent soupira, réalisant qu'il n'était pas au bout de ses peines.

— Un problème, monsieur ? demanda le commis en ramenant Soler à la réalité.

— Pas le moins du monde.

Soler pensa presque à faire demi-tour, rentrer à l'ambassade avec Malette et attendre que la tempête se calme. Or, peut-être que la Marduk surveillait justement son véhicule pour l'empêcher d'accomplir une telle chose. Il devait continuer, puis espérer que leurs poursuivants se disperseraient suffisamment entre les plateformes pour leur permettre de se faufiler. Au même moment, le commis venait d'imprimer sa carte d'embarcation, l'invitant bientôt à entrer dans le kiosque de vérification biométrique.

— Voici votre carte. Merci de voyager avec nous, monsieur Perrier. Nous vous souhaitons un bon séjour en Égypte.

— Je vous remercie, expédia Soler en agrippant son passeport et son billet de train d'un geste brusque.

Il s'engouffra sans plus attendre à l'intérieur de la cabine de sécurité et en sortit au moment où Varin venait de quitter la sienne. Leurs billets en main, tous deux s'engagèrent alors dans le long tunnel menant aux quais d'embarquement.

Tandis que Soler pressait le pas, il se pencha subtilement vers Varin.

— Ne te retourne pas. On est suivis.

Clément acquiesça sans s'arrêter, désormais trop habitué à ce genre de déclaration flippante. À voir la manière dont les employés de la Marduk

avaient préséance sur à peu près tout dans cette ville, il y avait fort à parier que ce n'était pas un vulgaire kiosque biométrique qui les ralentirait.

Lorsqu'ils arrivèrent au quai d'embarquement de la plateforme douze, ils constatèrent que l'endroit se vidait déjà à mesure que les passagers faisaient leur entrée dans les wagons. Le départ pour Le Caire était prévu dans cinq minutes à peine. Soler aperçut un des gardes de la Marduk plus loin au bout de l'allée. Il espéra ne pas être vu alors qu'il laissait Varin s'engouffrer le premier dans l'une des portes.

— Allons au fond, trouvons une place et restons cois, suggéra Soler. On devrait partir rapidement.

Clément s'exécuta, tombant sur un compartiment à peu près inoccupé dans la queue du train avant d'aller s'asseoir. Son collègue vint le rejoindre, le regard un peu effaré. Si un des membres de la Marduk les repérait avant qu'ils ne quittent la plateforme, c'était cuit. Ils n'auraient ainsi aucun mal à leur mettre la main dessus et à les ramener dans Babylone, car Soler n'arriverait pas à se débarrasser d'eux, au milieu de la foule, sans causer une scène qui annulerait sans doute leur dernière chance de partir.

Enfin, les portes des wagons se refermèrent. Aussitôt, une voix informatique annonçait le départ imminent du train. Les deux collègues se concertèrent du regard, une aura d'espoir et de soulagement enveloppait leurs visages.

— J'arrive pas à y croire... On... On a réussi ? s'extasia Varin.

Soler se permit un sourire tandis que la locomotive se mit lentement en marche. Peut-être que oui. Peut-être pouvaient-ils enfin laisser derrière eux cet horrible endroit en espérant ne jamais y remettre les pieds.

— Dans moins de vingt-quatre heures, tu seras à Montréal, annonça fièrement son collègue.

— C’est dingue... J’espère seulement que Malette et Thivierge n’ont pas eu d’ennuis.

— Malette sait être discrète, elle. Je suis sûr qu’ils arriveront sains et saufs.

Rassuré, Clément se cala dans son siège, observant la gare défiler à travers la fenêtre. Il crut même croiser le regard de l’un des hommes de la Marduk au moment où le train quittait la plateforme. Ils ne pouvaient rien contre eux, désormais. Soler s’épongea le visage à l’aide de la manche de sa chemise. La sueur suintait de tous les pores de son front, tandis que toute sa tension nerveuse se relâchait d’un seul coup.

— Je crois que je vais aller aux toilettes m’asperger un peu le visage.

Soler se leva, croisant presque aussitôt une agente de train sur son chemin.

— Excusez-moi, pouvez-vous m’indiquer où sont les toilettes les plus près ?

— Continuez tout droit, c’est le dernier wagon. D’ailleurs, je passerai tout à l’heure avec des rafraîchissements lorsque vous regagnerez votre siège, gracieuseté de la Marduk pour souligner le lancement de Babel.

— Y’a de quoi célébrer, en effet. Je serai au rendez-vous. Merci.

Soler avait un sourire franc scotché sur ses lèvres pour la première fois depuis des semaines. Dans quelques minutes à peine, ils passeraient la zone internationale temporaire et seraient en territoire égyptien, là où aucune loi babylonienne ne s’appliquait. Et en plus, il le ferait avec une flûte de champagne payée par ceux qui voulaient sa capture, ou encore sa mort. Mieux encore : Varin était en vie et en bonne santé et Thivierge et Malette n’avaient qu’à franchir les limites de l’ambassade pour se retrouver à l’abri. Car, entre ses murs, le droit canadien triomphait. Lui qui avait craint que cette évasion ne se solde en fiasco à la première occasion, il estimait qu’il

pouvait se donner une tape dans le dos : il aurait bientôt surmonté tous les obstacles grâce à leurs efforts.

Suivant les instructions de l'agente, Soler se rendit tout au fond du train, où un wagon entier avait été aménagé pour les ablutions des passagers. Deux cabines individuelles assez larges s'y trouvaient.

Le wagon étant vide, Soler pénétra dans l'une d'entre elles avant de refermer la porte derrière lui à l'aide de l'interrupteur. Et alors qu'il se penchait vers le robinet pour y faire couler l'eau, il reconnut les notes de piano lénifiantes qui les avaient accompagnés lorsque Varin et lui avaient frôlé le terminal de la gare, déjà plusieurs semaines auparavant. *Gymnopédie No. 1* : un choix musical parfaitement apaisant grâce auquel son pouls diminuait. Peu à peu, l'agent se remettait de toute l'agitation nerveuse accumulée jusque-là.

Soler fit couler l'eau une minute, le temps de réfléchir à la suite des choses. Après tout ce qu'il venait de vivre, la quinzaine d'heures en avion qu'il lui restait, voire plus s'il devait faire escale en Europe, lui paraissaient être des vacances.

Soudain, on le tira de ses ruminations : on frappa à la porte de la cabine.

— Oui, juste un instant, répondit-il.

Il termina, prenant soin de s'éponger avec une serviette qu'il jeta dans le panier prévu à cet effet. Rafraîchi, Soler rouvrit la porte. Or, dès que celle-ci coulissa, l'agent du NOV-4 se figea complètement, comme s'il venait de voir un fantôme.

Hardman se tenait là, devant lui, dans son éternel costume noir, le sourire aux lèvres, le dépassant de plus d'une tête. Le colosse l'avait retrouvé.

— Terminus. Tout le monde descend.

Malgré la panique, Soler frappa le premier, guidé par les réflexes et l'instinct de survie. Aussi puissant soit-il, son coup de poing se heurta au ventre du garde du corps, sans grand résultat.

À peine ralenti par le coup, le colosse l'agrippa par le dessus de sa tête. L'agent eut beau se débattre, Hardman l'envoya valser violemment, tête première contre le miroir du cabinet. Sonné, en sang, Soler tenta un coup de coude vers l'arrière. À la seconde tentative, il toucha son assaillant en plein visage. Sous l'impact, Hardman chancela, donnant juste assez de temps et d'espace à l'agent pour s'extirper de son emprise et de la cabine.

Soler chuta, toujours étourdi, puis rampa péniblement sur le plancher du wagon alors que du sang ruisselait depuis ses narines. Il peinait à respirer, l'air se mêlant à l'hémoglobine qui s'écoulait dans sa gorge. Hardman le saisit par l'arrière pour le relever, puis le plaqua contre le mur du wagon.

Alors que le garde du corps tentait de l'étrangler, Soler puisa dans ses dernières ressources pour trouver la force de contre-attaquer. Il frappa à répétition son visage. Au bout de six, sept coups, il avait à peine réussi à fendre sa lèvre inférieure. De quel matériau cet homme était-il donc fait ?

Gardant une main pressée contre le cou de sa victime, le colosse étira son bras libre pour atteindre les commandes des portes du wagon, celles-ci étant verrouillées en tout temps dès que le train était en mouvement.

Soler voulut profiter de cette distraction pour tenter une nouvelle attaque. Toutefois, aucun coup ne semblait atteindre Hardman. De sa force surhumaine, l'armoire à glace tira avec acharnement sur la poignée de la porte jusqu'à réussir à l'ouvrir. Aussitôt, un courant d'air monstre s'engouffra dans la cabine. Les bandes de lumière entourant l'ouverture virèrent au rouge tandis que la voix électronique du train répétait en boucle :

— Veuillez vous éloigner des portes. Veuillez vous éloigner des portes.

Hardman traîna Soler d'une seule main jusqu'à l'ouverture béante donnant sur le sol défilant à toute allure, plus précisément à plus de quatre cents kilomètres-heure. En cas de chute, l'agent ne donnait pas cher de sa peau. Poussé, brutalisé par le forcené et étourdi au point d'en avoir la vision troublée, Soler se cramponnait tant bien que mal au moindre appui qui se dressait à proximité de la porte, luttant du mieux qu'il pouvait pour éviter que le colosse l'expédie vers une mort certaine.

— Vous direz bonjour à votre collègue, hurla presque Hardman pour se faire entendre au milieu des bourrasques mugissantes.

Aussi près de l'ouverture, le vent soufflait plus violemment que jamais, si bien que les pans du veston de l'armoire à glace se soulevèrent, révélant le holster qu'il portait sous le bras. De peine et de misère, Soler tenta d'atteindre le pistolet. D'un mouvement désespéré et rapide, il tira l'arme de son étui et enleva le cran de sûreté avant de faire feu. Aussitôt, la prise de Hardman sur le cou de sa victime se fit moins ferme. Les yeux écarquillés de surprise, il baissa le regard sur son torse dégoulinant de sang. Sans lui donner le temps de se ressaisir, Soler vida le chargeur dans la poitrine de son agresseur, puis l'agrippa au collet pour le pousser dehors.

Terrassé, le garde du corps ne se défendit plus. Dans un ultime rôle d'agonie, il s'effondra hors du wagon. Son corps sans vie frappa tête première un panneau de signalisation le long de la voie, dont la tôle vola en éclats sous l'impact. À une telle vitesse, le cadavre mutilé disparut vite de la vue de Soler.

— Il a toujours eu la tête dure, souffla l'agent à lui-même.

Il eut juste assez de force pour refermer la porte du wagon avant de s'adosser contre le mur au pied duquel il s'effondra. Il haletait, tentait d'aspirer tout l'air disponible à chaque respiration. Les mouvements frénétiques de son diaphragme éveillaient ses blessures aux côtés,

entraînaient toutes sortes de palpitations douloureuses dans sa poitrine. Nul doute que les capteurs de la porte avaient alerté le conducteur. Qui sait si on ne le reconduirait pas illico à la Marduk ? Au moins, il était en vie.

Soler tenta de se relever. Il avait peut-être le temps de rectifier sa tenue ou plutôt d'en camoufler les lambeaux déchirés et de retourner à son siège sans trop faire de vague. Ou alors il devrait trouver une raison crédible pour que monsieur Pierre Perrier se soit retrouvé dans pareille situation...

OceanofPDF.com

XX

Evrard martelait les boutons de son *comm* dans une rage peu commune, même pour elle. Elle tentait de rejoindre Hardman depuis plus de deux heures, sans succès. Depuis son embauche, jamais le garde du corps n'avait failli à ses obligations professionnelles durant une aussi longue période et Evrard redoutait le pire. Avec Soler et Varin toujours introuvables, et maintenant Thivierge au large, et une opinion publique de plus en plus retournée contre leur projet, elle ne voyait pas comment la situation pouvait lui échapper davantage que maintenant.

Même Turan ne semblait pas daigner répondre à son *comm*, ignorant les quelques messages insistants qu'elle lui avait envoyés après avoir appris la fuite de ceux ayant commis de l'espionnage industriel si préjudiciable pour les activités de leur entreprise. Bien que les soirées trop arrosées du président au *Box* eussent parfois comme résultat de le voir s'absenter tôt le matin, lui aussi faisait d'ordinaire preuve d'une plus grande fiabilité. Surtout pour une journée comme celle-là. Comment pouvait-il bien justifier le fait qu'il semblait sur le point de rater une démonstration aussi déterminante dans l'achèvement de leur œuvre ? Aujourd'hui était le jour où ils testaient enfin leurs dispositifs de refroidissement, bon sang !

Derrière elle, le professeur Kraus s'impatientait.

— Madame Evrard, nous ne pouvons plus retarder la mise en marche...

— Pour qui vous vous prenez ? C'est moi et moi seule qui décide quand on ne peut plus retarder !

Léthargique à toute heure de la journée, le scientifique se contenta d'acquiescer avant de retourner sagement à sa console, les mains derrière le dos. Son équipe entière patientait, occupant les différents paliers du cent-trente-deuxième étage.

— Bon, allons-y, céda Evrard à peine une minute plus tard.

Tout portait à croire que personne ne se présenterait de toute manière. Poussée par les impératifs d'échéanciers de plus en plus serrés, elle n'avait d'autre choix que de continuer sans le président. Les négociations récemment amorcées avec quelques États riverains de la Méditerranée promettaient de déboucher sur des ententes, mais elle avait besoin de nouveaux arguments : des preuves concrètes quant au potentiel de leur technologie de refroidissement.

Enfin, les scientifiques s'activèrent. Sous la supervision de Kraus, son équipe mit en marche la procédure de lancement des drones chargés d'acide sulfurique. Dans les écrans de Kraus, une multitude de points firent leur apparition à mesure que les petits appareils émetteurs d'aérosols quittaient leurs aires de lancement pour se disperser dans le ciel de Babylone.

Certes, les gouvernements démocratiques plus faibles affronteraient sans doute une opposition grandissante de la part d'écologistes et des progressistes préconisant la décroissance, mais Evrard faisait le pari que suffisamment d'ententes seraient signées pour assurer le financement continu de leurs recherches à moyen terme. Tôt ou tard, tous plieraient l'échine dans l'espoir de rétablir un semblant de normalité, ne serait-ce que pour quelques décennies encore. Repousser l'inévitable : voilà le business dans lequel la Marduk triompherait.

Affairé à son clavier, Kraus s'assurait avec minutie que chaque appareil atteigne sa destination.

— En attente de relâcher la première vague d'acide sulfurique...

Et alors que le scientifique allait lancer le processus, une alerte retentit. Des voyants rouges s'allumèrent sur les murs, des haut-parleurs faisaient résonner un message d'alarme préenregistré.

— Un problème ? demanda Evrard.

— Non, tout est sous contrôle, affirma Kraus. Nous avons répété maintes fois cette procédure. Le problème semble venir d'en bas...

Au même moment, Evrard vit ses deux gardes du corps monter au pas de course l'escalier en colimaçon qui les séparait. Le chef d'équipe en remplacement d'Hardman touchait sans cesse son oreillette. Visiblement, il était bombardé d'informations.

— Madame, je vous demanderais de rester où vous êtes, dit-il en levant la main. Nous devons procéder à quelques vérifications.

— Quoi ? Mais où voulez-vous que j'aille ? On est à onze cents mètres du sol, crétin !

— Je suis en contact avec le bureau de sécurité. Restez ici. C'est ici que nous serons le mieux à même de vous protéger si ça venait à dégénérer.

— Si ce sont encore ces pignoufs de la Murakami, je vous jure que...

Sur un coup de tête, la directrice du projet tourna les talons et se dirigea vers les consoles. Le pouce pointé derrière elle, elle fit signe à l'une des chercheuses de se retirer.

— Faites donc de l'air.

La jeune femme s'exécuta sans plus attendre, laissant Evrard prendre le contrôle de son poste de travail. La directrice fit apparaître des commandes grâce auxquelles elle se connecta aux accès administrateurs du réseau et en quelques clics, elle contrôla les caméras de sécurité du complexe.

Du C5 au C8, plusieurs flux de surveillance semblaient avoir été coupés alors que plusieurs groupes d'intrus, tous lourdement armés, sillonnaient les couloirs en abattant toute personne qui s'opposait ou résistait à leur intrusion. Plus loin, une escouade de la Marduk s'affairait à barricader la passerelle aérienne gardant l'accès aux bureaux de Babel. Ils furent bientôt surpris en pleine manœuvre par d'autres terroristes qui les arrosèrent de balles et de grenades. L'image tourna au noir complet lorsqu'une

déflagration emporta la caméra dans un immense jaillissement de lumière. Evrard regardait la scène avec pragmatisme. En quête de solutions, elle luttait pour garder la tête froide.

— Nous... Nous avons des renforts en route ou alors je dois moi-même contacter le gouvernement pour que nos forces armées interviennent ?

Sa voix trahissait une certaine panique qu'elle peinait de plus en plus à refouler, mais que le garde du corps ne dénota pas. L'homme, tout en s'approchant, chercha à la rassurer.

— Des renforts sont en chemin, assura-t-il. Ils arrivent des casernes installées dans la ville. Je viens d'avoir la confirmation qu'un de nos postes de garde proche du complexe a été éliminé entièrement avant de pouvoir donner l'alerte, ce qui explique ce... cafouillage. Ne vous inquiétez pas. Nous allons rectifier la situation.

— J'y compte bien !

Le ton faussement en contrôle de l'homme ne lui disait rien qui vaille. Bon sang qu'elle aurait voulu qu'Hardman soit là. Lui aurait su quoi faire. Avoir su que les terroristes frapperaient aussi tôt, elle l'aurait lancé aux trousses de Soler plus tard.

Inquiète pour la première fois depuis longtemps, Evrard continuait de fixer l'écran central, assistant avec impuissance à la progression des terroristes et à l'effondrement d'années de travail. Elle vit avec horreur les hommes de Radiant entrer en force sur l'étage où son bureau se situait, évacuant les employés réguliers sans les menacer. La directrice fulminait.

— Regardez ça, ils entrent comme dans un moulin ! Comment ont-ils mis la main sur ces cartes de sécurité ?

— J'en... sais rien, admit le garde du corps. Serait-il possible que quelqu'un ait pu cloner les données d'une carte encore active ?

Evrard leva les yeux au ciel, fouillant son esprit et ses souvenirs à la recherche d'une explication. Une seule lui vint en tête.

— Soler.

Les mauvaises nouvelles ne s'arrêtaient pas là. Menée par une silhouette cagoulée comme le reste de ses hommes, une autre escouade investit bientôt le hall de Babel, se frayant un chemin jusqu'aux ascenseurs à grandes rafales d'armes automatiques. Une fois tous les agents de la Marduk neutralisés, les terroristes entrèrent presque aussitôt dans l'un des ascenseurs disponibles.

— Il n'y a pas moyen de bloquer les ascenseurs ? déclara Evrard d'une voix pleine d'une froide colère.

— Hum. Sans doute, osa Kraus, se mêlant à la discussion. Mais j'ignore comment, ces systèmes viennent d'être installés.

Une période de flottement survint, dont le scientifique profita pour mettre le doigt sur les causes de sa propre frustration.

— C'est là que vous payez le prix de votre empressement, ajouta-t-il.

— Fermez-la, professeur.

— N'empêche, vous faites comme si j'avais rien dit. Ça dénote un manque flagrant de considération, si vous voulez mon avis.

— J'espère qu'ils vous tueront le premier. Ça vous va comme considération, ça ?

Evrard se figea. Sur l'écran, elle pouvait voir le commando recharger ses armes dans les ascenseurs dont les cabines grimpaient d'étage en étage, de plus en plus près de leur position. Paniquée, la directrice se jeta sur son garde du corps. Les mains agrippées sur son veston, elle le secoua vigoureusement.

— Mais faites quelque chose, imbécile, incapable ! Vous n'allez tout de même pas laisser ces barbares grimper jusqu'ici ?

Interdit, lui non plus ne savait trop quoi faire. Il empoigna son pistolet mitrailleur en bandoulière, se concertant avec ses autres collègues sur l'étage pour préparer une défense digne de ce nom. Se retranchant derrière des murets ou les meubles les plus solides qu'offraient les alentours, ils se déployèrent près des portes d'ascenseur, leurs armes brandies contre l'entrée depuis laquelle feraient irruption les terroristes.

Evrard ne se faisait aucune illusion ; elle avait bien vu la facilité avec laquelle Radiant venait de se débarrasser d'une bonne partie de leurs forces de sécurité. Ils étaient mieux armés, semblaient plus entraînés que sa garde, et avaient l'avantage du nombre. Non, c'était la fin.

La directrice s'approcha de la baie vitrée du palier supérieur de l'escalier. L'équipe scientifique l'observait avec curiosité. Elle tira de son tailleur son stylo métallique sur lequel son nom était gravé, puis en dévissa la partie supérieure. Evrard y trouva une petite capsule de cellulose de la taille d'un pois.

C'était un agent neurotoxique extrêmement létal d'origine russe qu'Evrard avait caché là, des mois plus tôt. Si son contenu ne s'était pas dégradé depuis, l'effet serait quasi immédiat, sans douleur ou presque. C'était sans doute mieux que de disparaître au terme de semaines de souffrance dans un campement opéré par Radiant. Du moins, c'est ce que lui avait dit Turan. Le président lui en avait même recommandé l'achat lorsque les tensions avec le groupuscule s'étaient multipliées dans la cité-État. Elle n'avait seulement jamais pensé qu'elle aurait à s'en servir si tôt.

Et alors que les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et que des coups de feu commencèrent à fuser de toutes parts, Evrard contempla la substance mortelle quelques instants. Elle hésitait encore à faire le grand saut dans l'abîme.

Les images de l'attentat tournaient en boucle sur tous les écrans de l'aéroport Charles-de-Gaulle. Les yeux rivés sur leurs *comms*, les panneaux publicitaires ou encore sur les nombreuses fenêtres interactives du terminal, absolument personne ne regardait où il allait.

Les reportages montraient les étages supérieurs de la tour de Babel ravagés. D'immenses panneaux de verre et de débris fumants s'écroulaient sur une distance vertigineuse.

Clément regardait, à la fois effrayé et soulagé de ne plus être en sol babylonien au moment de l'attaque. Soler lui avait raconté sa rencontre avec ceux qui avaient perpétré l'attentat. Il s'était étonnamment montré complaisant quant à la légitimité de leurs revendications.

À leur arrivée dans la capitale égyptienne, Soler et Varin avaient pris un vol à destination de Paris, où les départs vers Montréal étaient plus fréquents. À vrai dire, presque n'importe quelle ville aurait fait l'affaire tant ils étaient empressés de se trouver le plus loin possible de Babylone. Hardman étant hors d'état de nuire et la Marduk en lambeaux après cette catastrophe, il y avait fort à parier que contrecarrer leur évasion disparaîtrait de la liste de priorités de la société.

— Voilà ton billet, dit Soler en tendant un morceau de carton à l'ingénieur.

Clément hocha la tête. Il remarqua toutefois que son collègue n'en avait pris qu'un.

— Vous ne rentrez pas avec moi ?

— Tant qu'à être ici, j'veais en profiter pour faire un tour à la Murakami-Sato, histoire de régler deux, trois affaires avant de partir.

— La vraie ?

— Oui, la vraie ! Et puis, c'est plus sécuritaire d'être sur des vols différents.

— J’ai presque hâte de revoir mon manteau d’hiver.

Soler pouffa.

— Ouais, moi aussi. Après tout ça, j’ai l’impression que le sable va me taper sur les nerfs pendant un bon bout, philosopha-t-il.

Les deux hommes échangèrent un long rire, bien qu’il n’y eût rien de vraiment drôle. Rire pour se prouver simplement qu’on vivait encore, se détendre ainsi, libérer un flot de dopamines soulageait l’âme davantage encore que n’importe quelle vanne cynique qui aurait pu sortir de la bouche de l’espion. Après tout ce qu’ils venaient d’affronter, Clément avait l’impression qu’un poids gigantesque était retiré de ses épaules. En fait, il avait presque oublié ce qu’était la sensation de marcher sans crainte, sans constamment regarder par-dessus son épaule. En comparaison, les problèmes qui l’attendaient à Montréal lui paraissaient si anodins qu’il lui sembla s’être débarrassé de son anxiété pour un bon moment. Enfin, il respirerait, libre de tout tracass... ou presque. Chose certaine, il lui faudrait sans doute beaucoup plus qu’un léger accroc au boulot pour déclencher une nouvelle crise de panique.

— C’est drôle, on vient de passer deux semaines entières à s’endurer et j’ai l’impression qu’on s’est jamais vraiment parlé...

Soler hocha la tête pour lui donner raison.

— C’est sûr que j’ai pas été super approchable non plus. Je suis conscient que j’ai pu être un peu... sec, disons ça comme ça...

Il avait passé tellement de temps à se préoccuper de la mission et à s’assurer que le jeune homme rentre chez lui en vie qu’il en avait oublié d’être agréable. Pas qu’il trouvât nécessaire d’avoir des liens avec tous ceux avec qui il travaillait au coude-à-coude dans une mission, mais il y avait bien un minimum d’effort à faire, peu importe les circonstances.

— Ça faisait un moment que j’avais pas été sur le terrain et je pense que j’en ai fait un peu trop. Pour être honnête, j’avais peur que ça tourne mal.

— Vous voulez dire... pire qu’être constamment suivi, que se perdre dans le désert et que se faire étrangler par un colosse en allant au petit coin ?

Soler pouffa de rire, lui qui venait d’échapper une fois de plus à la mort à peine quelques heures plus tôt. Le nez cassé, quelques taches de sang séché sur sa chemise, l’agent du NOV-4 avait déjà eu l’air en meilleure forme. Son regard se tourna un instant vers les nombreux écrans dont la teinte virait fréquemment à l’orange. La plupart des chaînes de nouvelles retransmettaient en direct les images de l’assaut contre Babylone.

— On est tous les deux vivants, reprit Soler. Mieux, on vient de démasquer une potentielle atteinte à la sécurité nationale... Je pense qu’on peut se permettre de voir le verre d’eau à moitié plein, non ?

Clément acquiesça, songeur.

— J’ai lu tout à l’heure que Radiant venait de prendre le contrôle du complexe en entier. Vous pensez qu’ils vont faire les choses mieux que la Marduk ?

— Ça sera difficile tant que la paix et la stabilité qui vont avec ne seront pas de retour dans le pays. Radiant devra assurément négocier avec le gouvernement s’ils veulent éviter un autre bain de sang. Bref, ça risque d’être un méchant bordel. Au fond, je sais pas comment tout ça va finir, vraiment pas, admit l’agent après une pause. On le découvrira peut-être dans une future mission, qui sait ?

Il y eut un silence. Clément avait déjà réfléchi à la suite des choses.

— Pour ma part, oubliez-moi ! Je ne compte pas répondre si jamais votre agence décide de me rappeler. J’ai vécu trop de stress dans les

dernières semaines, assez pour m'en satisfaire jusqu'à la fin de mes jours. Je prends ma retraite.

Soler hocha la tête. C'était compréhensible. Même si leur mission devait à la base être beaucoup moins riche en émotions, rien ne garantissait que la prochaine se déroulerait sans accrocs. Le risque, le mensonge, l'épée de Damoclès constamment brandie au-dessus de sa tête ; tout le monde n'était pas taillé pour ce genre de risques.

— Je te suggère de te dépêcher, déclara Soler. La file pour le contrôle des billets a l'air assez longue...

L'ingénieur regarda derrière lui, constatant effectivement l'afflux de voyageurs qui s'entassaient près des détecteurs de métaux et des lecteurs biométriques. Les deux hommes se saluèrent d'une franche poignée de main.

— À bientôt, osa Soler.

— J'espère que non.

Un solennel adieu, puis ils repartirent chacun de leur côté.

ÉPILOGUE

TROIS SEMAINES APRÈS L'EXPLOSION DE BABEL,
AVENUE GREENE, WESTMOUNT, QUÉBEC

Situés sur l'avenue Greene, les quartiers généraux du NOV-4 avaient l'air de n'importe quel bâtiment fédéral dont on évitait de divulguer la nature exacte : froid, austère, et quasi monastique. L'endroit n'était connu que des agents en service, ou par ceux achevant leurs dernières années de formation.

La section 4 du *Novel Intelligence Service* (Nouveau service de renseignement) était spécialisée depuis sa fondation dans l'acquisition d'informations militaires et diplomatiques à l'étranger à des fins de sécurité nationale. Soler n'y avait pas mis les pieds depuis les derniers préparatifs de sa mission à Babylone, presque trois mois plus tôt.

Landry avait requis la présence de son agent pour un entretien de *débriefing* lors duquel ils feraient un retour sur l'épais rapport qu'il avait dû lui remettre. Dans ce dossier, Soler avait documenté chaque étape de son infiltration, du moment où il avait posé le pied dans la cité-État jusqu'à sa terrible confrontation avec le garde du corps d'Evrard dans le wagon du train qui devait les emmener au Caire.

Plus tôt cette semaine, Thivierge avait lui-même remis un court rapport après un long repos mérité à son arrivée au Québec. Son témoignage avait notamment permis d'apprendre qu'il avait tragiquement vu Hardman se débarrasser du corps de Boyer dans une rivière après l'avoir froidement assassinée. L'espoir de retrouver son corps pendant le redoux printanier avait donc ressurgi ; on organiserait quelques recherches supplémentaires même si les chances de le récupérer étaient minces.

Un casque d'écoute sur la tête, un greffier s'occupait de la partie technique de l'enregistrement ; il vérifiait le bon fonctionnement du

matériel audio. Assise à ses côtés, Landry tapait ses notes sur une tablette de verre, face à l'un des deux micros dans la pièce. Enfin, de l'autre côté de la table se trouvait Soler. Les bras croisés, le visage encore rougi d'ecchymoses et arborant un pansement sur son nez, il tentait de rapiécer sa mémoire pour en extraire le plus de détails pertinents pour l'agence de renseignement. C'est pourquoi il taisait les nombreuses flûtes de champagne et l'avalanche de mondanités auxquelles il avait été convié. L'entretien durait depuis près de deux heures.

— Et c'est à ce moment-là que vous avez poussé Hardman à l'extérieur ?

— Oui, disons que Hardman a... *durement* digéré sa fin.

— Arrêtez avec ça, ce n'est vraiment pas aussi drôle ce que vous imaginez, l'arrêta Landry alors qu'elle avait enduré ce genre de jeu de mots franglais à deux reprises déjà.

— J'en prends note. Tout ça pour dire qu'après, j'ai épongé ce que j'ai pu de sang et j'ai jeté l'arme dans la corbeille à déchets après avoir effacé mes empreintes dessus.

— Personne n'est venu vérifier pourquoi la porte était ouverte ?

— Il semble qu'ils ont cru à une erreur de système, l'alerte s'est arrêtée au moment où j'ai refermé la porte. Je peux remercier le ciel qu'on ne mette pas encore de caméras de surveillance dans les toilettes.

— Et Hardman travaillait seul ? Il n'y avait pas avec lui d'autres hommes de la Marduk dans le wagon ?

— Non, je présume qu'il est le seul à nous avoir vus entrer, nous sommes arrivés juste au moment où le train partait. Bref, on a eu beaucoup de chance. La suite du trajet jusqu'au Caire a été totalement peinarde.

Manifestement, envoyer des hommes sur un territoire étranger aurait créé un froid diplomatique avec l'Égypte, ce que voulait à tout prix éviter le

gouvernement babylonien déjà déstabilisé par les attentats.

— Voilà qui fait le tour de cette question. Et vous me disiez que votre rencontre à Paris avec la Murakami s'est pas mal déroulée ?

— Pas trop mal. Mais ils ne collaboreront plus jamais avec nous à l'avenir ! Ils ont peut-être peur qu'on fasse à nouveau exploser leur prochain contrat.

Un rictus se dressa sur les lèvres de la directrice.

— Que ça leur serve de leçon... Bon, je crois que c'est fini pour aujourd'hui. Reste à voir comment la situation évoluera à Babylone, mais je l'avoue, je suis légèrement déçue que toutes les bonnes intentions de la Marduk se soient évaporées ainsi.

— Il faudra trouver autre chose pour sauver le monde, ajouta Soler.

Elle acquiesça, puis fit signe au greffier de mettre fin à l'enregistrement.

— Merci, Taillon, je vais maintenant conclure avec l'agent Soler.

Sans se faire prier, le greffier ramassa la console et quitta la pièce, laissant la directrice seule avec son agent dans la cabine. Il prit alors soin de refermer la porte derrière lui.

— J'imagine que Varin est le prochain à venir vous rendre visite ? demanda Soler.

Elle secoua la tête.

— Non, il a plutôt voulu se débarrasser de cet entretien dès qu'il est revenu, avant de décoller je-ne-sais-où trouver une plage où tout oublier pendant quelques semaines. Je lui ai offert un soutien psychologique, mais il a refusé.

— Je m'en veux un peu de lui avoir fait vivre tout ça...

— Il connaissait les risques encourus en acceptant cette mission... Il n'en demeure pas moins que vous avez raison. Je crois que je ne ferai plus

appel à des civils pour des opérations aussi délicates. Mais ce n'est pas votre faute.

Landry se leva de son siège, prenant son cartable et sa tablette sous son bras.

— Au fait, dit-elle, j'imagine que vous savez que notre ambassade de Babylone a fermé ses portes la semaine dernière.

— Oui, j'ai vu ça aux nouvelles.

— Sophie Malette s'est proposée pour rejoindre le service, je suis en train d'évaluer sa candidature avec le comité.

Les yeux de l'agent s'écarrillèrent.

— Vraiment ? Je dois avouer que ça me surprend. Quel poste ?

— Analyste au renseignement pour commencer, mais comme elle semble se débrouiller sur le terrain, ça ne devrait être qu'une question de temps avant qu'elle fasse le saut et devienne un agent comme vous.

— Vous devriez la prendre. Varin et moi serions sans doute encore coincés à Babylone si ça n'avait été de son aide.

— Oh, avec ce que vous venez de me raconter, je crois bien que je vais l'embaucher.

Soler approuvait. Si, au cours de ses fonctions, il avait dû travailler avec tout un tas de contacts en provenance de différentes instances gouvernementales, peu s'étaient montrés aussi dévoués que Malette. Et alors que Landry semblait prête à sortir, elle aussi, une autre pensée traversa son esprit.

— Et vous ?

— Quoi, et moi ?

— Mettons que je passe l'éponge sur le fait que vous ayez désobéi à un ordre direct...

— Je n'ai pas ce souvenir, mentit-il.

— Vous êtes revenu à Babel. Je vous avais pourtant ordonné de rester dans le désert et de fuir Babylone...

— Ah, ça ! Sans mon intervention, deux de nos agents seraient morts. Je pense que c'était de mon devoir d'en faire un peu à ma tête.

Landry le fusilla du regard, mais ne dit rien. Au fond, Soler avait raison.

— Peut-être, peut-être... finit-elle par avouer à contrecœur au bout d'un certain temps. Alors, je fais quoi ? Je vous réintègre au service actif ou alors vous comptez vous terrer dans votre déprimante salle de classe jusqu'à ce que le monde pète quelque part, encore ?

Il y eut un court silence.

— Je... penche pour la deuxième option, mais je vais y réfléchir, conclut-il soudain plus sérieux.

— Voilà. Et quand vous aurez fait tout cet examen de conscience et que vous vous souviendrez que vous aimez cette job-là, j'aurai sûrement une mission pour vous. Réflexion faite, il faudra bien que quelqu'un retrouve Turan après toute cette histoire. Il s'est volatilisé la nuit avant l'explosion et personne n'a de nouvelles.

— Vous trouverez bien quelqu'un.

— Je croyais que ça vous ferait quelque chose... Bon, tant pis, j'aurai essayé.

Elle conclut avec un sourire avant d'ouvrir la porte et de s'engouffrer dans le couloir. Soler resta là à hocher lentement la tête, pensif. Elle ne cesserait donc jamais de l'attirer dans ses filets.

À vrai dire, il ignorait s'il rempilerait pour autre mission, avec ou sans l'insistance de Landry. Car s'il était convaincu qu'un tel travail était essentiel pour assurer la sécurité de son pays, le goût de l'aventure s'était pour sa part quelque peu émoussé avec les années.

Un autre agent raccompagna Soler dans le hall du bâtiment. Là, il dut remettre sa carte de sécurité temporaire aux secrétaires de l'accueil. Il remercia ses collègues, puis sortit dans la rue, où quelques arbres ombrageaient les dalles de béton qui couvraient l'entrée du grand bâtiment, que plusieurs s'amusaient à comparer à un bunker.

Sur le point de regagner sa voiture dans le stationnement de la cour, Soler s'arrêta. Il eut une idée. Il tira son *comm* de sa poche, utilisant son accès au centre de formation pour consulter le répertoire des employés et recrues du service. Il fit défiler la liste jusqu'à la moitié des noms, s'arrêtant sur celui qu'il cherchait : Sophie Malette.

Il hésita longuement avant d'appuyer sur le bouton de contact, brûlant pourtant d'envie de lui reparler.

— Bonjour... Je...

— Alban, c'est toi ?

— C'est moi. Je suis tombé sur ton numéro de *comm* et... c'est idiot, mais je me disais que nous pourrions peut-être reparler de cette histoire de trésors insondables de Babylone.

— Ah, vraiment ?

— Bien sûr. Je crois qu'il faudrait trouver des meilleurs mots de passe pour aborder les contacts sur le terrain, vous ne pensez pas ?

— Je pense que j'y réfléchirais volontiers autour d'un verre, dit-elle au bout d'une seconde. Ça m'apparaît très sérieux, en effet.

— Dans... une heure au pub au coin de Greene ?

— Dans une heure. C'est d'accord.



- 001 – *Le carnet maudit*, Elie Hanson
- 002 – *Le monstre de Kiev*, Sylvain Johnson
- 003 – *Dans les ventres d’acier*, Gabriel Thériault
- 004 – *La bête originelle*, Simon Rousseau
- 005 – *Au nom de l’horreur*, L.P. Sicard
- 006 – *Légion*, Maude Rückstuhl
- 007 – *Le Silence des sept nuits : Les derniers jours*, Dominic Bellavance
- 008 – *Un western fantasy : Coyote*, Patrice Cazeault
- 009 – *Évelyne est morte*, Guy Bergeron
- 010 – *Vous ne mourrez pas*, Gabriel Thériault
- 011 – *Du sang pour la poupée maudite*, Sébastien Michel
- 012 – *Laurie Houdini*, Maude Rückstuhl
- 013 – *La perle scandinave*, Sylvain Johnson
- 014 – *Déviance*, Withney St-Onge B. & Stéphanie Sylvain
- 015 – *Le code Khéops*, Benjamin Faucon
- 016 – *Menvatts : Héritage maudit*, Mathieu Fortin
- 017 – *Menvatts : Immortels*, Dominic Bellavance
- 018 – *Menvatts : Allégeances*, Nadine Bertholet & Isabelle Lauzon
- 019 – *Menvatts : Deux regards sur l’éternité*, Jonathan Reynolds
- 020 – *Un western fantasy : Chenko*, Patrice Cazeault
- 021 – *Métempsychose*, Christian Perrot
- 022 – *Le graveur*, Pierre Bergeron
- 023 – *Sanglante Istanbul*, François Massie
- 024 – *Disparition au Caire*, Elie Hanson
- 025 – *Sang de cochon*, Sylvain Johnson
- 026 – *Ombres*, Christian Perrot
- 027 – *Menvatts : Uncia*, Kim Messier
- 028 – *Menvatts : Valse macabre*, Guy Bergeron

- 029 – *Menvatts : Concertos pour Odi-menvatt*, Michel J. Lévesque
- 030 – *Menvatts : Origines*, Pierre H. Charron
- 031 – *Menvatts : L'écologie d'Odi*, Michèle Laframboise
- 032 – *Le Silence des sept nuits : L'ultime réveil*, Dominic Bellavance
- 033 – *Et tombent les morts*, Valérie Dionne
- 034 – *Cœur d'assassin*, Bertrand Bréneau
- 035 – *Le puits*, Vincent Fournier-Boisvert
- 036 – *Mission Arctik*, Elie Hanson
- 037 – *Un dieu parmi les hommes*, Sylvain Johnson
- 038 – *Un roman dont vous êtes la victime : Hymne à la vengeance*, L.P. Sicard
- 039 – *Un roman dont vous êtes la victime : Par les liens du sang*, Jean-François Vinet
- 040 – *Un roman dont vous êtes la victime : Le visage sous le masque*, Vic Verdier
- 041 – *Un roman dont vous êtes la victime : Laissez-les brûler*, Dominic Bellavance
- 042 – *Le prix de l'immortalité : Le Réveil*, Johanne Dallaire
- 043 – *Le prix de l'immortalité : Le Fléau*, Johanne Dallaire
- 044 – *Le prix de l'immortalité : L'Extinction*, Johanne Dallaire
- 045 – *Un roman dont vous êtes la victime : Voisinage infernal*, Sylvain Johnson
- 046 – *Les Contes Interdits : Hansel & Gretel*, Yvan Godbout
- 047 – *Les Fils d'Adam*, David Bédard
- 048 – *Mourir*, Withney St-Onge B.
- 049 – *Un roman dont vous êtes la victime : Hantée*, Dominic Bellavance
- 050 – *Un roman dont vous êtes la victime : L'Océan a le goût du sang*, L.P. Sicard
- 051 – *Un roman dont vous êtes la victime : Le Prince Pourpre*, Simon Rousseau
- 052 – *Auteur maudit, maudit auteur*, Yvan Godbout
- 053 – *Un western fantasy : Ysandelle*, Patrice Cazeault
- 054 – *Dans l'univers des Contes Interdits : Cam, policière sans limites*, Steve Laflamme
- 055 – *Dans l'univers des Contes Interdits : Jim, le poète vagabond*, Maude Royer
- 056 – *Dans l'univers des Contes Interdits : Henry, le garçon homard*, Sylvain Johnson
- 057 – *Un roman dont vous êtes la victime : Mercurochrome*, Vic Verdier
- 058 – *Un roman dont vous êtes la victime : Article 810*, Sylvain Johnson
- 059 – *Émeutes*, Vic Verdier

- 060 – *Dans l'univers des Contes Interdits : Verdier, le Géant*, Vic Verdier
- 061 – *Dans l'univers des Contes Interdits : Klay, le Carnassier*, Maude Rückstuhl
- 062 – *Engrenage*, Vincent Fournier-Boisvert
- 063 – *Le cercle*, Pierre Bergeron
- 064 – *Les Yeux Jaunes : Maux d'une survivante*, Yvan Godbout
- 065 – *Le Corrupteur : Le bal des infidèles*, Dominic Bellavance
- 066 – *Le Corrupteur : Morcelée*, Withney St-Onge
- 067 – *Le Corrupteur : Cérémonie de chair*, Johanne Dallaire
- 068 – *Le Gambit écarlate*, Patrice Cazeault
- 069 – *Dans l'univers des Contes Interdits : K.A., la prédatrice*, Maude Royer
- 070 – *Dans l'univers des Contes Interdits : Dr Ward, sculpteur de mémoire*, L.P. Sicard
- 071 – *Emma*, Withney St-Onge B.
- 072 – *Babylone Central*, Émile Lafrenière
- 073 – *Les enfants d'Ève*, David Bédard
- 074 – *Dans l'univers des Contes Interdits : Nadia, la journaliste déchue*, Sylvain Johnson
- 075 – *Sang-coeur*, Eric Quesnel
- 076 – *Le Corrupteur - Le manoir des sacrifiés*, Johanne Dallaire
- 077 – *Un roman dont vous êtes la victime - Maleficarum*, Alexandre Charbonneau
- 078 – *Un roman dont vous êtes la victime - Au clair de la lune*, Josée Marcotte & Dominic Bellavance
- 079 – *Un roman dont vous êtes la victime - Chut*, Withney St-Onge B.
- 080 – *Un roman dont vous êtes la victime - Poussière*, Vincent Fournier-Boisvert
- 081 – *Babylone Central*, Émile Lafrenière

Copyright © 2023 Émile Lafrenière
Copyright © 2023 Éditions Corbeau Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : Simon Rousseau
Révision éditoriale : Gabriel Thériault
Révision linguistique : Mélanie Boily
Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand
Mise en pages : Catherine Bélisle
ISBN ePub : 978-2-89819131-2
Première impression : 2023
Dépôt légal : 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Éditions Corbeau Inc.
1471, boul. Lionel-Boulet, suite 29
Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada
www.ada-inc.com
contact@ada-inc.com



Canada

Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Babylone Central / Émile Lafrenière.

Noms: Lafrenière, Émile, auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220028532 | Canadiana (livre numérique) 20220028540 | ISBN 9782898191299 | ISBN 9782898191305 (PDF) | ISBN 9782898191312 (EPUB) Classification: LCC PS8623.A38165 B33 2023 | CDD C843/.6 —dc23

OceanofPDF.com